



AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>

UNIVERSITE DE NANCY II
U.F.R. Connaissance de l'Homme

Groupe de Recherche en Psychologie Clinique et Pathologique de la Santé (GREPSA)
Laboratoire de Psychologie Cognitive et Clinique (E.A N° 3946)

ANNEXES

DU VISIBLE AU LISIBLE

**Essai d'application sémiotique et linguistique sur le texte-Rorschach
dans une perspective diagnostique différentielle**

Thèse sur Titres et Travaux



En vue de l'obtention du titre de Docteur en Psychologie
Spécialité : Psychopathologie et linguistique

Présentée et soutenue publiquement
par

Christine REBOURG-ROESLER

Le 9 décembre 2005

_____ sous la direction de :
Monsieur le Professeur Claude de TYCHEY

JURY

Pr Claude de TYCHEY, Université Nancy 2
Pr Marie-Frédérique BACQUÉ, Université de Strasbourg
Pr Pascal ROMAN, Université Lyon 2
Joëlle LIGHEZZOLO, Maître de Conférence HDR, Université Nancy 2

REPRODUCTION INTERDITE

PLAN

A/ LISTE EXHAUSTIVE DES COMMUNICATIONS ET PUBLICATIONS REALISEES DANS LA PERIODE 1985 – 2005

COMMUNICATIONS

a) dans le champ de la psychologie clinique et plus particulièrement sur la méthode projective d'investigation de la personnalité : LE RORSCHACH

COMMUNICATIONS INTERNATIONALES

- 1985 1^{er} colloque mondial sur la drogue et l'alcool, TEL AVIV, Israël
Communication : « The drug addict on the other side of the Rorschach »
Auteur : REBOURG C.
- 1987 Congrès International des Méthodes Projectives, juillet, SAO PAULO, Brésil
Communication : « Un des phénomènes particuliers de BOHM : la réponse masque au RORSCHACH »
Auteur : REBOURG C.
- 1990 XIIIe Congrès International des Méthodes Projectives, PARIS, France
Communication : « La manie au Rorschach ou l'exaltation sensorielle : les éprouvés corporels bruts »
Auteur : REBOURG C.
- 1991 Symposium sur les méthodes projectives, printemps, LIEGE, Belgique
Communication : « Figures d'alternance et d'antithèse chez le maniaque au Rorschach »
Auteur : REBOURG C.
- 1993 XIV International Congress of Rorschach and Projective Methods, LISBONNE
« Analyse de 20 protocoles de Rorschach de patients hospitalisés pour troubles du sommeil et présentant une dépression corporelle ou somatique »
Auteur : REBOURG C.
- 1993 XIV International Congress of Rorschach and Projective Methods, LISBONNE
« Quand la réponse banale au Rorschach devient singulière... »
Auteur : REBOURG C.

- 1993 XIV International Congress of Rorschach and Projective Methods, LISBONNE
« Les représentations contrastées au Rorschach comme figures de clivage »
Auteur : REBOURG C.
- 1993 XIV International Congress of Rorschach and Projective Methods, LISBONNE
« La WAIS comme technique projective : intérêt d'une analyse qualitative psychanalytique et linguistique du subtest vocabulaire, application à une population de sujets schizophrènes »
Auteurs : REBOURG C., VIVOT JAUTZ M., BIESSY MAVEYRAUD C., CARRERAS N.
- 1993 XIV International Congress of Rorschach and Projective Methods, LISBONNE
« Approche qualitative du WISC-R : les indicateurs temporels à l'épreuve, arrangement d'images »
Auteurs : REBOURG C., HUON P.
- 1996 XV^e Colloque International du Rorschach et des Méthodes Projectives – BOSTON, USA, 8-12 juillet 1996
Communication : « Le désespoir au Rorschach ou le syndrome de CIORAN comme fétichisation du néant »
Auteur : REBOURG C.
- 1999 XVI^e Colloque International du Rorschach et des Méthodes Projectives – AMSTERDAM
Communications :
« Identification et qualification au Rorschach »
Auteur : REBOURG C.
- « Etude longitudinale d'un cas de psychose en amont et en aval de la décompensation délirante : analyse des constantes et des variables »
Auteur : REBOURG C.
- 2000 Colloque International de Psychologie Constructiviste, GENEVE, Suisse
Communication : « Le fonctionnement cognitif du psychopathe »
Auteurs : REBOURG C., HUON P.
- 2002 XVII^e Colloque International du Rorschach et des Méthodes Projectives – ROME, Italie
Communications :
« La dissociation schizophrénique au Rorschach »
Auteurs : REBOURG-ROESLER C., ROSSE F.

- 2005 « Quand le mot devient acte au Rorschach : analyse de certains procédés rhétoriques dans les organisations perverses de la personnalité »
Auteur : REBOURG-ROESLER C.

COMMUNICATIONS NATIONALES

- 1984 1^{er} colloque de confrontations biologico-cliniques, ROUFFACH, France
Communication : « 1ers résultats d'un protocole d'exploration biologico-clinique »
Auteurs : REBOURG C. et Coll.
- 1986 3^{me} colloque de confrontations biologico-cliniques, ROUFFACH, septembre, France
Communication : « l'alternance thymique au RORSCHACH »
Auteurs : REBOURG C., FLEIG C., HASSLER C.
- 1987 4^{eme} colloque de confrontations biologico-cliniques, ROUFFACH, septembre, France
Communication : « L'angoisse paranoïde au RORSCHACH »
Auteurs : REBOURG C., FLEIG C., DURRMEIER C., DUBOZ M.M.
- 1988 Symposium « projection, cognition », PARIS, juin, France
Communication : « Six cotations spéciales d'EXNER comme indicateurs de troubles de la pensée : application sur une population de schizophrènes paranoïdes »
Auteurs : REBOURG C., FLEIG C., HASSLER C.
- 1989 Symposium sur les méthodes projectives « la plainte immuable et répétitive », ANNECY, mai, France
Communication : « Le contenu animal au Rorschach chez l'adulte état-limite ou psychotique »
Auteurs : REBOURG C., DURRMEIER C., DUBOZ M.M.
- 1992 Symposium organisé par la Société Française de Psychologie, STRASBOURG, mai, France
Communication : « Réflexion théorique autour de certains phénomènes linguistiques particuliers rencontrés à l'épreuve de vocabulaire de la WAIS »
Auteurs : REBOURG C., VIVOT M., BIESSY C., CARRERAS N., DORR A..

- 1996 Symposium sur les Méthodes Projectives, RENNES, mai, France
Communication : « Organisation de la temporalité dans la schizophrénie »
Auteurs : REBOURG C., HUON P.
- 2003 Symposium sur les Méthodes Projectives, CHAMBERY, mai, France
Communication : « Le Rorschach, une peinture intérieure »
Auteur : REBOURG-ROESLER C.
- 2004 Colloque du SINERPP, LYON, avril, France
Communication : « La Méthode Linguistique Enonciative et Structurale appliquée au Test de Rorschach »
Auteur : REBOURG-ROESLER C.
- 2006 Symposium de la Société du Rorschach et des Méthodes Projectives de Langue Française sur les « Perversions », NANCY, avril, France
Table ronde sur Etudes de cas
Thème : « La Stylistique Masochiste au Rorschach »
Auteur : REBOURG-ROESLER C.

b) dans le champ de la neurocognition

COMMUNICATIONS INTERNATIONALES

- 1996 XVè Colloque International du Rorschach – BOSTON, USA
8-12 juillet 96
Communication : « Approche cognitivo-affective de la schizophrénie : Rupture entre les 2 axes émotion-raison »
Auteurs : REBOURG C., ERTLE S.
- Fév. 1997 Colloque International de neuropsychologie : ORLANDO, USA
Communication : « Impairment of perceptive organization in schizophrenia »
Auteurs : REBOURG C., ERTLE S.
- Fév. 1998 Colloque International de neuropsychologie – HONOLULU, USA
Communication : « Impairment of explicite perception in schizophrenia »
Auteurs : REBOURG C., ERTLE S.

- Fév. 1999 Colloque International de neuropsychologie – NEW ORLEANS, USA
 Communication : « perceptive organization in schizophrenia : frontal dysfunction »
 Auteurs : REBOURG C., ERTLE S.
- Fév. 2001 Colloque International de neuropsychologie – FORT MYERS, Florida, USA
 Communication : « processing disturbances in schizophrenia : nature and specificity »
 Auteurs : REBOURG S., ERTLE S.

PUBLICATIONS

a) dans le domaine médical

ARTICLES

- Juin 82 – oct 83 Titre : « Automatisation des tests projectifs : Informatisation du test de Roschach »
 Auteurs : ANDRONIKOFF S., REBOURG C., HASSLER C., FOURGOUS J.M., FORNARI P., MACHER J.P. (Annexe 6)
 In : convention n° 82 – 1 123 DRET
- 1985 Titre : « Premiers résultats d'un protocole d'exploration biológico-clinique »
 Auteurs : REBOURG C. et Coll.
 In : Actualités psychiatriques, n°5, 1985, 67-82
- 1987 Titre : « L'alternance thymique au Rorschach »
 Auteurs : REBOURG C., FLEIG C., HASSLER C.
 In : Actualités psychiatriques, N°4, 1987, 37-40
- 1989 Titre : « Six cotations spéciales d'EXNER comme indicateurs de troubles de la pensée : application sur une population de schizophrènes paranoïdes »
 Auteurs : REBOURG C., FLEIG C., HASSLER C.
 In : Psychologie Médicale, Vol. 21, N°7, 1989, 843-849
- 1992 Titre : « La manie au Rorschach ou l'exaltation sensorielle : les éprouvés corporels bruts »
 Auteur : REBOURG C.
 In : Psychologie Médicale, 1992, 24, 11 : 1 134-1 136

- 1990 Titre : « Approche neuropsychologique de la démence »
Auteurs : CROMBECQUE A., REBOURG C. et Coll.
In : Psychologie Médicale, 22, 2, 1990
- 1991 Titre : « Protocole d'exploration diagnostique de la vie de relation »
Auteurs : MACHER C., REBOURG C., BURGLEN M. NOBEL M.
In : Psychologie Médicale, 23, 3 : 249-255, 1991
- 1994 Titre : « Le sujet état limite et l'évaluation en examen psychologique »
Auteur : REBOURG C.
In : Géro-psycho-geriatrie, 1994, 10-12

b) dans le domaine de la psychologie

ARTICLES

- 1990 Titre : « Un des phénomènes particuliers de BOHM : la réponse masque au Rorschach »
Auteur : REBOURG C.
In : Bulletin de psychologie, spécial Méthodes Projectives, 1990
- 1990 Titre : « Le contenu animal au Rorschach chez l'adulte état limite ou psychotique »
Auteurs : REBOURG C., DURRMEIER C., DUBOZ M.M.
In : Bulletin de psychologie, spécial Méthodes Projectives, 1990
- 1991 Titre : « Etude comparée de l'imaginaire et de la mentalisation : réflexions sur leur opérationalité au test de Rorschach »
Auteurs : DE TYCHEY C., REBOURG C., VIVOT M.
In : Bulletin de la Société du Rorschach et des Méthodes Projectives, N°35, 1991, 45-66
- 2001 Titre : « Identification et qualification au Rorschach »
Auteur : REBOURG-ROESLER C.
In : Bulletin de psychologie, tome 54 (5), sept-oct 2001, 455, 487-492

- 2001 Titre : « Etude longitudinale d'un cas de psychose en amont et en aval de la décompensation délirante : analyse des constantes et des variables »
Auteur : REBOURG-ROESLER C.
In : Bulletin de psychologie, tome 54 (5), sept-oct 2001, 455, 495-510
- 2003 Titre : « Analyse des Troubles de Processus de Pensée en amont Et en aval de la Schizophrénie »
Auteur : REBOURG-ROESLER C.
In : Psychologie Clinique et Projective, 2003, vol. 9, 227-253
- 2005 Titre : « Procédés Rhétoriques au Rorschach dans les Organisations Perverses de la Personnalité »
Auteur : REBOURG-ROESLER C.
In : Bulletin de Psychologie
(Article accepté, à paraître en décembre)

B/ SELECTION DES TRAVAUX CITES DANS LE CORPS DE LA THESE

a) dans le champ de la psychologie clinique et des méthodes projectives :

- 1985 « L'héroïnomanie de l'autre côté du Rorschach »
Auteur : REBOURG C.
ANNEXE 1
- 1987 « Un des phénomènes particuliers de Böhm : La réponse masque au Rorschach »
Auteur : REBOURG, C.
ANNEXE 2
- 1989 « Six cotations spéciales du système synthétique d'Exner comme indicateurs de troubles de la pensée chez les schizophrènes paranoïdes »
Auteurs : FLEIG C., REBOURG C., HASSLER C.
ANNEXE 3

- 1989 « Le contenu animal chez l'adulte état-limite et psychotique au Rorschach »
Auteurs : DUBOZ M.M., DURRMEIER C., REBOURG C.
ANNEXE 4
- 2005 « Le contenu animal »
Auteur : REBOURG C.
ANNEXE 4
- 1992 « La manie ou l'exaltation sensorielle : la notion d'éprouvés corporels bruts au Rorschach »
Auteur : REBOURG C.
ANNEXE 5
- 1990 « La manie : une figure baroque de la maladie mentale »
Auteur : REBOURG C.
ANNEXE 6
- 1991 « Etude comparée des conceptions de l'imaginaire et de la mentalisation : réflexions sur leur opérationnalisation au test de Rorschach »
Auteurs : REBOURG C., DE TYCHEY C., VIVOT M.
ANNEXE 7
- 1992 « Réflexion théorique autour de certains phénomènes linguistiques particuliers rencontrés à l'épreuve de vocabulaire de la WAIS »
Auteurs : REBOURG C., VIVOT-JAUTZ M., BIESSY C., CARRERAS N., DORR A.
ANNEXE 8
- 1993 « La WAIS comme technique projective : intérêt d'une analyse psychanalytique et linguistique du subtest vocabulaire (application à une population de schizophrènes) »
Auteurs : REBOURG C., VIVOT-JAUTZ M., BIESSY-MAVEYRAUD C., CARRERAS N.
ANNEXE 8

1994 « Le sujet état-limite et l'évaluation en examen psychologique »
Auteur : REBOURG C.

ANNEXE 9

1999 « Identification et qualification au Rorschach »
(publié en 2001)
Auteur : REBOURG C.

ANNEXE 10

1999 « Etude longitudinale d'un protocole de sujet psychotique en
amont et en aval de la décompensation délirante »
(publié en 2001)
Auteur : REBOURG C.

ANNEXE 11

b) dans le champ de la neurocognition :

1996 « Troubles cognitifs dans la schizophrénie : rupture entre les
deux axes cognitif et affectif »
Auteurs : REBOURG C., ERTLE S.

ANNEXE 12

1997 « Impairment of perceptive organization in schizophrenia »
Auteurs : REBOURG C., ERTLE S.

ANNEXE 12

1999 « Perceptive organization dysfunction in schizophrenia »
Auteurs : ERTLE S., REBOURG C.

ANNEXE 12

2001 « Visual processing disturbances in schizophrenia : nature and
specificity »
Auteurs : REBOURG C., ERTLE S.

ANNEXE 12

L'héroïnomane de l'autre
coté du RORSCHACH

Le corps du toxicomane nous parle, alors nous l'avons écouté comme tant d'autres avant nous.

Il nous parle en cure de sevrage par ses lésions organiques ; corps qu'il nous confie à soigner, à délivrer ; corps signé de tatouages de cicatrices et de trous d'injection comme si ces marques indélébiles lui assurait une mémoire cutanée.

Corps torturé dans le manque.

Corps misé dans le jeu addictif et donné en pâture au destin.

Si la cure de sevrage purge ce corps biologique et le désaliène, avec quelle image du corps nous quitte-t-il au terme du contrat ?

Par image du corps, nous entendons la représentation psychique qu'un individu a de son propre corps ?

Nous avons voulu savoir comment lui, le toxicomane, occupait son territoire corporel et par là son espace psychique.

L'usage prolongé de toxique pouvait-il éroder cet espace ou à l'inverse le compléter, le conclure ?

On entre en toxicomanie on sort de la défonce mais de quel lieu clos, est-il donc question ?

Qu'est-ce à dire que cette volonté d'autarcie jouissive et mortifère d'un homme et de son produit dans une seule chair ?

Qu'est-ce à dire quand le corps est concerné de la sorte jusque dans le langage : stone, raide, cassé, défoncé, l'éclate ou les images allusives d'un corps pétrifié, martyr, ou cosmique.

Enfin question princeps de cet exposé était-on toxicomane par hasard ou par nécessité ?

Ils sont 20 jeunes gens, 18 hommes et 2 femmes, âgés de 20 à 28 ans sans antécédent psychiatrique connu qui ont été choisis pour une investigation psychoclinique en fin de sevrage. Polytoxicomanes par nécessité, mais héroïnomanes par prédilection, ils ont un niveau

socioculturel homogène correspondant approximativement à celui d'un certificat d'apprentissage professionnel.

Bien sur nous avons notre feeling clinique mais nous voulions les écouter de l'autre coté du Rorschach afin d'approfondir l'économie du fonctionnement addictif et connaître leurs images.

Le Rorschach serait notre instrument de base, un autre nous intéressera dans sa dimension qualitative la figure de Rey un peu comme si nous regardions tour à tour deux facettes, d'un même prisme.

Nous présentons ces deux tests pour faciliter la compréhension des résultats ultérieurs.

La figure de Rey est une figure géométrique complexe et sans signification dont la réalisation se fait en deux temps. Le temps 1 de la copie avec le modèle sous les yeux. Le temps 2 de la reproduction de la mémoire après une durée de latence de 2 minutes.

Les caractéristiques spatiales du dessin induisent le sujet à prendre sous propre corps comme référence. Aussi La figure de Rey nous intéresse-t-elle à l'épreuve de mémoire, comme possible approche de l'image du corps d'un sujet : les qualités des limites du corps envoyant plus particulièrement aux qualités des limites du MOI.

Le Rorschach matériel projectif non figuratif est constitué d'une série de 10 planches sur lesquelles sont reproduites des taches d'encre noires et blanches ou colorées de configuration compacte bilatérale ou éclatée, ordonnées symétriquement autour d'un axe vertical.

De par sa facture, ce test sollicite une projection de l'image du corps et mobilisé les mécanismes propres à chaque personnalité.

Cette partition commune qu'est le Rorschach donne lieu bien sûr à des mélodies individuelles. Chaque protocole est une signature irréductible à une autre.

Mais nous savons d'expérience et comme le dit Madame CHABERT que c'est "l'observation comparée toujours répétée qui permet de dire que tel phénomène observé à un test projectif est en rapport avec telle ou telle problématique".

Aussi avons-nous choisi de repérer dans nos 20 protocoles les traits saillants répétitifs qui deviendraient le prétexte à une réflexion psychodynamique élargie sur la personnalité du toxicomane. D'où l'intérêt pour nous d'une analyse qualitative et thématique des contenus de nos 20 protocoles.

Voici le plan des traits saillants répétitifs qui ont été explorés dans cette étude ;

- premièrement, le faible degré d'élaboration symbolique des réponses chez nos toxicomanes.
- secondement, leur référence très orientée et pluridimensionnelle pour le fantastique et la fiction.
 - a) dans sa dimension défensive
 - b) comme support identificatoire idéalisé
 - c) comme moyen d'expression de leur sensibilité.
- troisièmement la nature archaïque de leur angoisse à travers l'approche de leur image du corps et par là de leur organisation de personnalité.

Après ce justificatif méthodologique et de cadrage de notre champ d'exploration nous exposons nos résultats dans le détail.

En ce qui concerne la figure de Rey les 20 reproductions de mémoire ont été analysées qualitativement, certaines seront présentées ici pour illustrer notre propos.

- A l'observation, on remarque que parmi les 20 reproductions
- une est morcelée
 - sept sont fracturées, béantes ou perméables
 - cinq sont lacunaires
 - six ont leur détail interne mal orientés ou désaxés
 - trois présentent des reduplications de détails.

Ces catégories ne sont pas exclusives, une reproduction pouvant cumuler deux des caractéristiques pré-citées. Au total, deux seuls sujets ont pu structurer et remplir adéquatement leur reproduction graphique ; pour les dix-huit autres soit l'armature centrale a subi une brèche ou a éclaté soit c'est l'intérieur qui a été miné ou désorganisé, l'enveloppe restant intacte. Ces résultats condensent et la difficulté de structuration perceptive qu'ont ces sujets et l'hypothèse de la précarité de leur enveloppe corporelle. Retenant comme du plus grand intérêt pour nous, cette notion d'incertitude relative à leurs frontières graphiques nous sommes intéressés alors à leur protocole de Rorschach qui allait nous renseigner sur la qualité de leur frontière corporelle et par là sur les limites de leur Moi.

La première remarque concerne la productivité c'est-à-dire le nombre total de réponses par protocole. Elle est moyenne ou réduite. Les protocoles peu luxuriants sur le plan quantitatif témoignent aussi d'une certaine pauvreté imaginative et d'une difficulté de mise en forme des réponses : l'impression générale se substitue le plus souvent à un souci d'organisation formelle des percepts.

Le deuxième point est la réactivité importante face au matériel décelable dans des chocs, des refus, ou une certaine crudité verbale. L'absence de modulation des affects signerait pour certains l'insuffisance de l'élaboration symbolique. Les protocoles à certaines planches pourront prendre une forme cataclysmique dans des réponses explosion, ébullition, geyser, volcan en irruption, flamme, sang, guerre, champignon atomique.

Peut-être y a-t-il là, traduction projective du "tout, tout de suite" du toxicomane faisant allusion à son incapacité à tolérer la frustration.

Le troisième aspect le plus représentatif et le plus développé ici de l'ensemble des protocoles est le recours du toxicomane à une imagerie culturelle contemporaine comme la bande dessinée ou le cinéma fantastique. Cette référence très orientée pour le fantastique dépasse ne semble-t-il le simple fait de société. Ainsi nos jeunes patients de la même génération ne montrent pas une orientation aussi exclusive de leur représentation.

Leurs mythes ont pour nom Druillet, Spielberg, Ridley Scott. Et leurs héros, diable, martien, monstre, déambulent dans un décor de carton pâte fortement coloré mais sans richesse inventive réelle. En effet, cette allusion à la fiction n'enrichit pas véritablement leurs mises en scène et peut donner l'impression, pour certains protocoles, d'un placage culturel venant voiler un défaut de fantasmatisation. Cette remarque ne vaut que pour certains et à titre hypothétique. Pour d'autres, cette référence au Fantastique est sur-déterminée, pluridimensionnelle d'où la nécessité d'une analyse discriminative des différents niveaux repérables et de leur rôle spécifique dans le fonctionnement mental de nos vingt sujets.

Nous développons à ce point de notre exposé les différentes hypothèses que nous suggère ce recours à la fiction.

La première hypothèse est que pour certains d'entre eux, une minorité, le fantastique est utilisé comme excitant. Ils jouent à se faire peur en forçant l'image, en la démesurant :

Ainsi ce château hanté "y'a des nuages noirs autour pour plus de suspens" dira X. Ou la description complaisante, dramatisée et provocante d'Alien, héros de cinéma dont je cite "la langue gluante faisait de la charpie de ses proies".

Une deuxième hypothèse concernerait le recours à la Fiction et à l'Irréel comme stratégie pour briser les limites insupportables imposées à la condition humaine.

Ailleurs, dans l'au-delà, l'impossible devient possible. Les héros seront des modèles identificatoires magnifiés sous-tendus par les mécanismes archaïques d'omnipotence et d'idéalisation tels que les définit Monsieur KERNBERG.

Quelques exemples extraits des protocoles illustrent ce propos.

- un homme puissant très fort qu'on ne peut plus arrêter, il n'est pas d'ici
- un diable qui domine l'enfer
- un monstre qui n'a peur de rien
- une chauve-souris mythologique qui représente le pouvoir
- une tête de loup casquée munie de ses attributs de puissance
- Alien et sa force extraordinaire
- Goldorak l'invincible, il ne bouge pas
- l'Olympe

Souvent admiration et crainte coexisteront au sein d'un même protocole d'où la mise à distance de certaines représentations idéalisées. Craignant leurs effets destructeurs, ils les déplaceront dans un ailleurs sur-naturel ou un avant pré-historique rassurants de par la distance que cela installe. Nous voyons dans les exemples cités que Dieux, diable, extra-terrestres deviennent les référents métaphoriques d'une image maternelle toute puissante. En s'identifier à elle, ils ont l'illusion de pouvoir participer eux aussi de cette omnipotence.

Le toxicomane par sa projection au Rorschach d'images idéalisées nous exprime-là un fantasme de décentration par rapport à la réalité humaine marquée elle, par l'acceptation de l'incomplétude et de l'à peu-près. Il formalise ainsi sa volonté de démesure et d'absolu.

Peut être la drogue lui crée-t-elle cet ailleurs magnifié dans lequel il s'ancre. Peut-être l'enserme-t-elle dans un huis-clos où il a l'illusion d'être tout, tout seul?

NOUS nous souvenons à cet effet de l'histoire imaginée à l'une des planches de Rorschach par un jeune toxicomane après un choc d'héroïne.

.../...

"je verrais un oiseau les ailes déployées, il se prélasser, il joue avec le courant d'air, il se sent fort, il se sent bien, c'est sa majesté qui prend son bain, il attend rien, il ne pense pas, Dieu est avec lui".

Dans ce monde de quiéscence et de jubilation narcissique, le temps est suspendu.

Cocteau dans *Opium* disait qu'"estimer qu'un opiomane se dégrade quand il fume, revient à dire du papier qu'il est sali par Shakespeare, de la toile qu'elle est tachée par Michel Ange, du silence qu'il est rompu par Bach". Autant de noms de maître, autant de référence à un idéal du Moi grandiose. Sous toxique, l'héroïnomanie se sent comme un chef d'oeuvre. Dans l'état de manque, il réintègre son corps, bredouille et infiniment petit : corps-martyr, corps-souffrance, corps faillible. C'est de ce corps là dont il sera question à un autre point de notre exposé.

Dans leur discours au Rorschach les termes - accrochés, reliés, unis, rattachés, maintenus, collés, ventousés - rappellent le lien et le pacte signé tacitement par le toxicomane qui en entrant en toxicomanie brade son individualité.

Sujet, il choisit de se droguer

Objet, il est choisi par la drogue, aliéné par elle.

Qu'est-ce que la galère dont ils nous parlent tous, sinon l'image du condamné attaché à sa rame comme lui-même est accroché à son toxique. Mais dans cette relation aliénante il y a de la jubilation :

Le toxicomane se regarde dans la drogue et se laisse ravir par ce reflet de lui-même idéal dans lequel il s'annihile. C'est pourquoi le visage de Narcisse nous apparaît au centre de l'expérience toxicomane, dans ces images idéalisées au Rorschach ou dans la crudité du propos

" avec la dope, y'a que ma gueule qui compte."

Ce détour théorique est né de l'interrogation que suggérai

.../...

ces références constantes à des images idéalisées qui nous sont apparues comme les témoins d'un impossible deuil des images infantiles toutes puissantes.

Une troisième hypothèse serait que sous le couvert du Fantastique s'exprimerait un noyau sensitif présent chez la majorité de nos toxicomanes et qui confirmerait la nature archaïque de leur angoisse.

Nous avons intégré dans cette rubrique, dix des quatorze réponses **masques** répertoriées. Ce contenu bien sûr, ne saurait avoir de valeur univoque d'où il n'a été retenu que quand il suggérait - un faciès démoniaque, grimaçant, menaçant et à la gueule ouverte -

Monsieur HANSCARL LEUNER remarque que le masque du lombard **masca** désignait à l'origine un filet dans lequel on enveloppait le mort puis, désignait le mort lui-même revenant sous forme d'esprit maléfique. C'est sous cette forme là qu'il nous est apparu dans certaines réponses **masques** au Rorschach.

Les exemples ci-après témoignent de la réactivité anxieuse de nos sujets à certaines planches où le thème du regard toujours livré dans un contexte Fantastique apparaît avec la dimension persécutive qu'on lui reconnaît.

- des yeux se cachent dans un arbre imaginaire
- un visage fantastique qui fronce les sourcils
- un regard menaçant d'extra-terrestre
- un monstre de science fiction épie
- une bête d'ailleurs bloquée derrière un mur, regarde
- un masque avec des yeux derrière
- une sale tête qui impose son joug sur les ondes
- un mauvais trip , une tête avec des yeux.

Dans toutes ces références projectives, le toxicomane nous rappelle l'existence de ce qu'il nomme dans son langage sa "parano" : artéfact du toxique, ou noyau sous-jacent réactivé par celui-ci ?

Notre dernière hypothèse relative au Fantastique concerne sa valeur défensive quand des préoccupations corporelles émergent

ainsi :

- le martien pas fini
- le corps qui ne s'arrête pas style bande dessinée
- le papillon venu d'ailleurs déchiqueté
- le scarabé qui a pété comme dans les bandes dessinées

sont là nuancés dans leur dimension mortifère par une tentative de mise à distance.

Cette dernière hypothèse nous conduit à l'étude plus spécifique de leur image du corps et au paradoxe qu'elle contient.

En effet, notre population oscille entre deux positions : d'une part, nos vingt sujets ont pu percevoir les réponses dites banales des planches V et VIII ce qui signerait leur possibilité de reconnaissance d'images intègres et unifiées, quinze d'entre eux ont également imaginé les personnages de la troisième planche : si l'hésitation s'est faite sur le sexe de ces personnages, tantôt androgynes, tantôt bisexués ou objet du désir homosexuel, elle n'a pas entamé la perception globalisante.

d'autre part, parallèlement à ces capacités de structuration perceptive mises en évidence, la reconnaissance de certains engrammes a pu suggérer l'existence d'une remise en cause de l'intégrité corporelle. Un peu à la manière des dessins symboliques de ce jeune toxicomane hospitalisé en Bulgarie et présentés par Monsieur MARINOW.

Ainsi les termes "éclatés, ratatinés, pétés, brisés, abimés, arrachés, dentelés, troués, perforés, aplatis, déchirés, ont trouvé leur place dans l'ensemble des protocoles. De cette plethore de participes passés se dégage une dimension agressive et destructrice. Le matériel de Rorschach présente, il est vrai des irrégularités dans ses formes, ses contours et des trous dans ses taches d'encre. Cette facture imprécise si elle facilite la projection, peut renvoyer le sujet à son propre flou corporel quand il est sollicité à ce niveau là.

Ainsi, si pour un seul de nos vingt sujets, le trou blanc de la deuxième planche a réactivé une angoisse d'ordre névrotique, pour cinq autres toxicomanes tous les espaces vides ont été considérés comme autant de béances à combler en y injectant des réponses mais pour quatorze d'entre eux, la facture imparfaite des taches a joué comme

.../...

percept désorganisateur donnant lieu à des réponses faisant état d'une angoisse de destruction et d'une remise en cause de l'intégrité corporelle. Dans ces réponses dégradées s'infiltreraient quelques uns des participe passés mentionnés ci-dessus faisant référence à une blessure corporelle et qui nous questionnent dans plusieurs directions.

En effet, doit-on y reconnaître pour certains une complaisance perverse dans le donner à voir de la souffrance? Pour d'autres pourrait-ce être la dimension masochiste déjà pressentie dans l'image violente de la défonce ? Ainsi ils s'abîmeraient leurs représentations au Rorschach comme ils s'abîment eux-mêmes dans la drogue.

Ou doit-on y déceler l'éprouvé de souffrance chronique qui leur sert de garantie de l'existence et dont parle Piera Aulagnier. Comme dans cet exemple

"un papillon soufflé, dentelé, éclaté, abîmé mais il reste encore vivant".

Chez certains sujets c'est un agresseur, tacitement compris dans l'énoncé même de l'action, qui serait à l'origine de l'effraction corporelle suggérée dans la représentation

- la bestiole qu'on a écrasée
- la tête de chat qui s'est fait amochée
- le scarabé qu'on a ratatiné
- la peau de chien tannée sur l'autoroute.

cette allusion à un autre, extérieur, et mauvais, nous rappelle là encore l'archaïsme du système défensif de certains toxicomanes.

Enfin pour quelques-uns, une image du corps qui vole en éclats nous interroge sur la qualité de leur Moi corporel avec l'énonciation de fantasmes franchement psychotiques de fusion mortifère, de transformation corporelle et de questionnement sur l'origine.

En voici quelques exemples :

- de la graisse éparpillée
- une enveloppe de haricot éclatée
- des bonhommes mal foutus ils ont du manger des trucs avariés
- un poisson qui explosera s'il remonte à la surface
- un animal en pièces détachées
- un scarabé perdu dans l'écrasement
- un cocon mal formé
- des siamois

.../...

- des jumeaux reliés par un cerveau
- un cordon ombilical qui explose
- un mutant à deux corps
- un corps qui ne s'arrête plus
- une tête biscornue qui n'en finit pas.

Au total, un seul sujet parmi nos vingt protocoles a fait l'économie de ce type de représentations. Tous ont d'une façon ou d'une autre exprimé la précarité de leur MOI-PEAU terme que nous empruntons à Monsieur ANZIEU.

Plus que l'identification, c'est l'identité qui semble être sujet à questionnement pour nos dix-neuf toxicomanes.

Cette oscillation particulière entre des images intègres et d'autres minées n'est pas sans nous rappeler la notion fondamentale développée par le Docteur OLIVENSTEIN dans ce qu'il nomme "la brisure de l'image spéculaire" chez le toxicomane. Il nous dit :

"c'est ce double mouvement simultané de reconnaissance et de brisure que naît l'incomplétude de la nosographie qui se rattache à la pathologie du toxicomane".

Cette oscillation déroutante ferait du toxicomane un "bâtard polymorphe" comme si un jour il avait entre-aperçu une image de lui-même unifiée et que ce reflet avait aussitôt volé en éclat.

Parmi les facettes authentifiées, il y aurait aussi celles perverse ou maniaco-dépressive développée plus loin, ainsi que leur référence à leur vécu toxicomane qui donne une couleur particulière à leur protocole et fait qu'ils ne se superposent à aucun profi type.

Ainsi ils ont pu au détour de certaines planches imaginer :

- un paysage d'ailleurs
- des particules en suspension
- une planète chaude
- un bon trip
- des trucs qui ne se disent pas mais qui se sentent.

réponses allusives aux paradis artificiels marquées par l'absence de la forme, l'autorité de la sensation, et la brisure du temps.

.../...

C'est sur cette notion de cinétique et de rythme que nous concluerons notre analyse en illustrant par quelques exemples la facette maniaco-dépressive authentifiée chez cinq de nos sujets, rappel possible du high et du down toxicomaniac.

Si la dépression émerge dans des contenus du type

- un masque triste
- une mouette empétrolée
- un arbre mort
- un papillon sombre
- des nuages noirs
- une feuille séchée,

l'inverse a pu être donné au sein d'un même protocole comme

- un masque multicolore
- un cocktail, des bulles de champagne
- un feu d'artifice
- des effets psychédéliques
- un soleil rouge sous des nuages sombres.

Ces cinq sujets ont montré une réactivité dysphorique aux planches sombres et un sentiment d'élation aux planches colorées.

Nous faisons l'hypothèse que pour ces cinq cas l'héroïne, de par ses effets de stimulation chaleureuse, a pu jouer comme auto-thérapie anti-dépressive.

Il est temps de conclure et nos résultats nous interrogent dans plusieurs directions.

Tout d'abord, à la lecture de toutes ces images livrées au Rorschach à la fin du sevrage, on surprend chez le toxicomane un retour au corps douloureux, persécutif ou dépressif. Alors que ce corps est à leur dire, quiescent et aboli pendant la défonce, il redevient le corps - souffrance, le corps faillible après la désintoxication. "je suis mal dans ma peau" nous disent-ils si souvent.

On s'interroge alors sur le rôle qu'a pu jouer l'héroïne dans leur dynamique personnelle. A-t-elle été comme d'autres le suggère le ciment venant prévenir la désintégration, en recréant l'illusion d'une unité perdue ?

.../...

Ceci expliquerait certaines décompensations psychotiques en cure de sevrage mais laisse le doute quand aux autres qui eux ne se désintègrent pas.

La deuxième réflexion est que peut-être l'héroïne leur a ouvert la porte sur un monde jusque là tenu clos, qu'elle les a entraînés dans un ailleurs en prise directe avec l'inconscient et que ce qu'ils nous retransmettent aujourd'hui, c'est ce souvenir réactivé par un matériel comme le Rorschach, souvenir d'une expérience régressive, sans pour autant qu'on puisse en inférer des certitudes quant à leur structure de base. La drogue serait alors un moyen de régresser parmi d'autres.

Mais au-delà de ces interrogations qui visent à la circonspection et qui parlent du danger qu'il y aurait à stigmatiser les toxicomanes, au-delà de l'irréductibilité du drogué à un profil type, il reste que pour nous la recherche assidue et répétitive d'une régression au niveau du narcissisme primaire ne peut être innocente.

Pas innocents, ce jeu avec la mort et cet éprouvé de souffrance chronique qui fait dire à Charles Nicolas que "chez le toxicomane la destruction corporelle semble la condition même de la survie psychique".

Pas innocents, ce recours à des images idéalisées, cette sensibilité sensitive, et cette mauvaise finition de l'image du corps tant au Rorschach qu'à la figure de Rey.

Ce qui nous fait dire enfin, qu'être toxicomane est plus de l'ordre de la nécessité que du hasard.

NOus avons fait état ici d'une réflexion concernant vingt jeunes gens héroïnomanes choisis pour un investigation psycho-clinique

Nous concluerons en disant qu'ils ne sauraient représenter tous les toxicomanes. D'abord par leur nombre limité, ensuite parce qu'ils sont avant tout héroïnomanes.

Nous supposerons que peut-être n'importe qui ne prend pas n'importe quoi. D'où notre projet, au terme de ce travail, d'une étude ultérieure née de la confrontation psycho-clinique entre deux popula-

tion bien différenciées, des consommateurs d'héroïne et de solvants volatils par exemple, travail qui pourrait être présenté par un autre lieu de rencontre .

UN DES PHENOMENES PARTICULIERS DE BÖHM : LA REPONSE MASQUE AU RORSCHACH

Christine Rebourg*

ABSTRACT

Böhm en 1955, dans une liste nominative des phénomènes particuliers qu Rorschach, avait répertorié la réponse MASQUE.

Sa classification typologique a été le point de départ et le support de notre réflexion. Nous nous sommes attachés comme lui, à la "localisation" de la réponse et à ses inductions. Nous avons pu apprécier la pertinence et la validité de ses remarques.

Mais pour élargir et enrichir notre compréhension de ce CONTENU, nous avons fait le choix d'une analyse FORMELLE des différentes séquences associatives, l'incluant.

Partant du postulat, qu'aucun contenu ne peut avoir de valeur univoque, nous avons recherché quelques SENS possibles du contenu "masque", en fonction de l'organisation de personnalité considérée.

Cette étude porte sur 50 protocoles de Rorschach, de patients psychiatriques ou expertisés, psychotiques ou états-limites.

Deux thèmes articulent notre propos :

- le masque et le regard
- le masque et ses rapports métonymiques avec le corps.

MOTS CLES

RORSCHACH - CONTENU MASQUE - ANALYSE FORMELLE

* Psychologue clinicienne du Secteur VIII du Haut-Rhin, dans le service du Dr. J.P MACHER, 68250 Rouffach (France).

INTRODUCTION :

Böhm en 1955 dans une liste nominative des phénomènes particuliers au RORSCHACH avait répertorié le contenu MASQUE, s'inspirant des travaux de KUHN. Nous sommes partis de sa classification typologique et nous avons tenté d'en réinterpréter certains aspects.

Le contenu MASQUE ne saurait avoir de valeur univoque. Il se retrouve dans des tableaux cliniques variés. Son interprétation dépendra donc de l'entité nosologique considérée. Ce contenu prendra sens dans la formulation même de la réponse, d'où une analyse FORMELLE des différentes séquences associatives l'incluant. Nous nous sommes inspirés directement de la méthode d'analyse et du cadre conceptuel développés par Mesdames F. ROSSEL, C. MERCERON et O. HUSAIN*, lors du dernier Congrès International de BARCELONE.

Les séquences associatives exposées sont tirées d'un corpus d'énoncés de 50 patients psychiatriques ou expertisés. Il rassemble les formes diverses de psychoses compensées ou délirantes et d'états limites "inférieurs" selon l'acception du terme de O. KERNBERG, et de J. BERGERET.

La présente étude s'attachera au contenu MASQUE, en tant qu'objet porté, rituel ou profane. Nous l'avons distingué des réponses "masques à gaz, visages maquillés et visages de clown".

* Ce travail a pu être réalisé grâce à l'enseignement et à la collaboration précieuse de Mme F. ROSSEL, psychologue enseignante à l' Université II, de GENEVE.

Nous remercions Mme O. HUSAIN pour sa lecture critique.

I. LE MASQUE ET LE REGARD

Le masque, en tant qu'objet seul vu de face, et en réponse globale, correspond à la première catégorie citée par Böhm. Sa fréquence à la première planche en fait un contenu presque "banal" ; mais il prendra un sens particulier selon l'organisation de personnalité considérée, ce que nous développons. Cette position du masque dans l'espace, induit deux points :

- l'intensité de sa présence du fait de sa proximité et de sa grandeur "nature".

- la pregnance du regard derrière le masque. Nous insisterons sur ce dernier point.

A. Le caractère "médusant" du masque psychotique.

Le regard est l'organe sensoriel à partir duquel s'édifie toute la réponse "masque" chez le psychotique. L'enveloppe du masque est alors négligée. Comme dans cet exemple :

- "je dis un masque à cause des yeux".

Cette justification est d'autant plus arbitraire qu'un masque n'est pas définissable par ses yeux. Lévi-Strauss dans "La voie des masques" cite comme exceptionnels ceux qui en sont pourvus. Parler d'un masque à cause des yeux, marque un attachement anxieux à l'ENVERS du masque, à son AUTRE FACE, le plus souvent malveillante. Aucun parmi nos patients psychotiques, hormis deux sujets maniaques, n'ont trouvé leur MASQUE bouffon ou plaisant.

C'est donc à l'étymologie même du mot qu'ils ont fait référence : le "masque" du latin MASCA, est dans son sens originel, une figure grimaçante et démoniaque.

Au Moyen-Age, sont appelés MASQUES, toutes les représentations de monstres terrifiants sur les clefs d'ogives et les chapiteaux. Enfin, le masque de carnaval, souvent cité, marquait à son origine, le temps d'une ritualisation où il assurait le retour des âmes défrites maléfiques. Parmi les psychotiques, les maniaques font exception. Ils retrouvent dans le masque de carnaval, une dimension ludique dont l'accent démoniaque est fortement dilué.

- ex : "un masque de carnaval, il crache de l'eau, rigolo, ça me fait penser à Rio et rions en même-temps."

Alors que dans l'exemple suivant d'un jeune psychotique, on retrouve cette notion d'une AUTRE FACE maléfique et surnaturelle qui habiterait le masque :

- "un masque à cause des yeux, un personnage monstrueux, une bouche béante disproportionnée".

Pour nous, il ne semble pas qu'il existe de discontinuité entre les figures grimaçantes moyen-âgeuses, et les masques vus de face par nos patients psychotiques. Il existerait donc des liens entre l'effigie sacrée de la tradition et l'objet "masque" projeté au Rorschach. Les masques "mythologiques, imaginaires, carnavalesques", ainsi définis par les psychotiques sont autant de références à une image archaïque persécutive, celle née selon Böhm "d'une pensée magique identificatoire". (cf. : catégorie I).

Si nous admettons l'idée de la prégnance d'un regard persécutif derrière le masque vu de face, qu'en est-il alors pour les masques VUS DE PROFIL (cf. : catégorie II de Böhm) ? Y aurait-il alors comme Böhm l'admettait, dans la perception de l'objet vu de profil, une tentative de fuite par rapport à quelque chose de menaçant, plus spécifiquement le regard ?

Un pré-psychotique imagine à la planche 7 :

- **"deux têtes qui se regardent et plus bas deux têtes masquées qui ne se regardent pas."**

Ici, après l'allusion au rapprochement symbiotique par le thème du regard, l'image du masque amène l'idée d'une lutte contre la symbiose, en termes de "ne pas voir, ne pas être vu".

Toujours pour fuir le regard du masque cette fois vu de face, un jeune psychotique imagine un masque aveugle :

- **"un masque sans trou pour les yeux, ou alors un seul trou au milieu, le masque d'un cyclope".**

En obturant les yeux du masque, il se rend invisible au "mauvais oeil" du cyclope, et préserve ainsi son intégrité.

Sami-Ali dit que : "dans le face-à-face, se perd la distance à laquelle l'objet est maintenu. Il y a alors passage d'un espace tridimensionnel à une organisation topologique fondée sur la relation d'inclusions réciproques". Ceci nous a fait dire que le masque VU DE FACE, et bidimensionnel, serait comme celui de MEDUSE, peint sur les boucliers pour effrayer l'adversaire. Si l'on croise son regard, on en reste pétrifié, "médusé", comme dans la légende.

Pour le masque vu de profil, la problématique reste identique. Mais nous dirons que dans ce cas-ci, le sujet manifeste une tentative de lutte contre la symbiose et une angoisse d'ordre persécutif.

B. "Le désir à l'oeil" du masque pervers

Certains pervers, parmi eux, nombreux toxicomanes, font allusion au masque terrifiant VU DE FACE.

- **ex. : "un masque grimaçant genre masque africain, les yeux surtout, une bouche pas faite d'un trait pour faire plus peur, plus moche, genre Goldorak".**

Dans ce contexte, le masque est emprunté à un imaginaire collectif contemporain (Bande dessinée, science-fiction). Il est destiné à faire peur selon le principe même de l'indentification à l'agresseur.

L'insistance sur le regard et la peur qui lui est associée peut être fortement érotisée. Ainsi cette masochiste :

- **"un masque avec 2 rangées d'yeux, des crocs pas trop effrayants mais quand même ...".**

Reprenant les termes de Sami-ALI, nous dirions que le masque dans ce cas est "la métamorphose en plaisir d'un premier effroi". Il dégage une intense charge libidinale.

Effroi éprouvé par le masochiste, ou provoqué, comme par ce pervers sadique qui fait du masque un instrument de TORTURE.

- **ex. : ça me fait penser à quelque chose qui fait peur, 4 yeux superposés, un masque horrible, avec des dents mal taillées, et une espèce de vulve ici pour sucer le sang".**

Il faut chez le pervers, multiplier les yeux comme autant de SPOTS. On sait leur investissement du VOIR, ce que LACAN nomme "la voyure" Un autre patient masochiste dit :

- ex. : **"Je vois une espèce de masque, la chevelure verte les 2 yeux, une espèce de houppe rose au-dessus des yeux, comme dans les masques africains, les yeux bien creusés dans une partie épaisse, on voit la tranche intérieure"**.

Cette insistance suspecte, "obsédée" à creuser l'oeil comme pour le forcer à voir, fait référence à la pulsion scopique érotisée. Donner une réponse masque pour certains pervers est aussi l'occasion d'une invitation posée à l'examineur pour qu'il aille fouiller du regard dans un petit détail :

- ex. : **"y a des trucs planqués ou quoi ? Ah ! Si, venez voir, un masque"**.

L'examineur "le désir à l'oeil" pour reprendre la formule d'Israël viendra confirmer l'existence de l'objet sexuel déniché dans ce petit détail inférieur de la 2ème planche.

II. LE MASQUE ET SES RAPPORTS METONYMIQUES AVEC LE CORPS

Geoffroy, dans son article "le masque : visage a corps perdu", parle du masque comme TOTALITE CORPORELLE. Nous envisageons donc les "lieux du corps qu'il symbolise".

A. La "peau" défectueuse du masque psychotique

Nous faisons référence ici à la notion de MOI-PEAU de D. Anzieu.

Certains psychotiques élaborent leur réponse masque à partir des seuls organes sensoriels, avec une confusion fréquente VISAGE - MASQUE. Pour ces sujets mal différenciés, il y a négligence de l'enveloppe du masque, la PEAU du masque. Quand certains y font allusion, elle trahit l'échec de sa fonction de contenance et acquiert une mouvance inquiétante, qui relève de la problématique de la métamorphose.

- **ex. : un masque mais de travers, il a pas de forme définitive".**

Certaines ruptures syntaxiques illustrent la notion d'indifférenciation :

Ainsi dire "c'est un masque à cause des yeux et des oreilles" est un énoncé différent de "c'est un masque avec des yeux derrière"

Dans le 1er exemple, la causalité établie signe une confusion visage-masque. Dans le 2ème exemple, la préposition DERRIERE, signe une inscription dans un espace ordonné en perspective et par là une distance entre l'objet porté et le sujet porteur.

Une formule exclamative plusieurs fois rencontrée, pose le problème de la non-acquisition de la stabilité de l'objet.

- " **Tiens voilà le masque".**

L'erreur de l'énoncé ne tient que dans l'usage de l'article défini. L'idée de reconnaître LE masque induit qu'il n'y en aurait qu'un de connu. En termes piagétiens, dire LE masque suppose la non-acquisition de la notion de classe générique : il n'existerait pour ce sujet qu'un seul élément type, multiplicable à plusieurs exemplaires, toujours identique. En d'autres termes ce sujet n'aurait accès ni à la notion de pluralité des signifiants, ni à la fonction symbolique.

La confusion entre le singulier et le pluriel pose le même problème d'inexistence de frontières stables délimitant l'objet.

- **ex. : un masque, les yeux, la bouche, les deux masques africains".**

L'objet ici s'est démultiplié, un masque en générant un autre au sein de la même localisation.

Autre exemple :

- **"un masque vu de face donc on a un profil ici et un autre là comme tout le monde".**

Le sujet dans sa multiplicité de points de vue, parle de ce qu'il VOIT, et de ce qu'il SAIT d'un objet. Il n'a pas de position fixe dans l'espace par rapport à l'objet. Il ne se situe pas comme objet stable par rapport à d'autres objets. D'autre part, vu le contexte, le ON suggère une confusion entre Moi et autrui.

Dans les images comme dans les erreurs linguistiques on retrouve cette notion de DEFECTUOSITE du moi corporel.

Nous citerons l'image dissociée d'"un masque coupé en deux".

Et enfin cette image qui traduit une lutte active contre le morcellement :

**"un porte-manteaux avec des vêtements qui pendent dessus ...
ou un masque avec des trucs dessus mis comme ça."**

B. Le masque "fétiche" du pervers et son simulacre du sexe

Le masque pervers, objet vu seul, ou attribut appartenant à un personnage déguisé semble là pour LEURRER, camoufler la différence des sexes.

ex. : " le chat d'une femme, aussi un type masqué, déguisé en ours, habillé en bouffon pour faire peur."

Cet exemple d'un exhibitionniste permet une lecture directe du geste exhibitionniste, dans un jeu dialectique cacher (masque) - montrer (habillé en bouffon). Nous sommes loin ici des considérations de Böhm sur l'éventualité de traits psychasthéniques chez des sujets donnant un personnage masqué vu en entier ! Le même patient parlait :

- ex. : "de deux personnages qui sont avec les mains en train de se faire... Je sais pas, le bas, ça a pas tant de sens... des gens masqués genre carnaval".

Ne pas donner un sens, au bas du corps des personnages, relève du mécanisme de REPRESSION, procédé typiquement pervers. Les personnages indéfinis, dont l'action énigmatique suscite de la curiosité, sont campés dans l'espace licencieux du carnaval. ON peut dire que le masque carnavalesque pervers, est à la manière vénitienne, un masque galant, objet de dissimulation, comme dans la peinture italienne du XVIIIème siècle avec TIEPOLO, LONGHI, GUARDI. Le "volto", masque neutre de surface réduite, accompagnait la "bauta", le tricorne et les souliers à boucles; ce déguisement uniforme, unisexe, était un appareil de transgression qui assurait l'incognito total.

Chez le pervers, quand l'objet est vu seul, il est nanti d'attributs phalliques :

- ex. : "un sexe de femme, ou un masque au long nez".

Dans le dernier exemple cité d'une jeune femme masochiste, on pourra reconnaître à la fois la figure du MANQUE, et sa modalité de compensation.

- ex. : "un masque, quelqu'un qui hurle, on voit pas le nez parce qu'il ouvre la bouche, toute grande, ça cache le nez".

L'appendice caché derrière la béance vient réaffirmer une bisexualité possible. Ceci nous a fait dire que le masque pervers est un SIMULACRE DU SEXE.

CONCLUSION :

Dans la présente étude, nous avons tenté de repérer quelques uns des sens possibles attribuables au contenu MASQUE. Cette étude ne saurait avoir de valeur exhaustive. Nous avons voulu démontrer l'impossible univocité d'un contenu quel qu'il soit. Celui-ci ne peut donc être interprété qu'en fonction de l'organisation de personnalité considérée, et de la forme du discours qui l'organise. Par une démarche différente de celle de Böhm, nous avons rejoint certains aspects de sa typologie dont nous avons apprécié la pertinence et l'actualité. Puis nous avons posé d'autres hypothèses concernant deux points essentiels, à savoir : - le masque et le regard - et - le masque et ses rapports métonymiques avec le corps -.

Bibliographie :

1. **SAMI-ALI** : Corps réel, corps imaginaire, Dunod, 1984
2. **GEFFROY, Y.** : Article intitulé : "le masque : visages à corps perdu" dans le Bul. de Psychologie n° 39, 1985-1986
3. **MIGY, C.** : Mémoire d'histoire de l'Art "Fortune du Masque dans la peinture de la renaissance au XIXème siècle, département d'Histoire de l'Art de l'Université de Genève, Octobre 1986

4. **LEVI-STRAUSS, C.** : La voie des masques, Paris, SKIRA, 1975
5. **BÖHM, E.** : Traité du psychodiagnostic de Rorschach, MASSON, 1985
6. **ROSSEL, F. - HUSAIN, O. - MERCERON, C.** : Réflexions critiques concernant l'utilisation des techniques projectives : cadre conceptuel et méthode d'analyse. Art. présenté au XIème Congrès International du Rorschach, Barcelone, 1984
7. **KUHN** : Phénoménologie du masque à travers le Rorschach, Duclée Bouvier, 1944

M.S

Six cotations spéciales du système synthétique d'Exner comme indicateurs de troubles de la pensée chez les schizophrènes paranoïdes.

C. FLEIG*, C. REBOURG**, CI. HASSLER*** (Rouffach)

Résumé : Les quelques exemples suivants ont été empruntés au discours de schizophrènes paranoïdes dans des protocoles de Rorschach. Ils nous ont permis d'illustrer et de démontrer la pertinence des cotations spéciales du système synthétique d'Exner.

Ces cotations spéciales, qui ont comme intérêt d'apparaître au sein du psychogramme, nous ont permis de dégager les relations de certaines fonctions cognitives au travers d'une analyse psycho-linguistique du discours.

Mots-clés : Rorschach - Psychose - Cognition - Exner - Psycho-linguistique

INTRODUCTION

Les troubles de la pensée des psychotiques ont suscité bien des débats ; énumérant les altérations observées à tous les niveaux du discours, de la logique de la perception et cherchant à expliquer ces phénomènes grâce à des données psycholinguistiques et psychopathologiques.

Nous avons choisi d'aborder ces questions en nous appuyant sur les cotations spéciales du système synthétique d'Exner (1985) dans le protocole de Rorschach.

Ces cotations spéciales qui ont comme intérêt, d'apparaître au sein du psychogramme, permettent de répertorier quelles que soient les pathologies, les altérations de certaines fonctions cognitives.

Nous avons retenu, pour cette étude 6 d'entre elles, faisant référence à deux des fonctions cognitives que sont : le langage et la logique ; c'est-à-dire celles qui portent leur analyse sur "le contenu c'est dit" et "le comment c'est vu".

Ces cotations spéciales ont toutes trait aux verbalisations inhabituelles, elles sont désignées respectivement par Exner de la manière suivante :

1 et 2 sont appelées, "verbalisation déviante" à savoir le DV et le DR.

3 et 4 sont appelées, "combinaisons inappropriées". Il s'agit de l'INCOM, de la FABCOM et de la CONTAM.

5 et 6 sont appelées, "logique inappropriée" : l'ALOG.

Toutes ces cotations, qui concernent en fait, l'attitude du sujet face au langage sont pondérées en fonction du degré de dégradation du discours et de l'importance du désordre cognitif qu'elles recourent. C'est ainsi que le DV est pondéré à 1, alors que la CONTAM obtient la pondération maximum de 7 étant considéré par Exner comme le processus le plus révélateur de la gravité des ravages psychopathologiques sur la pensée. C'est d'ailleurs, le seul signe qui est considéré par Exner, comme pathognomonique d'une affection psychiatrique, la schizophrénie. Après la récapitulation des cotations spéciales dans le protocole la somme pondérée (W sum) de ces signes (DV = 1 ; DR = 2 ; INCOM = 3 ; FABCOM = 4 ; ALOG = 5 ; et CONTAM = 7) est comparée à une norme censée représenter un seuil que Exner appelle "seuil d'alarme" au-delà duquel l'examineur peut se poser le problème d'une perturbation significative dans les processus cognitifs du sujet. (le seuil est égal à 9).

Avant d'en déduire quoi que ce soit, il est important que l'examineur aille vérifier dans le protocole à quels contenus spéciaux, et à quelles planches apparaissent ces cotations spéciales répertoriées ; s'agit-il d'un dysfonctionnement cognitif électif ou s'agit-il d'un dysfonctionnement plus global dans la dynamique du protocole ?

Nous avons choisi, pour cette étude, de passer très rapidement l'aspect quantitatif de ces cotations spéciales pour tâcher de dégager en quoi ces cotations spéciales sont des indicateurs dans l'altération de la pensée.

Notre réflexion a concerné exclusivement les troubles cognitifs observés dans le discours de psychotiques entrant dans la catégorie nosologique de la schizophrénie paranoïde.

C. FLEIG, Titulaire du D.E.S.S. de Psycho-Pathologie, Université Louis-Pasteur (Strasbourg I), Psychologue, Service du Docteur J.-P. Macher, Secteur VIII du Haut-Rhin, Centre Hospitalier Spécialisé, 27, Rue du RSM, 68250 ROUFFACH

C. REBOURG, Titulaire du D.E.S.S. de Psycho-Pathologie, Université René Descartes (Paris VI), Psychologue, Service du Docteur J.P. Macher, même adresse

CI. HASSLER, Titulaire du D.E.S.S. de Psycho-Pathologie, Université Louis Pasteur (Strasbourg I), Psychologue, Service du Docteur J.-P. Macher, même adresse

Tirés à part : C. Fleig, adresse ci-dessus

ts, aussi bien hommes que femmes, avaient tous entre 19 et 50. La majorité d'entre eux étaient en primo-admission sans traitement, quant aux autres, la mise sous chimiothérapie antipsychotique était faite depuis quelques jours. Concernant la somme des W sum, pour chacun des cas elle se situait très largement au-dessus du seuil de 9. Les sommes se situaient en grande majorité entre 10 et 50.

Il est important de préciser, qu'un score élevé n'infère en rien un niveau intellectuel et quant à la pathologie du sujet. En fait, un score important ne signifie pas présence d'un état psychotique mais fait état d'une perturbation dans la formulation du discours pouvant révéler, des erreurs d'ordre syntaxique ou encore des erreurs de logique, qui paraissent étroitement liées au fonctionnement psychique.

C'est ce que nous tâcherons d'argumenter. Ces perturbations sémantiques dans les processus intellectuels n'étaient pas des cas de nos sujets schizophrènes, un phénomène électif ; les erreurs sémantiques étaient présentes dans l'ensemble du protocole expérimental et cognitif dépassait donc ici une simple émergence locale en processus primaire.

Enfin, engageons nous dans la voie qui nous intéresse, celle des mécanismes sous-jacents au processus de langage et observée chez le schizophrène paranoïde.

contiguïté. Les osselets, même s'ils ne font pas partie de la cage thoracique appartiennent au même contexte le corps humain.

Ainsi le sujet psychotique a tendance à réinterpréter les mots existants, en dehors de toute convention.

Nos sujets psychotiques, nous donnaient l'impression de ne plus adhérer au sens commun des mots. Ils n'intégraient plus l'aspect conventionnel et arbitraire du signe.

Ces changements de sens, induits par des substitutions de mots pouvaient s'effectuer selon d'autres types d'associations ; ainsi un mot pouvait changer de sens par association sémantique :

Ex : "Ca pourrait faire un triangle équilatéral dont la base est plus grande que les côtés".

La substitution du mot "isocèle" au mot "équilatéral" s'est faite dans la mesure où tous les deux sont des épithètes du même substantif "triangle". Ils appartiennent à la même catégorie sémantique.

Autre type d'association : l'association dirigée par les lois du rythme, de l'assonance. Ainsi par exemple, un de nos sujets dira "une forme bicorne d'une couronne". La sémantique est ici sacrifiée au profit de la phonétique ; bicorne rythmant avec couronne.

Tout se passe, en fait, comme si les mots n'étaient pour le schizophrène que des enveloppes sonores vides de tout contenu sémantique et que secondairement ils se chargeraient d'une éventuelle signification.

Si des mots sont associés parce qu'ils sont de forme phonétique voisine, on constate également que certains mots sont associés, voire juxtaposés parce que de sens identique : par exemple : "un dôme d'une mosquée musulmane" ou encore "un os d'un squelette".

Dans les deux cas il s'agit de redondances sémantiques. Il y a un accolement de 2 signifiants pour un seul signifié. L'identité des mots a besoin d'être renforcée c'est peut-être pour le schizophrène un moyen de lutter contre sa propre perte d'identité. Les mots en général dans leur dimension verbale, phonétique ou sémantique, deviennent pour les sujets schizophrènes, l'objet d'un maniement ou s'exerce leur toute puissance. Ainsi un sujet nous dira "deux rien" comme si grâce à un pouvoir magique il était en pouvoir de percevoir l'imperceptible.

Au travers du maniement des mots peut s'exercer également leur destruction. Ainsi, comme l'avait déjà souligné Bertagni et Bracini (1979), le psychotique déforme les mots en leur ajoutant soit un préfixe soit un suffixe. Nous avons relevé dans notre analyse, une série d'exemples où nos sujets schizophrènes ajoutent à leurs mots le préfixe "de" :

Ex : "des hanches dé-hanchées", "une feuille pliée en deux, on l'a dé-tachée", "une œuvre dé-montrant l'antique".

Nos sujets psychotiques semblent penser ainsi, avoir le pouvoir de détruire les mots en utilisant leur sens contraire. Peut-être essaient-ils de s'exorciser de leur propre destruction.

Pour finir cette analyse, nous parlerons du dernier phénomène : les effets des tournures élliptiques sur le mot. La suppression d'un ou de plusieurs mots essentiels à la compréhension de la phrase entraîne tout un glissement de sens. Cette suppression confère au mot restant, en plus de son propre signifié, le sens des syntagmes absents :

par Ex "une lampe éclairée". La convention voudrait que l'on dise "une lampe qui éclaire une pièce". En tronquant la phrase le sujet confère au substantif restant "une lampe" à la fois sa fonction de sujet et à la fois la fonction de complément d'objet du mot absent "la pièce".

Tous ces maniements du mot en dehors du consensus social nous ont paru être caractéristiques du discours du schizophrène. Le néologisme en terme de condensation de plusieurs mots en un seul, est

I. VERBALISATIONS DÉVIANTES (DV, DR)

Il s'agit de nous pencher à analyser la première cotation spéciale à l'usage du DV.

Le DV, selon Exner est la cotation attribuée à toute utilisation anormale d'un mot, à tous les modes d'expressions idiosyncratiques qui viennent s'insérer dans le langage au travers du mot.

Un point de vue linguistique, le DV, rejoint, pourrions nous dire, la notion D'ECART SEMANTIQUE développée par Bertagni et Bracini (1979).

En fait, l'écart sémantique, vient désigner dans le discours du sujet toute modification de la convention qui unit dans le langage le signifiant au signifié. Le signifiant étant cette forme linguistique conventionnelle et arbitraire et le signifié le contenu sémantique.

Le DV vient donc souligner toute déviante par rapport à l'usage conventionnel linguistique.

Chez le schizophrène cette déviante du signe prend un degré élevé dans l'aliénation sémantique, on parle de paralogisme. Ainsi le DV correspond chez le sujet schizophrène à désigner chaque paralogisme présent dans le discours. Le PARALOGISME, le plus fréquent que nous avons observé, était réalisé par la substitution d'un mot par un autre. Un mot existant dans la langue vient se substituer à la place d'un autre, il s'en trouve donc détourné par rapport à son sens conventionnel.

Ces substitutions ou glissements d'un mot sur un autre pouvaient être induits par différents types d'association.

La plus caractéristique observée dans le discours de nos sujets psychotiques, était l'association par contiguïté de signifié ;

Ex : "je verrais une partie de la cage thoracique de l'être humain, des osselets."

Le mot "osselet", change de sens parce qu'il est placé dans une acception nouvelle. Il ne s'agit plus des petits os de la caisse du tympan, comme il est conventionnellement admis, mais il s'agit pour ce sujet des petits os de la cage thoracique. Le mot "osselet" est venu se substituer à un mot absent par un phénomène de

sans d
n'en av
En c
discou
où elle
Ces
référa
exclu.
Cer
ces cr
pensé
de leu
Une
schiz
évoqu
mais
vianc
terme
ment
L'h
elle p
oblig

Le
Cete
énon
que,
répor
peme
préci
La
recol
et le
plus
avon
som
lang
nous
spéc
Pa
ques
rapp
res :
autr
phre
O
réal
D
fait
tism
régl
câti
L
spa

oute le plus spécifique du discours du schizophrène. Nous
ons cependant pas rencontrés dans le discours de nos sujets.
onclusion, nous dirons que tous ces écarts sémantiques du
rs du schizophrène sont pathologiques en soi dans la mesure
s ne sont pas récupérées par une communauté linguistique.
écarts sémantiques restent des innovations individuelles se
it à un domaine d'expérience personnelle dont l'auditeur est

es, dans une approche cognitiviste ces écarts sémantiques,
ations néo-lexicales citées sont les dérivés des troubles de la
et de la conceptualisation du schizophrène, le témoin direct
destruction. Cependant, ils ne s'y laissent pas réduire.

approche psychopathologique est l'usage particulier que le
phrène fait du mot. De ce point de vue, nous voudrions
r l'hypothèse, déjà avancée par Bertagni et Bracini (1979)
galement par d'autres auteurs comme Racamier. Ces dés-
du signe chez le schizophrène pourrait être interprétées en
d'attitude active pour se protéger précisément du morcelle-
tenter de repeupler par les mots une réalité vive des objets.
pothèse de Freud, se rapportant à la schizophrénie, n'était
s ; le malade devenu incapable de relation avec les êtres est
de reporter son intérêt sur la matière inanimée, les mots.

II. LA COTATION SPÉCIALE DR (DEVIANT RESPONSE)

r s'applique à un segment de réponse plus long que le mot.
otation concerne tous les groupements linguistiques ou
s, inappropriés, incohérents au plan syntaxique et sémanti-
inadequats dans le contexte du test. Exner y comprend les
es dites circonstanciées, c'est-à-dire celles dont le dévelop-
alambiqué et decousu, pointe une difficulté chez le sujet à
r l'objet perçu.

éfinition de la cotation spéciale DR est large, puisqu'elle
re le système entier de la langue, quels que soient la nature
gré de déviance linguistique. Elle est la cotation spéciale
présentée dans l'ensemble de nos protocoles. Ainsi, nous
pu répertorier 76 séquences linguistiques déviantes. Cette
importante, signe la présence significative de troubles du
e et de la cognition. Mais au-delà de cet aspect quantitatif,
vons voulu montrer en quoi ces réponses déviantes étaient
ques, chez le schizophrène.

r suppose la combinaison de différentes unités linguisti-
ans la combinaison, les termes entretiennent entre eux des
de contiguïté et des liens d'enchaînement. Ils sont solidai-
valeur d'un mot résulte de la présence simultanée de tous les
mots de l'énoncé. Le code linguistique commun admet donc
ordonnance non arbitraire des termes qui constituent la
ou l'énoncé.

os patients souvent, sont hors de cette loi dénonciation, en
it des groupements linguistiques inusuels, inappropriés.
Ex : "je vois ici la rapidité d'esprit qu'est l'avion".

cette formule ellyptique, a-syntaxique, le sens est obscur du
n agencement arbitraire des unités linguistiques. L'hermé-
le la pensée tient en partie de sa rupture par rapport à des
syntaxiques communes, qui rend impossible une communi-
empathique.

onnance des propositions et leur coordination temporelle et
s, sur l'axe horizontal du langage, peuvent être rompues par

ation incidente d'une phrase
uccession incorrecte des verbes
version de l'ordre des propositions

- le mésusage des adverbess, locutions conjonctives et préposi-
tions.

Les troubles de l'ordonnance verbale suggèrent alors un glisse-
ment cognitif.

Ex : "Parce que ce qui frappe le plus en voyant l'image".

L'énoncé s'interrompt brutalement sans explication. Cette rup-
ture du lien ou "barrage" est ici très en rapport avec la notion de
morcellement de la pensée. Pour Weiner cet arrêt brutal des
associations témoignent d'une forme de "déprivation du penser".

Autre Ex : "Ici la vie aurait changé"

La phrase est isolée. Elle est donnée sans prémisses. L'auditeur
est en droit de se demander : par rapport à quel avant la vie aurait-
elle changé ?

Même remarque pour l'emploi inapproprié de l'adverbe temporel
"toujours".

Ex : "un crustacé toujours se raccrochant à la tache rose".

Odile Husain (1987) dans son article sur la "linéarité du temps
et sa non intégration chez le schizophrène" développe l'idée que le
sujet schizophrène serait hors d'un temps continu, linéaire, irréver-
sible, marqué par un avant un pendant un après.

La succession incorrecte des verbes dans les énoncés rend comp-
te de cette réalité. Certains sujets ont pu réaliser des contractions
temporelles saisissantes rendant inintelligible l'énoncé :

Ex : "Le personnage a créé tout ce qui est autour de lui, ça
sort de ses mains et après tout est relié".

Dans cet exemple, se contaminent sur un point fixe les différents
temps de l'action ; à la fois le sujet voit, le personnage créer les
objets et les objets se relier entre eux. Or ces deux actions sont
successives et non contemporaines.

Odile Husain (1987) parle de "temps circulaire" chez le schizo-
phrène. Nous avons pressenti la réalité de cette notion dans la
configuration circulaire et fermée, de certains énoncés qui tournent
à vide :

Ex : "Ca ressemble à deux personnes qui se ressemblent".

Ex : "Une tache d'eau sur de l'encre rouge qui fait une
tache".

L'ambiguïté et la difficulté de compréhension qui justifie la
cotation DR est dans l'usage répété du même terme pour inaugurer
et clôturer l'énoncé. L'auditeur peut alors se poser la question :

- quelle est la première des taches perçues ?

- quelle est la perception originelle ?

Ce type d'altération syntaxique est l'expression de l'incapacité du
sujet à se représenter l'origine de toute chose et par là, l'expression
de la non constitution de son identité comme objet stable.

Les ruptures dans la combinaison linguistique, par rapport aux
règles syntaxiques communes ne sauraient être le seul fait d'un
déficit intellectuel, où le patient régresserait à des parler primitifs
et infantiles. Elles sont aussi le témoin de l'univers schizophréni-
que. A ce propos, Racamier (1980) dit que, si le schizophrène parle
MAL, il parle aussi AUTREMENT. Nous citons : "dans son langage
privé, aliéné, c'est tout l'univers morbide du patient qui vient s'y
réfracter".

Ceci nous amène à évoquer la FONCTION du langage chez le
psychotique et son NON ACCÈS AU SYMBOLIQUE.

Lacan dit que dans son accès au langage, au symbolique, le sujet
admet qu'il faut que la chose se perde pour être représentée. Or le
schizophrène en parlant, ne renonce pas à la chose.

Ex : "Je vois sur cette image une peau de renard étendue sur
le carton".

La tâche de la planche IV est ici perçue comme réalité ; le mot
PEAU devenant la chose elle-même, tangible. Böhm (1955) parle
à ce sujet de "perte de conscience interprétative".

Des exemples d'inversion représentant - représenté, illustre ce même défaut conceptuel :

Ex : "Ici je vois l'Amérique qui fait une forme".

Le consensus admet que c'est une forme au Rorschach qui peut suggérer l'Amérique, et non l'inverse. Ce type d'inversion cause - effet, traduit des troubles sévères de la conceptualisation. Ce type de glissement cognitif sensible dans l'altération de la séquence linguistique sera coté DR.

Souvent le langage du schizophrène est d'allure métaphorique symbolique et abstrait. Or l'usage de la métaphore comme figure rhétorique suppose une distance par rapport à l'objet réel. Dans leurs énoncés nos sujets transforment cette figure de style en conviction délirante où l'expression est alors prise au pied de la lettre.

Ex : "Une marmite, quelque chose se prépare à bouillir, c'est les nerfs".

La métaphore admissible et conventionnelle est de dire : "bouillir de colère". L'inadéquation linguistique cotable DR est ici dans la concrétisation d'une idée abstraite.

La manipulation inappropriée de l'abstraction et des symboles, rend compte du même désordre cognitif : alors que le symbole appartient à la pensée collective, entendu sans ambiguïté, parce qu'il condense en lui toute l'histoire du mot, le SYMBOLE chez le schizophrène, garde un caractère idiosyncratique, inintelligible car dépendant de son histoire singulière et de ses convictions délirantes.

Ex : Planche III : dans le détail rouge médian, un patient voit, dit-il "le symbole féminin".

et Planche IX : "dans les couleurs équilibrées, le symbole de la renaissance, du renouveau".

Catherine Chabert (1987) stipule que "cet excès de sens donné aux signes serait une défense massive contre la perte du sens".

Exner inclut dans la catégorie des verbalisations déviantes, tous les énoncés inappropriés, inadéquats dans le contexte.

Certains commentaires annexes rentrent dans cette catégorie :

Ex : "Je vois une reproduction de dessin mise en page, qu'on a détaché, et ça a été fermé, et ça a reproduit".

Le commentaire fait ici référence à la construction du matériel et prend la place d'une représentation.

Certains commentaires traduisent l'impossible permanence de la pensée du sujet schizophrène. Ces verbalisations déviantes renvoient alors à la fuite des idées, et à la discontinuité psychique.

Ex : "Je pensais et je pense toujours à une forme tout court".

Ex : "Je vois trop de choses mais j'en vois une en définitive".

Catherine Chabert (1987) pour qualifier ce type de production labile, parle de "l'importance de l'effacement, la massivité d'un balayage qui expulse les expériences en déniait les marques et les cicatrices possibles".

Parmi les énoncés inadéquats dans le contexte nous citerons les formules CRUES, avec absence de censure telles que :

Ex : "Un homme aux chiottes".

Dans sa définition très large des verbalisations déviantes, Exner inclut les réponses dites circonstanciées. Elles sont à différencier de celles longues élaborées mais appropriées, non cotables DR.

Ces réponses circonstanciées semblent chez nos sujets schizophrènes corrélables avec le vécu paranoïde et les fabulations délirantes.

Ex : "On pourrait penser qu'il est passé sous un conifère saupoudré de neige. Il n'y a pas de conifère mais il reste la neige".

Dans sa toute puissance de la pensée et sa négligence du réel, le sujet fait apparaître et disparaître les objets au gré de sa fantaisie délirante. Dans une perspective cognitiviste piagétienne, Richar Bizzini et Coll. (1986), parlent de "défaut d'accommodation" lorsqu'il y a, comme ici "adhésion excessive au raisonnement plus qu'à l'observable". Le sujet ne parvient plus alors à maintenir une bonne distance par rapport au matériel.

Dans cet autre exemple circonstancié, l'adhésion à une causalité magique amène à une déformation de la réalité ; la fonction symbolique alors figée est réfractaire à la fiction.

Ex : "Il y a un entonnoir, tout va rentrer dans l'entonnoir après il ne restera plus rien sur la planche, il reste l'entonnoir".

Le futur n'est plus ici une potentialité, un déroulement hypothétique, mais une réalité où le sujet est pris dans un "fantasme de prédiction d'avenir", formule empruntée à Odile Husain (1987)

Dans d'autres réponses circonstanciées le sujet se prend comme seul objet de référence, venant attester de la fiabilité de sa perception. Cette impossible décentration intellectuelle rend compte d'un désordre cognitif sévère et d'une problématique psychotique.

Ex : "Des gâteaux de Noël parce que ma mère m'en faisait".

Pour conclure, nous dirons que dans notre groupe de patients schizophrènes paranoïdes, l'aliénation du langage est authentifiée dans la somme élevée des verbalisations déviantes et dans leurs formes spécifiques. L'inadéquation de leur langage serait très en rapport avec la notion de métacommunication et des difficultés de conceptualisation. Des aspects déficitaires et défensifs, créés coexistent au sein de leurs verbalisations déviantes. Nous ne sommes néanmoins de la faible pondération accordée au DR (points), quand certaines séquences linguistiques traduisent un désordre cognitif aussi sévère.

III. COMBINAISONS INAPPROPRIÉES (INCOM, CONTAM, FABCOM)

Les verbalisations inhabituelles auxquelles nous allons nous intéresser à présent, résultent d'un fonctionnement perceptivo-cognitif particulier, qui consiste à combiner, de façon inadéquante des impressions ou des idées. Le sujet élabore ainsi des images composites qui violent la réalité objective.

La combinaison incongrue ou INCOM, composée à partir d'impressions venant de détails discrets de la tâche, un objet unique improbable. Les contenus où différents règnes s'interpénètrent pour donner naissance à une image composite, en sont un premier cas (figure).

Ex Planche IV : La réponse "une mante religieuse avec les bras et les pattes" en est un exemple.

Ici le sujet prend au pied de la lettre le nom donné à l'insecte. La mante est vulgairement appelée religieuse pour son attitude évoquant la prière. L'insecte est ici pourvu de bras dans une confusion entre l'objet et l'image humaine à laquelle il est comparé.

Les combinaisons incongrues peuvent également provenir d'un amalgame entre espèces ou genres séparés.

Ex Planche X : "Un insecte avec les pinces d'un crabe".

Ex Planche III : "Une femme avec le sexe d'un homme".

ou bien encore elles associent de façon incongrue une forme à un couleur.

Ex Planche X : "2 araignées bleues".

Nous avons trouvé de nombreuses combinaisons incongrues dans les protocoles de notre étude. Elles ne sont pas caractéristiques de la pensée schizophrénique. On les rencontre dans d'autres entités pathologiques comme par exemple chez les états limites.

ponses hybrides sont classiquement considérées comme se des troubles de l'identité. Dans les protocoles de schizo- discrimination entre les règnes animal, humain, minéral ne semble pas acquise. Une réponse telle que :

Planche I : "Un papillon mal défini parce qu'il a une tête scarabée",

istre bien l'idée "d'un percept dont l'identité reste mal gagée comme si les processus d'individuation n'avaient s abouti à une image de soi stable". (Catherine Chabert, 87)

un sujet donne une réponse hybride, il en reconnaît ité, la plupart du temps. Certains termes soulignent le fictif ou irréel, de la production comme dans :

Planche V : "Un lapin imaginaire avec des ailes".

est conscient de donner une réponse en contradiction alité objective.

oi très fréquent de la préposition AVEC va dans le même la mesure ou il traduit la marque non ambiguë d'une

planche V : "On dirait quelqu'un avec des ailes, qui nse".

tière entre imaginaire et réel est respectée.

autres situations, le sujet ne semble plus avoir conscience ité de sa réponse. Prenons l'exemple de la planche VII tête de crabe, je dirais les dents, ça pourrait être la

ce d'une préposition marquant l'addition donne à la ver- un curieux écho. Le sujet justifie son percept à partir s dont on sait qu'il ne le caractérise en aucun cas. Il nous e réalité différente de la réalité connue comme si elle était possible. Imaginaire et réel tendent ici à se confondre.

es combinaisons inappropriées nous ont posé un pro- cotation. Elles nous ont semblé très proche de la CONTA- N sans toutefois y correspondre totalement.

tamination (ou CONTAM, dans la cotation Exner) est la re des combinaisons inappropriées. Elle est pour Exner tique de la pensée schizophrénique. Elle consiste en la deux ou de plusieurs impressions en une seule réponse le dans la réalité. Elle se différencie de la combinaison INCOM, qui procède non par fusion mais par accollement ts.

écrire l'objet contaminé le sujet utilise en général un le ou une autre verbalisation particulière. La contaminat d'ailleurs à un principe voisin de celui qui conduit à éologismes : tous deux sont issus d'un télescope. Il n'est étonnant que l'un puisse rendre compte de l'autre.

avons pas trouvé de contamination dans les protocoles de hizophrènes. De la même façon que nous n'y avons pas idence de néologismes.

tre certains de nos sujets ont à plusieurs reprises, frôlé la aution. En voici deux illustrations :

planche IV : "Je vois un papillon avec des ailes de chauve-souris ; je vous explique dit-il d'une certaine ma- ère en fin de compte je vois deux images une chauve-souris un papillon".

planche IV : "Une espèce de monstre hybride sanglier- ien" à l'enquête le sujet précise "ça peut faire une multi- de de têtes, une tête de chien sans les défenses, une tête de che avec les cornes, une tête de loup sans cette partie là"

la différence d'un sujet qui maintiendrait ses réponses s sans pouvoir les critiquer, ce patient va corriger ses contaminées soit spontanément soit dès lors qu'on l'inter-

roge. Le désir de se faire comprendre, de mettre de l'ordre dans ses idées et de rester cohérent, semble avoir sous tendu de telles réponses. Aussi avons nous pris le parti de les coter comme des combinaisons incongrues de type INCOM et non comme des contaminations. Nous proposons ici l'hypothèse que de telles combinaisons incongrues constituent une tentative de lutte contre la contamination, ultime rempart pour se protéger de la désorganisation. alors que "la contamination des perceptions rend compte d'une impossibilité d'établir des limites entre les produits du penser" (Catherine Chabert, 1987)

Le dernier type de combinaison inappropriée, la combinaison fabulée (FABCOM) repose sur l'établissement d'un lien impossible entre deux ou plusieurs objets discrets perçus sur une planche.

Dans la réponse :

Ex planche VIII : "Deux lions qui se cachent derrière un papillon", la proposition rend compte d'une relation spatiale impossible : la dimension du papillon est démesurément agrandie par rapport à celle des lions. Ce n'est pas l'interprétation des différents détails pris isolément qui est ici remise en cause, mais plutôt le type de relation instauré entre les objets perçus. L'improbabilité vient du lien projeté entre les différents éléments qui composent le percept. Prenant souvent la forme d'une ACTION, ce lien est en général figuré dans la phrase par un verbe.

Les réponses *anthropomorphiques* dans lesquelles le sujet attribue une réaction humaine à un animal ou à une chose se rangent fréquemment dans cette catégorie. Encore faut-il que plusieurs percepts soient associés entre eux ; ce qui n'est évidemment pas le cas dans les réponses anthropomorphiques à contenu unique du type "une bête qui pense".

Cette faculté d'imaginer des situations qui dépassent la réalité objective, est classiquement considérée comme significative de créativité. Les combinaisons fabulatoires ne sont spécifiques d'aucune entité pathologique particulière. Ainsi les états limites à traits mythomaniacs semblent avoir une certaine propension à fournir ce genre de réponse. Tout en restant adaptés au réel ils sont enclin à remanier, à trafiquer la réalité à leur gré.

Dans notre étude, nous avons été frappées, du petit nombre de combinaisons fabulatoires produites, 6 au total.

Deux hypothèses peuvent être avancées pour expliquer ce chiffre : pour élaborer une combinaison fabulatoire, le sujet doit tout à la fois :

- pouvoir organiser, structurer l'engramme perceptif, et
- savoir prendre des libertés par rapport à la réalité extérieure.

Ceci implique de sa part qu'il sache différencier le fantasme de la réalité. Or dans la pensée du schizophrène, les mondes interne et externe s'interpénètrent pour former une néoréalité. Le schizophrène ne sait plus jouer avec ou de son imaginaire, prisonnier qu'il est d'un univers déréel. Par ailleurs sa pensée est atteinte dans son unité et sa cohésion. Ses capacités d'organisation et de structuration sont minées par la dissociation.

Dans l'exemple suivant :

"deux personnages, leurs corps sont reliés par une flaque rouge", le sujet paye le prix d'une incohérence pour maintenir à tout prix la relation symbiotique et échapper à la scission. En effet en aucun cas, un corps liquide ne peut servir de canal de communication entre deux êtres humains.

Nous aborderons en dernier point les réponses qui rendent compte d'une transparence, et qu'Exner a classé dans les combinaisons fabulatoires.

Deux exemples donnés à la planche V illustreront notre propos :

- "une peau qui cache un coeur"
- "on dirait un monstre avec un joli coeur dedans".

De telles réponses témoignent d'une confusion entre le dehors et le dedans. C'est pourquoi nous les aurions plus volontiers considérés comme des réponses contaminées.

IV. LOGIQUE INAPPROPRIÉE (ALOG)

Le dernier type de cotation spéciale que nous aborderons ici se réfère à la logique inappropriée ou ALOG. Le sujet pour justifier sa réponse utilise un raisonnement "tiré par les cheveux". La logique employée se situe en dehors de toute convention. Elle apparaît spontanément sans sollicitation de la part de l'examineur. L'absurdité du raisonnement n'apparaît pas à celui qui l'a énoncé. Le moindre indice, qui dans les commentaires manifesterait la conscience du sujet d'avoir été illogique rendrait caduque la cotation ALOG.

Dans la réponse ALOG., deux ou plusieurs termes sont mis en relation par l'intermédiaire d'un lien non fondé, marquant la causalité ou la déduction. Les locutions conjonctives telles que : car, donc, parce que, sont utilisées ou sous entendues dans la phrase. Mais ici la conjonction n'amène pas la conséquence de ce qui précède, soit qu'il y ait eu suppression d'une ou de plusieurs propositions intermédiaires, soit qu'il y ait eu substitution d'une proposition par une autre.

Un premier énoncé illustrera l'exemple d'une pensée elliptique :

- planche II : "quelqu'un qui crie la haine par la bouche vue qu'elle est rouge"

Ici il manque une ou plusieurs séquences intermédiaires dans la chaîne associative. La pensée a subi des coupes dans la suite logique des idées.

Dans d'autres cas on peut considérer qu'une argumentation unie à la proposition principale par un lien sémantique et non pas causale, est venue se substituer à une démonstration logique. Tel est le cas dans l'exemple suivant :

Ex : planche IV : "ça me fait penser à une tête de vache à cause du pissenlit. J'associe la tête de vache avec le pissenlit".

Ici c'est le contexte environnementiel qui fait la chose et non pas la chose qui se définit à partir de critères propres. La substitution peut également obéir à un lien phonétique c'est le cas de l'énoncé suivant.

Ex : planche IX ; "au fond là-bas il y a quelqu'un on voit des yeux souvent les gens au fond sont méchants".

Ici il se produit un glissement, un déraillement de la pensée. L'ambiguïté du terme au "fond" qui peut être pris dans le sens concret du critère spatial ou dans le sens abstrait de la locution adverbiale, donne à la phrase des relents interprétatifs.

Il arrive enfin que le sujet argumente sa réponse à partir d'éléments perceptifs soit insuffisants soit arbitraires. Ainsi l'objet cité peut être défini à partir d'éléments concrets ayant uniquement trait à la dimension ou à la taille

Ex : planche I : "des microbes parce que c'est petit" ou à des éléments spatiaux

Ex : planche III : "un coeur parce que c'est au milieu" ou à la couleur

Ex : planche IV : "un monstre il est pas gentil parce qu'il est noir".

Dans tous les cas, la condition ne suffit pas à elle seule à entraîner la conséquence. La démonstration reste partielle. La réponse classique dite "position" appartient à cette catégorie. La justification se réfère à une causalité topographique.

Ex : planche IV : "les racines d'un arbre parce que c'est bas".

Dans les deux exemples suivants :

Ex : planche I : "un papillon parce qu'il y a des trous"

Ex : planche VIII : "ça me fait penser à deux félins parce que la tête est tournée", la démonstration repose sur un simple constat perceptif sans rapport apparent avec la proposition qui précède. On peut faire l'hypothèse avec Samuel B (1967), qu'un élément perceptif s'est fortuitement imposé au champ de la conscience, et qu'il a été récupéré par la pensée pour alimenter la démonstration.

Dans la plupart des cas, l'explication tombe de façon abrupte. Elle est la façon d'une sentence arbitraire. Le sujet passe sans transition apparemment sans motif d'un sujet à l'autre.

Selon Exner (1985), la réponse ALOG représente une forme de perte de la pensée. Ainsi peut-on considérer qu'elle obéit à l'impact destructeur de la dissociation sur la pensée.

D'autres pourraient voir dans la réponse ALOG. une défiance active contre l'anxiété de morcellement. L'hyperassociativité de la recherche constante de liens, aurait pour fonction la lutte contre une pensée qui se désagrège. La justification arbitraire est effectivement donnée d'emblée comme si le sujet s'efforçait de mettre un peu d'ordre dans ses pensées et tentait de se raccrocher à des repères de l'environnement.

CONCLUSION

Dans leurs formulations actuelles les cotations spéciales du système synthétique d'Exner sont un instrument de travail qui est apparu intéressant dans la mesure où il permet le repérage systématique et quantifiable des altérations qui viennent s'immiscer dans le discours d'un protocole de Rorschach.

Dans cette étude, nous nous sommes limitées à démontrer la pertinence de ces cotations sur une population de schizophrènes paranoïdes.

Au delà d'une analyse purement quantitative, nous avons tenté de dégager la particularité de chacune de ces cotations en nous référant à un modèle théorique psycho-linguistique.

Nous avons tenté de montrer par leurs spécificités individuelles en quoi elles nous permettaient d'approcher l'attitude du psychotique que face au langage en repérant les erreurs d'ordre sémantique ou d'ordre syntaxique ou encore des erreurs de logique.

Ces cotations spéciales peuvent avoir valeur de repérage de déviations dans le discours du sujet. Elles peuvent aussi avoir valeur de modèle au sens d'une meilleure intelligibilité des écarts de langage apparaissant au sein des protocoles de Rorschach.

BIBLIOGRAPHIE

1. BECK S.-J. - le test de Rorschach - 1967, PUF, Paris.
2. BERTAGNI M. ET BRACINI - Etude des écarts sémantiques observés dans le discours de sujets psychotiques. Perspective psychiatrique 1979, 74 : 30-36.
3. BOHM E. - Traité du psychodiagnostic de Rorschach - 1955, PUF, Paris.
4. CHABERT C. - La psychopathologie à l'épreuve du Rorschach - 1987, Dunod, Paris.

EXNER J.-E. - A Rorschach workbook for the comprehensive system

1985, 2nd edit Rorschach Workshop, New York.

HUSAIN O. - La linéarité du temps et sa non intégration chez le schizophrène exemple d'application : le TAT.

5^e Forum Professionnel des psychologues Marseille 25-27 juin 1987.

Article non paru dans une revue, il n'a fait l'objet jusqu'à présent que d'une communication au cours d'un colloque.

MEHLER J. - Psycholinguistique et psychanalyse -

Revue française de psychanalyse - Juillet/Août, 1976, XL, 23 : 124-136

8. PIAGET J. - Introduction à l'épistémologie génétique - 1950, PUF, Paris

9. RACAMIER P.C. - Les schizophrènes - 1980, Payot, Paris

10. RACAMIER P.C. - Troubles de la sémantique (aliénation de langage) EMC, 1955, 37130 C10

11. RICHARD J., BIZZINI L. et coll. - Pathologie de la cognition psychologie génétique EMC, 1986, 37133 A10.

Summary : *SPÉCIAL INDICES OF EXNER AS INDICATORS OF COGNITIVE TROUBLES IN A GROUP OF PARANOID SCHIZOPHRENICS*

The following examples were taken from the speech of paranoid schizophrenics undergoing Rorschach protocols. They allowed us to show the relevance of the special indices of Exner's synthetic system. These special indices are of great interest as they appear in the psychogram itself. They allowed us to detect deviations of some cognitive functions by means of a psycholinguistic analysis of speech.

Keywords : *Rorschach - Psychosis - Cognition - Exner - Psycho-linguistic.*

**Centre Hospitalier Spécialisé
Secteur VIII du Haut-Rhin
68250 ROUFFACH**

**LE CONTENU ANIMAL CHEZ
L'ADULTE ETAT-LIMITE
ET PSYCHOTIQUE AU
RORSCHACH.**

DUBOZ Marie-Madeleine, DURRMEIER Cornelia, REBOURG Christine *

* Psychologues cliniciennes au Laboratoire de Psychologie Clinique du Secteur VIII du Haut-Rhin, Service du Dr Jean-Paul MACHER, 68250 ROUFFACH.

Introduction

La réponse animale, de par sa fréquence d'apparition au Rorschach, a attiré notre attention et a suscité un certain nombre de questions.

Comme le disent Mesdames Rausch de Trautenberg, Chabert et Boizou, dans leur article sur la représentation de soi (3), "plus l'on s'approche de l'accès à une identification, et plus abondent les images ANIMALES ANTHROPOMORPHES, humaines et leur animation".

Nous nous sommes alors demandées : peut-on dégager la notion d'une évolution du niveau de la différenciation de soi en fonction du choix de l'animal cité. En d'autres termes, est-il pertinent de rassembler sous une même rubrique A %, toutes les références animales, que celles-ci appartiennent à un bestiaire évolué au plan phylogénétique, ou à un bestiaire primitif, peu différencié ?

Déjà, la grille de représentation de soi élaborée par Mlle Rausch de Trautenberg (9) pose les premiers jalons d'une analyse qualitative pluri-axiale des contenus au Rorschach, et propose par exemple une lecture plus fine du contenu animal.

Des auteurs tels que Anzieu (1) et Böhm (2), quant à eux, considèrent le A % comme témoin d'une certaine stéréotypie de la pensée ou indice de conformisme social. Or, l'étude de la fréquence du contenu animal dans des protocoles de sujets psychotiques semble infirmer en partie cette hypothèse. D'où celle-ci vaut dans certains cas, si et seulement si, les objets cités sont des "banalités" animales peu engageantes et bien perçues. D'autres réponses animales n'ont en effet en rien de caractère socialisant.

D'autre part, le contenu animal en lui même souvent n'aura pas de particularité, alors que c'est la formulation l'incluant qui nous renseignera sur le niveau d'élaboration psychique du sujet.

Pour ces différentes raisons, nous avons donc évité une analyse statistique quantitative du contenu animal.

Nous rejoignons en cela la méthode d'analyse développée par Mesdames Rossel, Husain et Merceron (11), qui consiste à prendre l'ensemble du commentaire qui accompagne la réponse au travers d'une analyse contextuelle et du "comment c'est dit".

Dans cet esprit, nous avons travaillé sur 56 protocoles de sujets psychotiques, et 40 protocoles d'états-limites afin d'approcher le niveau de différenciation de soi au travers :

- du **choix** de l'animal nommé, d'où une analyse thématique
- et de la **verbalisation** accompagnant le contenu animal, d'où, une analyse de la forme du discours.

A. LE CONTENU ANIMAL CHEZ L'ETAT - LIMITE

Ce qui distingue les états limites des psychotiques, c'est, au plan perceptif, une réponse animale généralement perçue dans une bonne forme ou alors si le contenu en lui-même laisse des doutes quant à sa qualité formelle, les explications s'y ajoutant ou les justifications permettent d'exclure ce doute de par leur cohérence.

En ce qui concerne la population des états-limites, le problème n'est plus de l'ordre de l'accession à l'identité, mais d'une image de soi différenciée encore dépendante.

Dans la catégorie nosographique très large des états-limites, comprenant des structures évoluées de type narcissique et d'autres plus archaïques dites inférieures, ainsi qualifiées par Kernberg comme les pathologies du caractère (toxicomane, psychopathe, border-line), l'allusion au contenu animal est très fréquente, mais verbalisée différemment en fonction précisément du niveau d'évolution de la structure.

Plus le sujet s'approche de l'accès à une identification souple, plus l'image animale est évoluée, parfois animée, mise en relation avec un autre objet que lui-même.

Ainsi, au sein même de la population des états-limites, nous pourrions inscrire sur un vecteur d'évolution les réponses animales : parler "d'une bestiole mal dessinée" ou "d'un sphynx majestueux, un papillon de nuit" témoignent d'un niveau de représentation de soi différent.

Ces deux exemples sont des contenus animaux bien différenciés, mais la verbalisation qui les accompagne nous renseigne sur la façon personnalisée qu'ont ces deux patients de se représenter.

Nous tenterons donc de respecter ce critère d'évolution du niveau de réponse, dans l'exposé des différentes possibilités de référence au contenu animal, dans la population des états-limites.

I. LE CONTENU ANIMAL COMME PRETEXTE AU DENIGREMENT

En ce qui concerne les états-limites dits inférieurs, l'allusion au contenu animal est fréquente mais le plus souvent, **en termes vagues indéterminés ou critiques**. Ainsi le type d'animal, l'espèce sont peu cités, hormis les banalités - ours, papillon - peu engageantes, peu projectives.

Ils se contentent le plus souvent de dire :

- ici un animal, une bête, une bestiole ... sans autre précision.

L'usage de la large classe d'objet ANIMAL, ou du terme générique ANIMAL, suggère leur difficulté d'élaboration intra-psychique, et leur désinvestissement de l'activité projective sollicitée par la consigne. Ils favorisent alors l'aspect relationnel du test, le contenu donné sans recherche devenant le prétexte ou l'alibi pour engager une relation avec l'examineur, qui court-circuite l'élaboration perceptive.

Le **dénigrement** ou la critique acerbe du matériel est souvent en jeu. Seule importe la réalité concrète, matérielle, de l'objet, l'activité de représentation faisant défaut : en gros pour eux, **c'est un animal dessiné qui ne ressemble pas à l'animal de la réalité**, d'où la critique immédiate et le rejet du contenu.

Ex : (P 1) "un papillon **mais** ça a pas la forme d'un papillon"

Le dénigrement passe par l'extrémisme des commentaires annexes dans une appréciation hyper négative du percept qui vise à dévaluer l'examineur et la tâche elle-même :

Ex : (P 1) "vous savez, ça n'a absolument aucune forme pour moi, une **bestiole** c'est tout, c'est une **chose** qui ne mérite pas d'appellation".

Ex : (P 1) "c'est débile ce truc, ça ressemble à **rien**, une **bestiole** quoi !"

Ex : (P 1) "**quelque chose** qui n'est pas beau, mal fait, une bête, un **truc** comme ça".

L'assimilation de l'objet vivant animal à un "**quelque chose**", et à un "**rien**", témoigne du dénigrement du matériel et du dénigrement de leur propre valeur personnelle, marquant ainsi un défaut majeur d'investissement narcissique.

Quand l'animal, qui est souvent la banalité, est précisé, l'accent est mis sur la facture inappropriée de l'objet dessiné par rapport à l'objet de la réalité :

Ex (P 1) "moi j'aime les chauve-souris qui sont bien faites, c'est une chauve-souris qui est **râtée**".

Cette critique du matériel signe une extrême dépendance à l'environnement que les états limites rendent responsable de leur incapacité associative.

Ex : (P 1) "c'est **mal foutu**, comment je pourrais voir un papillon là-dedans".

D'autre part, l'incapacité à s'engager dans une réponse plus élaborée, peut rendre compte dans certains cas d'une impossibilité à entretenir une relation empathique avec l'examineur, ce qui supposerait l'admission de points en commun, d'un partage possible, d'une aire transitionnelle non conflictuelle.

A chaque planche, il sera question de "**bestiole** ou de **truc comme ça**", un seul terme approximatif valant pour tous les percepts quels qu'ils soient, ceci malgré la différence structurale des planches et leurs caractéristiques propres singulières. Mais à l'inverse du psychotique, il n'y a jamais impression d'une similitude entre les différentes planches, en relation directe avec des troubles de l'identité. On sait que c'est dans cette population là précisément que la limitation du stock verbal, en rapport avec un défaut de mentalisation, est telle, que trois mots sont là pour résumer toutes les émotions et sanctionner tous les événements, c'est-à-dire : "c'est super... c'est nul... c'est le flip ... c'est le pied" Leur verbalisation renverrait à un vécu émotionnel en terme de tout ou rien.

II. LE CONTENU ANIMAL ET SA VALEUR DE DESENGAGEMENT

Outre la fonction **dénigrante** du terme **générique**, **flou**, voire **familier**, nous citerons sa valeur de DESENGAGEMENT.

Le caractère vague, imprécis de la réponse "bestiole" peut fort bien succéder à une interprétation au départ plus personnalisée. Il y a alors dégradation progressive de la réponse animale, où l'**espèce** est nommée, puis la **classe** plus large qui l'inclut.

L'élargissement de la catégorie conceptuelle vise pour le patient à reprendre en partie ce qu'il avait pu donner :

Ex : (P 1) "une chauve-souris si vous voulez, un oiseau, **quelque chose** qui relève d'un oiseau disons".

Ex : (P 2) "des oursons ou quelque chose comme ça, **deux petits trucs**"

Ex : (P 5) "une **chauve-souris**, un **oiseau** en général, **quelque chose** qui vole, j'aurais dû me limiter à ça, pourquoi en rajouter !"

Il y a bien désengagement dans le glissement progressif de la réponse chauve-souris (espèce animal) ; animal (catégorie conceptuelle large) ; chose (catégorie englobant toutes les autres classes d'objets).

A ce propos, l'usage de la conjonction alternative **ou**, est explicite dans sa valeur de désengagement : ainsi le deuxième terme du couple marque une volonté de non engagement ou de reprise de la réponse :

Ex : (P 8) "deux loups ou des bêtes comme ça"

Ex : (P 8) "un rat ou un rongeur quoi"

La "bête", terme vague, succède au "loup" plus précis, comme souvent le "quelque chose... truc... genre de"

Mais on ne retrouve pas, comme chez le psychotique, d'incompréhension des mécanismes de classification ou des notions d'inclusion de classe, avec confusion classe - sous-classe. Ainsi le RAT dans le dernier exemple cité, est bien un élément de la classe plus large des RONGEURS, classe qui l'inclut donc. Mais c'est "la valeur même du classement qui souvent apparaît déniée", comme le disent Mlles Rossel et Merceron (10). L'élargissement de la catégorie conceptuelle ou de la classe peut renvoyer au fait de, pour reprendre une expression populaire, " tout mettre dans le même sac".

Dans le même sens d'un DESENGAGEMENT, nous citerons leur jeu avec la pensée commune, leurs hésitations par rapport à des perceptions pourtant banales, facilement admissibles, voire leur trafic de la réponse banale, qui à aucun moment néanmoins, ne suggère de dérapage dans l'appréciation de la réalité. "Le sujet connaît le principe de réalité, mais le contourne" (10).

III. LE TRAFIC DE LA BANALITE ANIMALE

Ainsi, s'il y a évidence de la banalité animale (chauve-souris, ours, papillon, araignée) il y a répugnance à la donner, ceci afin de :

- 1° sauvegarder un espace personnel sans complicité avec la référence commune
- 2° réaffirmer son unicité, son caractère exceptionnel, dans un mouvement narcissique
- 3° s'opposer à l'examineur, représentant de la loi (cf consigne donnée).

Chez les états-limites inférieurs, la réponse animal "banale" est le plus souvent DEMONTEE, TRAFIQUEE et RECOMPOSEE dans un mouvement de manipulation omnipotente de l'objet, au point qu'elle cesse d'être une référence commune au groupe.

Ex : (P 1) "en ajoutant ici une tête, et en enlevant ces deux trucs, alors peut-être une chauve-souris, mais vraiment pas ressemblante".

Leur incapacité à "oublier" l'examineur pour se retrancher dans une attitude intrapsychique, s'exprime dans deux types d'attitudes antagonistes qui renvoient toutes les deux à une problématique narcissique :

- soit il y a un rejet de toute sollicitation extérieure et du partage d'une perception commune, dans un fantasme d'autarcie et d'un refus de la dépendance, comme dans l'exemple suivant :

- Ex : (P 1) "un papillon vous dites ? non pas du tout !"

- soit il y a tentative d'inclusion ou d'absorption de l'examineur dans la réponse donnée, qui manifesterait la volonté d'une captation narcissique de l'interlocuteur et de l'établissement d'une relation d'emprise sur un mode manipulateur :

- Ex : (P 10) "une bestiole de mer, vous la voyez comme moi n'est-ce pas ?"

La formation d'un couple parfait examineur - patient, est établie sur une relation d'étayage où l'un devient le garant et le complice de l'autre. "C'est ramener à l'un ce qui pourrait être deux, c'est à dire séparé ; c'est maintenir l'unicité, tout en affirmant la duplication, dans une relation de **mêmeté**", pour reprendre les termes de C. Chabert (4).

IV. LE CONTENU ANIMAL COMME OBJET FETICHE VISANT A MANIPULER L'EXAMINEUR

Au total, pour ces patients, états-limites peu évolués au plan psychogénétique, dans leur usage réitéré du terme générique animal sans autre précision, ce qui apparaît comme essentiel pour eux, c'est qu'il est moins question de nommer clairement l'objet, de dire ce qu'il est, que **d'établir un contact avec l'examineur, affirmant ou luttant contre son état de dépendance.**

Le sujet limite met l'accent sur **ce qu'il peut faire** de l'objet animal et sur **ce qu'il peut provoquer** chez l'examineur par le biais du contenu animal. Ces deux aspects rendent compte de la **manipulation de l'objet.**

Ainsi, quand l'animal est peu précisé au plan de la forme ou de l'espèce, donc quand le sujet parle d'"animal", de "bête" ou de "bestiole", c'est **l'action** réalisée ou subie par l'animal qui le détermine.

Nous citons:

- un animal **rampant**
- un animal **aplatis, écrasé**
- un animal **que l'on redoute, qui fait peur...**

De même que le psychopathe ou les fortes pathologies du caractère se singularisent et par là trouvent leur sentiment d'être dans l'action, voire l'action délictueuse, de même au Rorschach pour ces sujets, le nom de l'animal importe souvent moins que **ce qu'il fait** ou que **ce qu'on lui fait**.

Tous les animaux **fantastiques**, référence fétiche de cette population, à la bande dessinée ou à la science fiction, rendent compte du mécanisme défensif archaïque qu'est l'identification à l'agresseur. Le contenu alors manipulé comme un fétiche, est là comme support à l'établissement d'une relation sado-masochiste avec l'examineur. Souvent la verbalisation qui accompagne le contenu est jubilatoire, dans un style hyperbolique, dramatisé, avec surenchère dans les qualificatifs.

Ex : (P 4) "une bête immonde, dégoulinante, qui s'avance avec sa tête féroce, et ses pattes comme ça (gestes à l'appui), Alien, il me fout la pétoche, pas vous ?"

Nous citerons à cet effet tous les contenus animaux porteurs des pulsions perverses/sadiques du sujet en tant qu'ils sont des objets sur lesquels il peut exercer son pouvoir :

- animaux domesticables, sujet au dressage
- animaux agrandis au microscope...

V. LE CONTENU ANIMAL COMME SUPPORT DE L'EROTISATION PERVERSE DU REGARD.

Chez l'état limite à forts traits pervers, l'objet se MANIPULE, comme nous venons de le voir, ou se REGARDER, d'où la notion d'érotisation de la pulsion scopique, maintenant développée.

On notera un appel fréquent au regard de l'examineur sur

- l'animal vu dans telle ou telle position

ou sur

- une partie du corps de l'animal en question.

Soit :

- le regard de l'examineur vient combler, et DENIER par sa présence, un manque initialement perçu, comme dans cet exemple :

- Ex : (P 1) "un aigle, il manque la tête, vous voyez où ?"

Soit :

- l'accent est mis sur un détail du corps de l'animal à forte valence phallique:

- Ex : (P 2) "vous voyez les éléphants avec les deux trompes qui montent ?"

- Ex : (P 3) "un animal, je ne sais pas, un faisan ou **quelque chose avec une longue queue**"

Dans les commentaires incluant le contenu animal, l'adjonction AVEC suppose un zoom voyeuriste sur la partie fétiche du corps de l'animal à regarder. Ici le détail fétiche importe plus que l'objet entier, d'où la négligence de sa nomination : c'est "**quelque chose avec une longue queue...**"

Enfin, l'examineur souvent est invité à regarder l'objet de DOS ou de FACE, de LOIN ou de PRES, EN BAS plus qu'EN HAUT.

Tous les procédés photographiques, supports à l'érotisation du regard, sont alors possibles.

Ex : (P 4) "voyez, c'est comme si on prenait une photo de loin, où le bas de l'animal serait plus grand que le haut".

L'accent peut être mis sur la POSTURE provocante de l'animal, équivalent d'une OFFRANDE sur l'autel comme dans les écrits du Marquis de Sade, objet martyr, sujet au déploiement de l'exercice sadique des pulsions du patient :

Ex : (P 6) "un chat écrasé, aplati, écartelé contre une vitre, on le verrait du dessous".

Les participes passés usités tels que "écrasé", "aplati", "écartelé" ..., souvent retrouvés dans les protocoles d'états limites, expriment L'AGRESSION SUBIE par l'objet, fantasme sado-masochiste.

VI. VALEUR DU CHOIX DU CONTENU ANIMAL

Quand l'état limite quitte la rubrique vaste des "bestioles" et des "trucs comme ça", de quel animal nous parle-t-il ?

Il semble que plus l'organisation limite est évoluée, plus l'énergie intrapsychique est mise au service de l'attitude perceptive - projective en test. Le contenu animal se précise, s'élabore, marquant une meilleure différenciation des objets. On quitte alors la classe trop large des "bestioles et des trucs comme ça" pour aborder d'autres catégories plus discriminatives, discrètes.

Le contenu peut alors être porteur en lui-même d'un sens fantasmatique. Il est accompagné d'un commentaire ou précisé d'une kinesthésie qui renseigne sur le type de relation d'objets entretenu et la nature de l'angoisse.

Ex : (P 7) "un **caniche** dressé, pour vous faire plaisir !"

Autre Ex : (P 10) "des **araignées**, quelle horreur, je suis obligé de regarder ?"

L'animal ici est nommé : l'un sujet au dressage (caniche), l'autre phobogène (araignée) accompagné d'un commentaire annexe complaisant qui confirme le désir d'une relation d'inféodation, d'obligation ou de don masochiste.

Dans la valeur du choix du contenu animal, nous avons pu relever un certain nombre de contenus animaux pouvant être mis en relation avec la problématique de l'état-limite. Ainsi, certains sont connotés au plan de l'immaturité affective que l'on retrouve chez certaines personnalités infantiles tel que les décrit Kernberg. Cette rubrique concerne tous les petits animaux : "petit lapin", "ourson" etc..., un diminutif accompagnant toujours le substantif.

D'autres contenus jouent comme faire valoir narcissique. Nous citerons les animaux de collection, dans les musées, les papillons exotiques, les animaux rares.

Enfin pour tous ces patients limites, dans cet "entre-deux" entre névrose et perversion, et dont les capacités de mentalisation ne font pas défaut, l'érotisation de la pulsion de mort connote fortement le contenu animal projeté [notamment les charognards (vautours, corbeaux, chacals ...), les oiseaux de nuit (hiboux)]. Ces contenus rendent compte de leur goût du tragique et de la morbidité.

B. LE CONTENU ANIMAL CHEZ LE PSYCHOTIQUE

En ce qui concerne l'étude des séquences linguistiques extraites de protocoles de psychotiques, plusieurs points relatifs au contenu animal ont pu être dégagés comme INDICATEURS DE TROUBLES SEVERES de l'identité :

- **au plan perceptif**, l'usage de COMBINAISONS INAPPROPRIÉES, dans des réalisations "contaminées", hybrides ou absurdes de réponses animales.

- **au plan formel**, dans le commentaire qui accompagne le contenu animal, ainsi le contenu apparaît sans particularité au plan de l'image, mais c'est le commentaire annexe qui invalide la qualité de la réponse et nous renseigne sur la précarité de l'objet constitué.

- **l'analyse du contenu animal** en lui-même, c'est-à-dire la choix de l'animal cité avec notre hypothèse d'une éventuelle graduation possible des références animales en termes d'évolution phylogénétique.

I. LES COMBINAISONS INAPPROPRIÉES

En ce qui concerne les COMBINAISONS INAPPROPRIÉES, c'est le percept final lui-même, l'image animale, qui dans son incongruité nous renseigne sur le désordre majeur de l'identité du sujet. L'expression la plus pathologique de ce type de dysfonctionnement perceptivo-cognitif est figurée par la CONTAMINATION : ainsi le sujet **fusionne, superpose** en un percept unique, deux ou plusieurs objets animaux d'espèces ou d'origines différentes. Par ce télescopage, le sujet élabore une image composite qui viole la réalité objective, et rend compte d'un trouble dans la différenciation des objets

Ex : (P 5) "un escargot ailé"

Comme autre type de combinaisons inappropriées (coté INCOM par Exner (5)), nous pouvons citer toutes les formations de PUZZLES INCONGRUS, nés non plus de la fusion, de la superposition de deux percepts, mais de **l'accolement** de parties d'animaux d'origine diverses. Le percept final est HYBRIDE, improbable dans la réalité.

Ex : (P 7) "un fauve **avec** une tête de souris"

Ex : (P 1) "un papillon mal défini **avec** une tête de scarabée"

L'emploi de la préposition AVEC traduit la marque non ambiguë d'une ADDITION, d'un COLLAGE.

Ces exemples illustrent bien l'idée "d'un percept dont l'identité reste mal dégagée, comme si les processus d'individuation n'avaient pas abouti à une image de soi stable" (C. CHABERT (4)).

Toutes ces réponses animales "hybrides" ne sont pas l'apanage des seuls psychotiques. Les états-limites eux aussi y font référence. Mais à l'inverse du psychotique, l'état-limite reconnaît le caractère fictif de sa production, fruit de son omnipotence.

Le psychotique, lui, n'a pas conscience, le plus souvent, de l'incongruité de sa construction. Au mieux, pour expliciter le caractère exceptionnel de l'animal, il argumente sa production en parlant d'animaux "IMAGINAIRES". Néanmoins, il ne semble pas avoir conscience qu'il s'agit d'une création psychique personnelle, fruit de sa propre imagination : "imaginaire" étant synonyme pour lui de "qui n'existe pas encore mais qui pourra exister", voire qui existe dans un ailleurs qu'il ne sait pas nommer et qui rend compte certainement de son espace délirant.

Toutes ces combinaisons inappropriées qui résultent d'un fonctionnement perceptivo-cognitif particulier sont l'expression la plus évidente de troubles de l'identité, puisque **l'image finale aberrante** est signifiante en elle-même d'un désordre de l'identité. Mais dans d'autres cas, le percept pourra n'avoir rien de particulier, alors que "le commentaire annexe, dans ses erreurs grammaticales, un maniement incorrect de la syntaxe, une confusion de classes ou encore d'autres erreurs de logique, traduira un écueil du développement psychogénétique.

II. LE CONTENU SANS PARTICULARITE ET LES TROUBLES DE LA SYNTAXE

Piaget, dans une perspective génétique, démontre que la construction du langage et du raisonnement n'est pas acquise d'emblée et que le sujet s'en avèrera capable **au fur et à mesure de son développement**. D'où nous avons pu repérer dans les verbalisations psychotiques un mauvais maniement de la syntaxe, des erreurs de logique et une confusion de classes.

Le percept animal, à ce moment là, n'a rien de singulier, mais c'est la **définition de l'objet**, qui elle, est **arbitraire** voire **absurde** : ainsi les sujets psychotiques peuvent passer par des détails partiels non spécifiques à l'animal cité, et qu'ils considèrent eux comme discriminatifs.

Dans l'énoncé :

Ex : (P 9) "une tête avec deux oreilles, non deux cornes, **donc un taureau**"
Ce sont les deux cornes qui permettent de donner un nom au percept. Or si elles existent bien chez le taureau, celles-ci n'en sont pas pour autant un signe particulier permettant de le discriminer des autres bêtes à cornes. Ici apparaît clairement un trouble dans le raisonnement hypothético-déductif.

Ces erreurs de logique rendent compte du trouble des sujets psychotiques dans le rapport de CAUSALITE.

Les erreurs de logique concernent toutes **les confabulations d'ordre psychotique** où le percept devient inadéquat en mauvaise forme du fait d'une **généralisation abusive d'un petit détail au départ admissible**.

Ex : (P 6) "à cause de deux dents ici, la tête d'un lapin"

Autre Ex : (P 8) "un animal sauvage comme un loup, à cause du nez"

Le détail choisi (le nez) dans l'argumentation de ce dernier exemple, est totalement arbitraire et ne peut en aucun cas aider à la reconnaissance de l'objet.

La même idée d'un trouble dans le rapport de causalité est exprimé également dans l'exemple suivant

Ex : (P 2) "deux singes **parce qu'ils** sont accroupis comme des singes".

Ici, c'est la kinesthésie qui détermine la nature de l'objet. Cette même kinesthésie nous renseigne également sur l'absence de permanence de l'objet : en effet, dans ce cas on peut supposer que si l'objet "singe" change de position, d'attitude ou d'action, s'il cesse d'être "accroupi", il cessera d'être un singe.

Au travers de la kinesthésie, les séquences temporelles et causales peuvent être inversées :

Ex : (P 5) "un lièvre au galop, les pattes arrières très tendues, les oreilles dressées pour bien entendre ce qui est suspect"

Dans ce dernier exemple, on observe une contraction de toutes les séquences temporelles en un temps 0, alors que la logique voudrait qu'il y ait une notion de linéarité dans ces différentes séquences avec un avant et un après : en fait le lièvre devrait entendre quelque chose de suspect **avant de partir au galop**.

Dans le cas de l'analyse des kinesthésies nous pouvons également citer celles qui font état d'actions incongrues qui n'appartiennent pas au règne animal et qui signent le mélange des règnes et la mauvaise discrimination des catégories humaines et animales.

Toujours dans le cas qui nous intéresse, à savoir que l'objet animal est perçu sans contamination ni adjonction inconvenante, c'est parfois **l'équivalence absurde arbitraire posée entre deux animaux ou plus**, notamment avec un emploi inapproprié de la conjonction alternative "ou", qui nous renseigne sur les troubles de l'identité.

Ex : (P 2) "deux ours ou deux serpents"

Ces contenus "ours" ou "serpents" donnés dans un même détail de la planche, sont si différents au plan formel qu'on ne comprend pas l'alternative posée. En effet, l'emploi de cette conjonction sous-tend que l'on pose une équivalence entre deux objets appartenant à une même catégorie conceptuelle (F. ROSSEL et C. MERCERON (10)). Le non accès au maniement de la classification renvoie dans ce contexte à des troubles de la différenciation de soi.

L'équivalence absurde peut être posée :

- **entre deux classes différentes**, comme dans l'exemple pré-cité
- ou
- **entre classes et sous-éléments de cette classe avec une confusion entre partie et tout.**

Ex : (P 5) "un oiseau **ou** un goéland"

Ici, il n'y a pas acquisition de la notion d'inclusion de classes, puisque le goéland appartient à la classe plus large des oiseaux, ce que semble ignorer ce sujet.

Tous ces exemples signent des troubles sévères de l'identité, troubles que l'on retrouve dans les listings infinis de contenus ANIMAUX, où le sujet psychotique recherche une bonne réponse.

Ex : (P 8) "franchement un chat, un chien, une bête à quatre pattes, la tête pas précise, **d'après la queue** un castor ou un félin, un jaguar, **donc** un rongeur ou un félin prêt à bondir".

Dans cet exemple, on reconnaît le fantasme psychotique de l'existence d'une MATRICE INITIALE, à l'origine de tous les objets : la différence entre les objets naissant de L'ADJONCTION ou de la SUPPRESSION de l'une des parties de l'objet originel. Dans le cas cité, c'est la queue qui fait la différence entre le castor et le félin.

III. AMENAGEMENT SINGULIER DE LA REPOSE BANALE ANIMALE

Toujours dans cette rubrique où le percept final ANIMAL est sans particularité mais où le contexte annexe est porteur de la problématique psychotique, il convient d'aborder la réponse banale animale et son aménagement singulier chez le psychotique.

Alors que pour la majorité de la population il y a évidence d'un engramme unifié aux planches compactes, il n'en est pas toujours de même pour le sujet psychotique. Ainsi, même si au mieux, le sujet peut donner le nom de la banalité animale, la verbalisation qui accompagne la réponse souvent rend compte de fantasmes de dilution, désagrégation ou morcellement du corps.

Ex : (P 1) "ça ressemble à un papillon, on peut mettre les ailes à côté"

Autre Ex : (P 1) "c'est un papillon il vole en perdant une poudre qu'il a sur les ailes, cette poudre ça étanchéifie les ailes"

Dans les deux cas, le percept papillon est satisfaisant au plan de la forme, sans aménagement perceptif incongru mais :

- dans le premier cas cité "ça ressemble à un papillon, on peut mettre les ailes à côté", l'objet est considéré comme un objet **"démontable"**
- et dans le deuxième cas "du papillon qui vole en perdant une poudre qu'il a sur les ailes", l'enveloppe de l'objet **transparente** n'est plus alors suffisamment solide et stable pour délimiter un dedans d'un dehors.

Dans d'autres cas, l'angoisse persécutive vient infiltrer la perception banale et la détériore comme ici :

Ex : (P 1) "un papillon très mal défini qui a quelque chose de démoniaque"

Néanmoins dans tous ces exemples, l'objet est perçu comme UNIFIE, **mais sujet à éclatement.**

Dans d'autres cas, le sujet psychotique donnera en réponse globale, non pas l'objet vu en entier, mais une ou plusieurs parties de l'objet banal, ce qui rend compte du morcellement, non plus comme d'un processus, mais comme d'un ETAT.

Ex : (P 1) "Les ailes d'un papillon"(cotable Ad)

Dans d'autres cas encore, c'est la LOCALISATION DE LA REPONSE, qui est inhabituelle : le sujet psychotique perçoit l'image banale non plus en perception globale, mais dans un détail grand ou petit.

Dans tous ces cas, la réponse banale cesse d'être "banale" au sens de Rorschach. Si les objets cités montrent une possibilité de langage commun avec la majorité de la population et par là l'amorce d'un ancrage dans la réalité, **ils portent néanmoins le poids d'une fantasmatique morbide et de troubles de la différenciation.** Cette remarque vaut plus encore pour les protocoles de psychotiques chroniques, désertifiés, asséchés au plan de l'activité délirante, et dont il ne reste plus en guise d'interprétation, qu'un listing de réponses courantes et "banales".

IV. L'USAGE DU TERME GÉNÉRIQUE ANIMAL SANS AUTRES PRÉCISIONS

La seule réponse "un animal", "une bête", c'est-à-dire l'usage du terme générique sans autre précision, pose le même problème, à savoir que dans le psychogramme, nous n'aurions comme information que la comptabilité de cette réponse dans la rubrique A %.

Le sujet psychotique souvent donnera en guise d'interprétation, la réponse peu précise "un animal" ; il puise alors dans la catégorie conceptuelle très large de l'ensemble des objets animaux, le flou dans la différenciation des objets, ne lui permettant pas d'en dire plus.

Ex : "des bêtes ... un genre d'animaux"

Souvent, les verbalisations qui suivent de tels énoncés montrent qu'il s'agit surtout de vérifier si l'objet est entier et complet, d'où l'énumération spontanée des différentes parties du corps de l'objet, qui témoignent de leur **sensibilité au morcellement**.

Ex : (P 1) "on dirait que c'est une **bête**, il y a le corps il manque la tête y'a une queue, des pieds"

Ex : (P 8) "**des bêtes** de chaque côté avec une, deux, trois, quatre pattes"

En énumérant les différentes parties de l'objet, le sujet les assemble en un percept connu.

V. LA SURPRÉCISION INAPPROPRIÉE DANS LA NOMINATION DE L'ANIMAL

A l'inverse du flou dans l'utilisation du terme générique ANIMAL, on peut retrouver des SURPRÉCISIONS inappropriées dans la nomination de l'animal.

Ainsi s'ils ne peuvent reconnaître la chauve-souris comme engramme évident, ils sauront identifier "la tête d'une mante religieuse" ou "le loup du Duc de Bourgogne" ou bien encore "des hypotragues". Ces termes nous paraissent trop spécifiques en regard de l'engramme peu précis de la tache d'encre.

Surprécision du langage psychotique ou flou du terme générique, malgré leur caractère opposé, rendent compte de la même problématique à savoir : NOMMER l'objet, l'identifier. Dans le dernier cas, le caractère vague du contenu évoque l'indifférenciation. Dans le premier cas, le caractère surprécis du contenu évoque une recherche active à dire CE QU'EST L'OBJET, à lui donner un nom.

VI. VALEUR DU CHOIX DE L'ANIMAL CITE

Il est bien clair qu'aucun animal n'est cité exclusivement par une catégorie nosographique. D'autre part, il n'est pas question ici d'établir un parallèle caricatural entre développement psychogénétique et développement phylogénétique. Ainsi **les animaux peu évolués sur le plan phylogénétique** ne sont pas l'apanage des seuls sujets psychotiques. Néanmoins, et ce fait a attiré notre attention, ils sont fréquemment cités par cette population, ce qui nous a semblé très en rapport avec un **questionnement sur les origines**.

Nous avons pu répertorier de nombreuses réponses du type : LARVE, VER DE TERRE, LIMACÉ, CHENILLE, ESCARGOT... Le sujet psychotique est alors sensible à l'aspect INFORMEL de l'animal.

Ces références animales peuvent donner lieu à l'expression de fantasme de métamorphose, de mutation.

Ex : (P 5) "un animal à antennes, genre escargot, un animal mythique, il créerait le monde, il se reproduit par parthénogénèse"

Ici, nous sommes en prise directe avec tout le questionnement du psychotique sur ses origines, et plus généralement sur l'origine du monde et des êtres. Dans leurs références à un bestiaire archaïque, les psychotiques retranscrivent parfois de façon raccourcie et aberrante l'évolution des espèces :

Ex : (P 8) "**deux caméléons**, comme des bêtes sauvages, sortis de l'ordinaire qui n'existent plus, comme un iguane ou un reptile sorti avant que ce soit un homme"

Dans cet exemple, l'idée d'une métamorphose reptile/homme est donnée, comme s'il y avait passage instantané et magique entre le règne des reptiles et celui des mammifères, dont fait partie l'homme, sans tenir compte de chaînons intermédiaires d'évolution.

Les schizophrènes ne peuvent intégrer les caractéristiques propres à l'espèce, ni penser l'histoire de l'espèce, puisqu'ils n'ont pas acquis la notion de continuité temporelle. Les actions deviennent alors réversibles dans une confusion avant/après, comme le développe Odile Husain (6) dans son article sur la linéarité du temps chez le schizophrène.

Un exemple de réversibilité des actions nous est donné ici :

Ex : (P 5) "on a séparé deux ailes d'un papillon et **un papillon sans ailes**, ça fait un ver de terre, une chenille **comme il était au départ**".

La recherche des origines chez les psychotiques, transparait dans la référence fréquente aux ANIMAUX de la PREHISTOIRE.

Ex : (P 5) "ça fait penser à un oiseau préhistorique, à **cause des formes primaires**, pas régulières"

Ex : (P 8) "c'est une oeuvre démontrant **l'antique**, quand les grosses bêtes sauvages étaient là".

Autre Ex : (P 8) "des bêtes **préhistoriques** à cause de leur forme trop régulière pour être récente"

Les psychotiques ne se réfèrent pas à une donnée historique commune et connue. Mais ils nous parlent de la préhistoire comme d'une époque connue par eux-mêmes. Ils sont capables de citer les premiers objets vivants, voire ceux à venir, non encore connus de l'homme. Comme de dire :

Ex : (P 5) "un animal **qui n'existe pas encore**, indéfini à nos jours"

Ces allusions récidivantes aux animaux d'hier et de demain témoignent de leur position mégalomaniacale et de leur non inscription dans un temps linéaire humain : ils se placent alors hors du temps chronologique et du temps vécu.

CONCLUSION

Nous voyons ici que l'analyse thématique présente un intérêt certain dans le sens où l'animal cité nous révèle des aspects non négligeables de la personnalité du sujet, mais elle n'est en aucun cas suffisante. D'où notre choix d'une analyse complémentaire de la forme du discours.

Nous avons appliqué cette démarche dans le cadre de sujets psychotiques et états-limites.

Références bibliographiques

- (1) ANZIEU, D.,
Les méthodes projectives,
Paris, PUF, 1976
- (2) BOHM, E.,
Traité du psychodiagnostic de Rorschach,
Berne, Huber, Paris, Masson, 1985
- (3) BOIZOU, M-F, CHABERT, C., RAUSCH DE TRAUBENBERG, N.,
Représentation de soi. Identité, identification au Rorschach chez l'enfant et l'adulte.
Bulletin de Psychologie, T. XXXII, n° 339
- (4) CHABERT, C.,
La psychopathologie à l'épreuve du Rorschach,
Paris, Dunod, 1987.
- (5) EXNER, J. E., Jr.,
The Rorschach : A Comprehensive System,
Vol. 1 : Basic Foundations, New York, John Wiley and Sons, 1986.
- (6) HUSAIN, O.,
La linéarité du temps et sa non-intégration chez le schizophrène ; Exemple d'application : le TAT
Présentation au 5° Forum Professionnel des Psychologues, Marseille 25-27 juin 1987.
- (7) KERNBERG, O.,
Les troubles limites de la personnalité
Paris, Privat, 1979.
- (8) RAUSCH DE TRAUBENBERG, N.,
La pratique du Rorschach
Paris, PUF, 1981.
- (9) RAUSCH DE TRAUBENBERG, N.,
Représentation de soi et relation d'objet au Rorschach ; Grille de représentation de soi,
in Revue de Psychologie Appliquée, 1er trimestre 1984, vol. 34, n° 1, pp. 41-57.
- (10) ROSSEL, F., MERCERON, C., HUSAIN, O.,
Approche psychopathologique du langage : Présentation de quelques travaux (article)
- (11) ROSSEL, F., HUSAIN, O., MERCERON, C.,
Réflexions critiques concernant l'utilisation des techniques projectives cadre conceptuel et méthode d'analyse,
Présentation au 11° congrès international du Rorschach et des méthodes projectives, Barcelone, juillet 1984.

Le contenu animal

Christine Rebourg

I. Introduction

Le plus fréquent de tous les contenus au test de Rorschach est sans nul doute la réponse animal; tous les auteurs classiques s'accordent sur cette observation et situent la fréquence d'apparition moyenne chez l'adulte autour de 40 %, avec toutefois une grande variabilité. Rapaport et al. (1968) justifient cette fréquence élevée – par rapport à d'autres contenus – par la symétrie des taches. Ils soulignent que la plus grande variété de formes non géométriques, mais cependant symétriques, se rencontre dans le monde animal. La forme humaine, elle, bien que symétrique, ne présente pas la même diversité que les formes animales, d'où peut-être sa fréquence d'apparition moindre, généralement de 15 à 20 % du nombre total des réponses.

Avec cette moyenne en tête, les auteurs classiques fidèles à leur perspective quantitative se sont interrogés sur le sens des écarts par rapport à la norme, soit d'une élévation ou au contraire d'une diminution du A %, indice qui regroupe les réponses d'animaux entiers et celles de parties ou de détails d'animaux. Quant aux réponses d'animaux mythologiques ou fictifs, traditionnellement indiquées par (A) – ou (Ad) s'il s'agit de détails –, celles-ci figurent dans le calcul du A % chez Anzieu (1976) par exemple, alors que Rausch de Traubenberg (1976) les écarte, argumentant que « l'animal irréel correspond à une image qui est le contraire du conformisme et de la stéréotypie » (p. 169).

La signification de la réponse « animal » fait aussi l'unanimité des auteurs : En effet, il est régulièrement question de « stéréotypie de la pensée », ce qui renvoyait, selon Rorschach, à des « mécanismes mentaux automatisés, se déroulant sans intervention de la réflexion » (Anzieu, 1976, p. 88). L'exclusivité de ces mécanismes signifierait un appauvrissement de la pensée.

En conséquence, une élévation importante du A % dénoterait une pensée infantile ou une intelligence limite ou un conformisme rigide. Ce pourrait aussi être un indice de traits obsessionnels compulsifs, de dépression et même de schizophrénie (si > à 50 %). En revanche, un A % réduit est régulièrement associé à une intelligence supérieure, à une «imagination personnelle, peut-être créatrice mais peut-être autistique», à un «refus psychopathique du conformisme», mais parfois aussi à des états schizophréniques (Rapaport et al., 1968) notamment lorsque peu de gros animaux sont perçus. Rapaport en conclut que l'augmentation du A % renvoie généralement à une forte inhibition alors qu'un faible A % témoigne d'une impulsivité. Cependant, il met l'examineur en garde considérant que ce chiffre brut pris isolément est insuffisant et qu'il importe d'évaluer la qualité des réponses qui constituent ce score.

Ce type d'analyse quantitative illustre bien l'orientation typologique des auteurs classiques qui cherchaient à identifier dans le Rorschach des indices de traits de personnalité. Au-delà du fait que ces équivalences ne renseignent par sur le fonctionnement psychique, il faut souligner les contradictions possibles : à savoir, par exemple, qu'un A % élevé aussi bien qu'un A % faible peuvent être indicateurs de schizophrénie. Si le A % n'existe plus en tant que tel dans le *Système intégré* d'Exner (1986), le nombre de réponses «animal» figure cependant dans le calcul de l'indice d'hypervigilance.

D'un point de vue plus qualitatif, on peut relever quelques tentatives de s'intéresser au choix de l'animal lui-même, à savoir de chercher un sens dans la perception de tel ou tel animal : les animaux sauvages et féroces pourraient suggérer des tendances agressives et antisociales ; les animaux domestiques passifs et les bêtes de somme renverraient à des attitudes d'insécurité et de dépendance ; les contenus «araignée» témoigneraient d'une image maternelle déficiente, etc... Comme le souligne Anzieu (1976), «on risque de retomber dans les travers de l'allégorie traditionnelle en multipliant de telles interprétations symboliques» (p. 88).

En fait, la réponse «animal», fort courante au Rorschach, suscite un certain nombre de réflexions.

Le sens classiquement attribué au A %, celui d'un certain automatisme de la pensée et d'un certain degré de conformisme social, ne vaut pas pour toutes les réponses animal. Cette appréciation peut valoir dans certains cas, si et seulement si, les percepts cités sont des «banalités» animales peu engageantes et bien perçues. Par contre, d'autres réponses animal n'ont rien d'un tel caractère socialisant. Chabert (1983) souligne que ces contenus sont parfois sous-tendus par une fantasmagorie morbide, par une activité délirante ou par des menaces persécutives.

L'animal «choisi», lui, a-t-il un sens ? Évoquer «des tigres» ou plutôt «des rats» pour les animaux de la planche VIII nous renseigne-t-il de façon dif-

férentielle sur le fonctionnement psychique de la personne examinée ? L'analyse thématique du contenu animal repose probablement sur le fait que de nombreux animaux sont associés à des représentations collectives qui appartiennent au consensus social.

Dans le prolongement de la question du choix de l'animal figure l'hypothèse peut-être tentante d'un parallèle entre évolution psychogénétique et évolution phylogénétique. La perception d'animaux plus évolués sur le plan phylogénétique est-elle un indice d'un fonctionnement psychogénétique également plus évolué ? Qu'en est-il de l'équation inverse ?

Nous verrons qu'une analyse thématique du contenu animal en soi présente certes un intérêt mais qu'elle n'est en aucun cas suffisante. D'où le choix d'une analyse contextuelle complémentaire. Nous rejoignons en cela la méthode d'analyse développée par le Groupe de Lausanne (Rossel et al., 1986; Husain et al., 2001), qui consiste à considérer l'ensemble du commentaire qui accompagne la réponse, à savoir le « comment c'est dit ». Dans le cas de la réponse animal, par exemple, le contenu lui-même pourra ne pas avoir de particularité, alors que la formulation l'incluant pourra nous renseigner sur le niveau d'élaboration psychique du sujet. Pour ces différentes raisons, nous avons évité une analyse quantitative statistique du contenu animal.

Dans cet esprit, nous avons travaillé sur cinquante-six protocoles présentant une structure de personnalité psychotique et quarante protocoles de sujets avec une organisation état-limite – ceci dans le cadre d'un service de psychiatrie – afin d'analyser le niveau d'élaboration identitaire au travers du percept animal, du choix de l'animal nommé et de la formulation accompagnant le contenu animal.

II. Le contenu animal chez le psychotique

En ce qui concerne l'étude des séquences linguistiques extraites de protocoles de psychotiques, plusieurs points relatifs au contenu animal ont pu être dégagés comme indicateurs de troubles sévères de l'identité :

– Au plan perceptif, l'usage de combinaisons inappropriées aboutit à des réalisations contaminées, hybrides ou absurdes de réponses animal.

– Au plan du contenu lui-même, c'est-à-dire du choix de l'animal cité, on peut relever une prédilection pour des animaux préhistoriques ou peu évolués sur le plan phylogénétique, ceci dans le cadre de l'hypothèse évoquée précédemment d'une éventuelle graduation possible des références animales en termes d'évolution.

– Au plan du discours, le commentaire qui accompagne le contenu animal s'avère souvent significatif. Ainsi, le contenu apparaît sans particularité au plan de l'image, mais c'est le commentaire annexe qui invalide la qualité de la réponse et nous renseigne sur la précarité de l'objet constitué.

1. Les combinaisons inappropriées

En ce qui concerne les combinaisons inappropriées, c'est le percept final lui-même, l'image animale, qui dans son incongruité nous renseigne sur le désordre majeur de l'identité du sujet. L'expression la plus pathologique de ce type de dysfonctionnement perceptivo-cognitif est figurée par la contamination : ainsi, le sujet fusionne, superpose en un percept unique, deux ou plusieurs objets animaux d'espèce ou d'origine différentes. Par ce télescopage, le sujet élabore une image composite qui va à l'encontre de la réalité objective et rend compte d'un trouble dans la différenciation des objets.

I. «Un papillon-scarabée.»

Comme autre type de combinaisons inappropriées (coté INCOM par Exner), nous pouvons citer toutes les formations de puzzles incongrus, nés non plus de la fusion, de la superposition de deux percepts, mais de l'accolement de parties d'animaux d'origine diverse. Le percept final est hybride, improbable dans la réalité :

VII. «Un fauve avec une tête de souris.»

I. «Un papillon mal défini avec une tête de scarabée.»

L'emploi de la préposition «avec» traduit la marque non ambiguë d'une addition, d'un collage.

Ces exemples illustrent bien l'idée «d'un percept dont l'identité reste mal dégagée, comme si les processus d'individuation n'avaient pas abouti à une image de soi stable» (Chabert, 1987), c'est-à-dire que l'intégrité corporelle n'est pas constituée.

Ces réponses animales hybrides ne sont pas l'apanage des seuls sujets psychotiques. Les états-limites eux aussi y font référence. Mais à l'inverse du psychotique, l'état-limite reconnaît le caractère fictif de sa production, fruit de son omnipotence.

V. «Un magnifique escargot ailé, vous avez déjà vu ça vous ?»

Le sujet psychotique, lui, n'a pas conscience, le plus souvent, de l'incongruité de sa construction. Parfois, pour expliciter le caractère exceptionnel de l'animal, il argumente sa production en parlant d'animaux «imaginaires». Néanmoins, il ne semble pas avoir conscience qu'il s'agit d'une «création» psychique personnelle, fruit de sa propre pensée : pour lui, «imaginaire» est synonyme de «qui n'existe pas encore mais qui pourrait exister», voire qui

existe dans un ailleurs qu'il ne sait pas nommer et qui rend compte probablement de son espace délirant.

Toutes ces combinaisons inappropriées qui résultent d'un fonctionnement perceptivo-cognitif particulier sont l'expression la plus évidente de troubles de l'identité primaire, puisque l'image finale aberrante est signifiante en elle-même d'un désordre de l'identité.

Parfois, le contenu animal, sans être le résultat d'un amalgame, traduit cependant une précarité de l'épreuve de réalité par le non-respect des caractéristiques formelles de la tache, qu'il s'agisse de la forme ou de la couleur, par exemple. Ainsi, la réponse « corbeau » pour l'espace blanc de la planche II ou encore « une mouette » à la planche V sont autant de réponses qui s'inscrivent en marge des représentations collectives. En effet, le « corbeau » auquel est associé la couleur noire est vu dans un détail blanc et la « mouette » à laquelle est associée la couleur blanche est vue dans une tache noire. Ce type d'inversion des couleurs se rencontre de manière prépondérante chez des personnalités maniaques. Ou encore « des chats » pour les animaux de la planche II est bien plus rare que « des chiens » ou « des ours » (qui constituent la banalité à cette planche). Le concept de consensus social, à travers le critère de la fréquence d'apparition, s'applique en fait à tout contenu au Rorschach et les listes dressées dans le *Système intégré* d'Exner aident à déterminer les localisations pour lesquelles tel ou tel animal est accepté ou non. Mais dans d'autres cas, le percept pourra n'avoir rien de particulier, alors que le commentaire annexe, dans ses erreurs grammaticales, dans un maniement incorrect de la syntaxe, dans une confusion de classes ou encore dans d'autres erreurs de logique, traduira la présence de troubles de la pensée.

2. Choix de l'animal cité

Certes, aucun animal n'est cité exclusivement par un type de personnalité mais le choix de l'animal peut correspondre à tel ou tel aspect du fonctionnement psychique du sujet. Ainsi, certaines réponses d'animaux féroces sont évocatrices d'une angoisse claire de dévoration; certaines réponses d'insectes comportent des références aux métamorphoses qu'ils subissent au cours de leur vie. En fait, il n'est pas question ici d'établir un parallèle caricatural entre développement psychogénétique et développement phylogénétique car les animaux peu évolués sur le plan phylogénétique ne sont pas l'apanage des seuls sujets psychotiques. Néanmoins, et ce fait a attiré notre attention, ils sont fréquemment énoncés par cette population, ce qui nous semble très en rapport avec un questionnement sur les origines.

Ces références animales peuvent donner lieu à l'expression d'idées de métamorphose, de mutation.

V. «Un animal à antennes, genre escargot, un animal mythique, il créerait le monde, *il se reproduit par parthénogénèse.*»

Ici, nous sommes explicitement aux prises avec tout le questionnement du psychotique sur ses origines, et plus généralement sur l'origine du monde et des êtres. Dans leurs références animales, les psychotiques retranscrivent parfois de façon raccourcie et personnelle l'évolution des espèces :

VIII. «Deux caméléons, comme des bêtes sauvages, sortis de l'ordinaire qui n'existent plus, comme une iguane ou un reptile *sorti avant que ce soit un homme.*»

Dans cet exemple, l'idée d'une métamorphose reptile/homme est donnée, comme s'il y avait passage instantané et magique entre l'embranchement des reptiles et celui des mammifères.

Le discours des schizophrènes témoigne de troubles importants dans la capacité à intégrer les caractéristiques propres à l'espèce et à penser l'histoire de l'espèce, ceci en rapport avec la non-acquisition de la notion de continuité temporelle. Les actions deviennent alors réversibles dans une confusion avant/après, comme le développe Husain (1989) dans son article sur la linéarité du temps chez le schizophrène. Un exemple de réversibilité des actions nous est donné ici :

V. «On a séparé deux ailes d'un papillon *et un papillon sans ailes, ça fait un ver de terre, une chenille comme il était au départ.*»

La recherche des origines transparait dans la référence fréquente aux animaux de la préhistoire :

V. «Ça fait penser à un oiseau préhistorique, *à cause des formes primaires, pas régulières.*»

VIII. «C'est une œuvre démontrant l'*antique*, quand les grosses bêtes sauvages étaient là.»

VIII. «Des bêtes *préhistoriques* à cause de leur forme trop régulière pour être récente.»

Les psychotiques ne se réfèrent pas à une donnée historique commune et connue, mais ils nous parlent de la préhistoire comme d'une époque connue par eux-mêmes. Ils sont capables de citer les premiers objets vivants, voire ceux à venir, non encore connus de l'homme. Comme de dire :

V. «Un animal *qui n'existe pas encore*, indéfini à nos jours.»

Ces allusions récidivantes aux animaux d'hier et de demain témoignent de leur position mégalomaniacale et de leur non-inscription dans un temps linéaire, comme s'ils étaient hors du temps chronologique et du temps vécu. La confusion entre «imaginaire», «inexistant» et «préhistorique» est patente.

3. Le contenu animal sans particularité apparente

3.1. *Les troubles de la logique*

Piaget (1923), dans une perspective psychogénétique, montre que la construction du langage et du raisonnement n'est pas acquise d'emblée et que le sujet s'en avérera capable au fur et à mesure de son développement. Ainsi, nous avons pu repérer dans les verbalisations psychotiques un mauvais maniement de la syntaxe, des erreurs de logique et des confusions de classes.

Le percept animal, à ce moment-là, n'a rien de singulier, mais c'est la définition de l'objet qui, elle, est arbitraire, voire absurde : ainsi les sujets psychotiques peuvent passer par des détails partiels non spécifiques à l'animal cité, et qu'ils considèrent comme discriminatifs.

Dans l'énoncé «une tête avec deux oreilles, non deux cornes, *donc* un taureau», ce sont les deux cornes qui permettent de donner un nom au percept. Or, si elles existent bien chez le taureau, celles-ci n'en sont pas pour autant un signe particulier permettant de le discriminer des autres bêtes à cornes. Ici apparaît clairement un trouble dans le raisonnement hypothético-déductif.

Ces erreurs de logique rendent compte du trouble des sujets psychotiques dans le rapport de causalité. Les erreurs de logique concernent toutes les confabulations d'ordre psychotique où le percept devient inadéquat et de mauvaise qualité formelle, du fait d'une généralisation abusive d'un petit détail au départ admissible.

VI. «*À cause de deux dents* ici, la tête d'un lapin.»

VIII. «*Un animal sauvage comme un loup, à cause du nez.*»

Les détails choisis («les dents», «le nez») dans l'argumentation de ces exemples sont arbitraires et tout à fait insuffisants pour aider à la reconnaissance des objets cités.

La même idée d'un trouble dans le rapport de causalité est exprimée dans l'exemple suivant :

II. «*Deux singes parce qu'ils* sont accroupis comme des singes.»

Ici, c'est la kinesthésie, la position, qui détermine la nature de l'objet. Cette même kinesthésie nous renseigne également sur l'absence de permanence de l'objet : en effet, dans ce cas on peut supposer que si l'objet «singe» change de position, d'attitude ou d'action, s'il cesse d'être «accroupi», il cessera d'être un singe.

Au travers du mouvement, les séquences temporelles et causales peuvent être inversées :

V. «*Un lièvre au galop, les pattes arrière très tendues, les oreilles dressées pour bien entendre ce qui est suspect.*»

Dans ce dernier exemple, on observe une contraction de toutes les séquences temporelles en un temps zéro, alors que la logique voudrait qu'il

y ait une notion de linéarité dans ces différentes séquences avec un avant et un après : en fait, le lièvre devrait entendre quelque chose de suspect avant de partir au galop. On relèvera par ailleurs la teinte persécutoire contenue dans l'allusion à « entendre ce qui est de suspect ».

Dans le cas de l'analyse des kinesthésies, nous pouvons également citer celles qui font état d'actions incongrues qui n'appartiennent pas à l'espèce animale et qui signent la mauvaise discrimination des catégories humaines et animales.

II. « Des ours agenouillés. »

Cette confusion, relativement fréquente, évoque selon nous ce que Racamier (1980) a désigné sous le terme d'une absence de l'Idée du Moi, à savoir la précarité chez le psychotique de son appartenance à l'espèce humaine, de son humanité.

Toujours dans le cas qui nous intéresse, à savoir que l'objet animal est perçu sans contamination ni adjonction inconcevante, c'est parfois l'équivalence absurde posée entre deux animaux ou plus notamment avec un emploi inapproprié de la conjonction alternative « ou » qui nous renseigne sur les troubles de l'identité.

II. « Deux ours *ou* deux serpents. »

Ces contenus « ours » ou « serpents », donnés dans un même détail de la planche, sont si différents sur le plan de la forme qu'on ne comprend pas l'alternative posée. En effet, « l'emploi de cette conjonction sous-tend que l'on pose une équivalence entre deux objets appartenant à une même catégorie conceptuelle » (Husain et al., 1987). Le nonaccès au maniement de la classification renvoie dans ce contexte à des troubles de la différenciation identitaire.

L'équivalence erronée peut être posée entre deux classes différentes, comme dans l'exemple précité, ou entre classe et sous-éléments de cette classe avec une confusion entre partie et tout.

V. « Un oiseau *ou* un goéland. »

Ici, il n'y a pas acquisition de la notion d'inclusion de classes, puisque le goéland appartient à la classe plus large des oiseaux.

Tous ces exemples signent des troubles de l'identité primaire, troubles que l'on retrouve dans les *listings* infinis de contenus animaux, quand le sujet psychotique cherche à identifier un animal sur la planche.

VIII. « Franchement un chat, un chien, une bête à quatre pattes, la tête pas précise, *d'après la queue*, un castor ou un félin, un jaguar, donc un rongeur ou un félin prêt à bondir. »

Dans cet exemple, on reconnaît la croyance psychotique de l'existence d'une matrice initiale, à l'origine de tous les objets, la différence entre les objets naissant de l'adjonction ou de la suppression de l'une des parties de l'objet originel. Dans le cas cité, c'est un peu comme si seule la queue fai-

sait la différence entre le chien et le castor par exemple. À noter aussi que, tel que formulé, le castor et le félin auraient la même queue.

3.2. *Aménagement singulier de la réponse banale animale*

Toujours dans cette rubrique où le percept final animal est sans particularité mais où le contexte annexe est porteur de la problématique psychotique, il convient d'aborder la réponse banale animale et son aménagement singulier chez le psychotique.

Alors que pour la majorité de la population il y a évidence d'un engramme unifié aux planches compactes, il n'en est pas toujours de même pour le sujet psychotique. Ainsi, même si le sujet peut donner le nom de la banalité animale, la verbalisation qui accompagne la réponse rend compte souvent d'idées de dilution, de désagrégation ou de morcellement du corps.

I. «Ça ressemble à un papillon, on peut mettre les ailes à côté.»

I. «C'est un papillon il vole *en perdant une poudre* qu'il a sur les ailes, cette poudre ça étanchéifie les ailes.»

Dans les deux cas, le percept papillon est satisfaisant au plan de la forme, sans aménagement perceptif incongru mais, dans le premier exemple cité, l'objet est considéré comme un objet «démontable», et dans le second exemple, l'enveloppe de l'objet transparente n'est plus suffisamment solide et stable pour délimiter un dedans d'un dehors.

Dans d'autres cas, l'angoisse persécutoire vient infiltrer la perception banale et la détériore comme ici :

I. «Un papillon très mal défini qui a quelque chose de *démoniaque*.»

Dans tous ces exemples, l'objet est perçu comme unifié, mais sujet à éclatement.

De même, dans un contexte différent, le sujet psychotique peut donner en réponse globale, non pas l'objet vu en entier, mais une ou plusieurs parties de l'objet banal, ce qui rend compte du morcellement, non plus comme d'un processus, mais comme d'un état.

I. «Les ailes d'un papillon», coté Do F- Ad.

Ou encore, c'est la localisation de la réponse, qui est inhabituelle. Le sujet perçoit l'image banale non plus en perception globale, mais dans un détail grand ou petit, généralement dans une découpe arbitraire. Par exemple, «un papillon» pour la moitié supérieure de la planche I.

Dans tous ces cas, la réponse banale cesse d'être «banale» au sens courant du terme. Si les objets cités montrent une possibilité de langage commun avec la majorité de la population et par là l'amorce d'un ancrage dans la réalité, ils portent néanmoins le poids d'une fantasmatique morbide et de troubles de la différenciation. Cette remarque vaut plus encore pour les protocoles de psychotiques chroniques, désertifiés, asséchés au plan de l'acti-

vité délirante, et dont il ne reste plus en guise d'interprétation qu'un listing de réponses courantes et « banales ».

3.3. *L'usage du terme générique animal sans autre précision ou à l'inverse la surprécision inappropriée*

La seule réponse « un animal », « une bête », c'est-à-dire l'usage du terme générique sans autre précision, pose le même problème, à savoir que dans le psychogramme, nous n'aurions comme information que la comptabilité de cette réponse dans la rubrique A %. Le sujet psychotique souvent donnera, en guise d'interprétation, la réponse peu précise « un animal » ; il puise alors dans la catégorie conceptuelle très large de l'ensemble des objets animaux, le flou dans la différenciation des objets ne lui permettant pas d'en dire plus.

II. « Des bêtes... un genre d'animaux. »

Souvent, les verbalisations qui suivent de tels énoncés montrent qu'il s'agit surtout de vérifier si l'objet est entier et complet, d'où l'énumération spontanée des différentes parties du corps de l'objet, qui témoignent de leur vécu morcelé.

I. « On dirait que c'est une bête, il y a le corps, il manque la tête, y'a une queue, des pieds. »

VIII. « Des bêtes de chaque côté avec une, deux, trois, quatre pattes. »

En énumérant les différentes parties de l'objet, le sujet les assemble en un percept entier.

À l'inverse du flou dans l'utilisation du terme générique animal, on peut retrouver des surprécisions inappropriées dans la nomination de l'animal.

Ainsi, s'ils ne peuvent reconnaître la chauve-souris comme engramme évident, les psychotiques identifieront « la tête d'une mante religieuse » ou une « jument » ou « une peau de lionne » ou « le loup du Duc de Bourgogne » ou bien encore « des hypotragues », termes qui sont trop spécifiques en regard de l'engramme peu précis de la tache d'encre.

Malgré leur caractère opposé, le flou du terme générique ou, au contraire, la surprécision de la nomination rendent compte de la même problématique, à savoir nommer l'objet, l'identifier. Dans le premier cas, le caractère vague du contenu évoque l'indifférenciation ; dans le second cas, le caractère surprécis du contenu évoque une recherche active à dire ce qu'est l'objet, à lui donner un nom. Cette hyperprécision, lorsque questionnée, s'inscrit parfois clairement dans les thématiques de dévoration (pour la « mante religieuse »), d'engendrement (pour la « jument »), etc...

III. Le contenu animal chez l'état-limite

Ce qui distingue les états-limites des psychotiques, c'est, au plan perceptif, une réponse « animal » généralement perçue dans une bonne forme ou alors, si le contenu en lui-même laisse des doutes quant à sa qualité formelle, les explications s'y ajoutant ou les justifications permettent d'exclure ce doute par leur cohérence. En ce qui concerne le groupe des états-limites, le problème n'est plus de l'ordre de l'accession à une identité définie et intacte. L'enjeu concerne plutôt la reconnaissance de la valeur et des rôles inhérents à ces identités. Dans la catégorie nosographique très large des états-limites, comprenant des organisations évoluées de type narcissique et d'autres plus archaïques dites inférieures, ainsi qualifiées par Kernberg (1975) comme les pathologies du caractère (pervers, psychopathe), l'allusion au contenu animal est très fréquente, mais verbalisée différemment en fonction précisément du niveau psychogénétique.

Ainsi, au sein même de la population des états-limites, nous pourrions inscrire sur un vecteur d'évolution les réponses « animal » : parler « d'une bestiole mal dessinée » ou « d'un sphinx majestueux, un papillon de nuit » témoigne d'un niveau de mentalisation différent.

Ces deux exemples sont des contenus animaux bien différenciés, mais la verbalisation qui les accompagne nous renseigne sur la façon personnalisée qu'ont ces sujets de se représenter l'objet.

Nous tenterons donc de respecter ce critère d'évolution du niveau de réponse, dans l'exposé des différentes possibilités de référence au contenu animal, dans la population des états-limites.

1. Le contenu animal et un mode particulier d'investissement

1.1. Le contenu animal comme prétexte au dénigrement

En ce qui concerne les états-limites dits inférieurs, en particulier les psychopathes, l'allusion au contenu animal est fréquente mais le plus souvent, en termes vagues, indéterminés ou critiques. Ainsi le type d'animal, l'espèce sont peu cités, hormis les banalités (« ours », « papillon »). Ils se contentent le plus souvent de dire : « Ici un animal, une bête, une bestiole », sans autre précision. L'usage de la large classe d'objet animal, ou du terme générique animal, suggère leur difficulté d'élaboration intrapsychique, et leur non-investissement du savoir. L'aspect relationnel prime, le contenu donné sans recherche devenant le prétexte ou l'alibi pour engager une relation avec l'examineur.

Le dénigrement ou la critique acerbe du matériel est souvent en jeu. Seule importe la réalité concrète, matérielle, de l'objet, l'activité de représentation étant limitée: en gros, pour eux, c'est l'animal dessiné qui ne ressemble pas à l'animal de la réalité, d'où la critique immédiate et le rejet du contenu.

I. «Un papillon mais *ses ailes sont mal faites.*»

Le dénigrement passe par l'extrémisme des commentaires annexes dans une appréciation hyper-négative du percept qui vise à dévaluer l'examineur et la tâche elle-même:

I. «Vous savez, ça n'a absolument aucune forme pour moi, une *bestiole* c'est tout, c'est une *chose* qui ne mérite pas d'appellation.»

I. «C'est débile ce truc, ça ressemble à *rien*, une *bestiole* quoi.»

I. «*Quelque chose* qui n'est pas beau, mal fait, une bête, un *truc* comme ça.»

L'assimilation de l'objet vivant animal à un «quelque chose» et à un «rien» témoigne du dénigrement du matériel, de sa valeur potentielle, marquant ainsi un défaut majeur d'investissement des objets.

Quand l'animal, qui est souvent la banalité, est précisé, l'accent est mis sur la facture inappropriée de l'objet dessiné par rapport à l'objet de la réalité:

I. «Moi j'aime les chauve-souris qui sont bien faites, c'est une *chauve-souris* qui est *ratée.*»

Cette critique du matériel signe une extrême dépendance à l'environnement que ces organisations rendent responsable de leur incapacité associative.

I. «C'est *mal foutu*, comment je pourrais voir un papillon là-dedans?»

D'autre part, l'incapacité à s'engager dans une réponse plus élaborée peut rendre compte dans certains cas d'une impossibilité à entretenir une relation «empathique» avec l'examineur, ce qui supposerait l'admission de points en commun, d'un partage possible, d'une aire transitionnelle non conflictuelle.

À chaque planche, il sera question de «bestiole ou de truc comme ça», un seul terme approximatif valant pour tous les percepts quels qu'ils soient, ceci malgré la différence structurale des planches et leurs caractéristiques propres singulières. Mais à l'inverse du psychotique, il n'y a pas d'impression d'une similitude entre les différentes planches. On sait que c'est dans cette population là précisément que la limitation du stock verbal, en rapport avec un défaut de mentalisation, est telle que trois mots sont là pour résumer toutes les émotions et sanctionner tous les événements: «c'est super», «c'est nul», «c'est le flip», «c'est le pied». Leur verbalisation renverrait à un vécu émotionnel en termes de tout ou rien.

1.2 *Le contenu animal et sa valeur de désengagement*

Outre la fonction dénigrante du terme générique, flou ou familier, nous citerons sa valeur de désengagement. Le caractère vague, imprécis de la réponse «bestiole» peut fort bien succéder à une interprétation au départ plus personnalisée. Il y a alors dégradation progressive de la réponse animal, où l'espèce est nommée, puis la classe plus large qui l'inclut. L'élargissement de la catégorie conceptuelle vise pour le sujet à reprendre en partie ce qu'il avait pu donner :

I. «Une chauve-souris si vous voulez, ou oiseau, *quelque chose* qui relève d'un oiseau disons.»

II. «Des ours ou *quelque chose comme ça, deux petits trucs.*»

V. «Une chauve-souris, un oiseau en général, *quelque chose* qui vole, j'aurais dû me limiter à ça, pourquoi en rajouter !»

Il y a bien désengagement dans le glissement progressif de la réponse chauve-souris (espèce animal) à la réponse animal (catégorie conceptuelle large) à la réponse chose (catégorie englobant toutes les autres classes d'objets). Dans notre expérience, ce désengagement n'est pas sans rapport avec l'absence de responsabilité des sujets vis-à-vis de leur parole et, souvent aussi, de leurs actes. Ce désengagement qui découle d'un mécanisme d'externalisation permet au sujet de se préserver comme «bon».

À ce propos, l'usage de la conjonction alternative «ou» est explicite dans sa valeur de désengagement : ainsi le second terme du couple marque une volonté de non-engagement ou de reprise de la réponse :

VIII. «Deux loups ou des *bêtes* comme ça.»

VIII. «Un rat ou un *rongeur* quoi.»

La «bête», terme vague, succède au «loup» plus précis, comme souvent aussi le «quelque chose», «truc», «genre de».

Mais on ne retrouve pas, comme chez le psychotique, d'incompréhension des mécanismes de classification ou des notions d'inclusion de classe, avec confusion classe – sous-classe. Ainsi le rat, dans le dernier exemple cité, est bien un élément de la classe plus large des rongeurs, classe qui l'inclut donc. Mais c'est «la valeur même du classement qui souvent apparaît désavouée» (Husain et al., 1987). L'élargissement de la catégorie conceptuelle ou de la classe peut renvoyer au fait de, pour reprendre une expression populaire, «tout mettre dans le même sac».

Toujours dans le sens du désengagement, nous citerons leur jeu avec la pensée commune, leur hésitation par rapport à des perceptions pourtant banales, facilement admissibles, voire leur manipulation de la réponse banale qui, à aucun moment néanmoins, ne suggère de dérapage dans l'appréciation de la réalité : «Le sujet connaît le principe de réalité, mais le contourne» (Husain et al., 1987).

1.3 *La manipulation de la banalité animale*

Ainsi, s'il y a évidence de la banalité animale («chauve-souris», «ours», «papillon», «araignée»), il y a répugnance à la donner, ceci afin de :

– Sauvegarder un espace personnel sans complicité avec la référence commune.

– Réaffirmer son unicité, son caractère exceptionnel, dans un mouvement de toute-puissance.

– S'opposer à l'examineur, représentant de la loi (cf. consigne donnée).

Chez les états-limites inférieurs, la réponse animal «banale» est le plus souvent démontée, trafiquée et recomposée dans un mouvement de manipulation omnipotente de l'objet, au point qu'elle cesse d'être une référence commune au groupe.

I. «En ajoutant ici une tête, et en enlevant des deux trucs, alors peut-être une chauve-souris, mais vraiment pas ressemblante.»

Leur incapacité à «oublier» l'examineur pour se retrancher dans une attitude intrapsychique s'exprime dans deux types d'attitudes antagonistes qui renvoient toutes les deux à une problématique narcissique :

– Soit il y a un rejet de toute sollicitation extérieure et du partage d'une perception commune, dans un fantasme d'autarcie et de négation de la dépendance, comme dans l'exemple suivant :

I. «Un papillon *vous dites ? Non pas du tout !*»

– Soit il y a une tentative d'inclusion ou d'absorption de l'examineur dans la réponse donnée, ce qui manifesterait la volonté d'une captation narcissique de l'interlocuteur et de l'établissement d'une relation d'emprise sur un mode manipulateur (Dorey, 1981) :

X. «Une bestiole de mer, *vous la voyez comme moi n'est-ce pas ?*»

2. Le contenu animal et les pulsions partielles

2.1. *Le contenu animal comme objet fétiche visant à manipuler l'examineur*

Pour les sujets états-limites, dans leur usage réitéré du terme générique animal sans autre précision, ce qui apparaît comme essentiel, c'est qu'il est moins question de nommer clairement l'objet, de dire ce qu'il est, que d'établir un contact avec l'examineur, affirmant ou combattant son état de dépendance. Le sujet limite met l'accent sur ce qu'il peut faire de l'objet animal et sur ce qu'il peut provoquer chez l'examineur par le biais du contenu animal. Ces deux aspects rendent compte de la manipulation de l'objet.

Ainsi, quand l'animal est peu précisé au plan de la forme ou de l'espèce, donc quand le sujet parle d'«animal», de «bête» ou de «bestiole», c'est l'ac-

tion réalisée ou subie par l'animal qui le détermine. Nous citons : «un animal rampant», «un animal aplati, écrasé» ou «un animal que l'on redoute, qui fait peur».

De même que le psychopathe ou les fortes pathologies du caractère se singularisent – et par là trouvent leur sentiment d'être – dans l'action, voire l'action délictueuse, de même au Rorschach, pour ces sujets, le nom de l'animal importe souvent moins que ce qu'il fait ou que ce qu'on lui fait.

Les animaux fantastiques, référence fétiche dans cette population, à la bande dessinée ou à la science-fiction, rendent compte fréquemment du mécanisme défensif qu'est l'identification à l'agresseur. Le contenu, alors manipulé comme un fétiche, est là comme support à l'établissement d'une relation sado-masochique avec l'examineur. Souvent, la verbalisation qui accompagne le contenu est jubilatoire, dans un style hyperbolique, dramatisé, avec une surenchère dans les qualificatifs.

IV. «Une bête immonde, dégoulinante, qui s'avance avec sa tête féroce, et ses pattes comme ça (geste à l'appui), Alien, *il me fout la pétoche, pas vous ?*»

Nous citerons à cet effet tous les contenus animaux porteurs des pulsions perverses – sadiques du sujet, en tant qu'ils sont des objets sur lesquels il peut exercer son pouvoir : animaux domesticables, animaux sujets au dressage, animaux agrandis au microscope, etc...

2.2. *Le contenu animal comme support de l'érotisation perverse du regard*

Chez l'état-limite à forte composante perverse, l'objet se manipule, comme nous venons de le voir, ou se regarde, d'où la notion d'érotisation de la pulsion scopique. On notera un appel fréquent au regard de l'examineur sur l'animal vu dans telle ou telle position ou sur une partie du corps de l'animal en question. Soit le regard de l'examineur vient combler et désavouer, par sa présence, un manque initialement perçu, comme dans l'exemple :

I. «Un aigle, *il manque la tête, vous voyez où ?*»

Soit l'accent est mis sur un détail du corps de l'animal, objet partiel posé comme équivalent de l'objet total :

II. «Vous voyez les éléphants *avec les deux trompes qui montent ?*»

III. «Un animal, je ne sais pas, un faisan ou *quelque chose avec une longue queue.*»

Dans les commentaires incluant le contenu animal, l'adjonction «avec» suppose un zoom voyeuriste sur la partie fétiche du corps de l'animal à regarder. Le détail fétiche importe plus que l'objet entier, d'où la négligence de sa nomination : C'est «*quelque chose avec une longue queue*».

Enfin, l'examineur souvent est invité à regarder l'objet de dos ou de face, de loin ou de près, en bas plus qu'en haut. Tous les procédés photographiques, supports à l'érotisation du regard, sont alors possibles.

IV. «Voyez, c'est comme si on prenait une photo de loin, où le bas de l'animal serait plus grand que le haut.»

L'accent peut être mis sur la posture provocante de l'animal, équivalent d'une offrande sur l'autel comme dans les écrits du marquis de Sade, objet martyr, sujet au déploiement de l'exercice sadique des pulsions du sujet.

VI. «Un chat *écrasé, aplati, écartelé* contre une vitre, on le verrait de dessous.»

II. «Un chien *qui lève la patte, qui fait pipi.*»

Les participes passés usités tels que «écrasé», «aplatis», «écartelé», souvent retrouvés dans les protocoles d'états-limites inférieurs, expriment l'agression subie par l'objet et le fantasme sado-masochiste.

3. Choix du contenu animal

Quand l'état-limite quitte la rubrique vaste des «bestioles» et des «trucs comme ça», de quel animal nous parle-t-il ? Il semble que plus l'organisation limite soit évoluée, plus l'énergie intrapsychique est mise au service de l'attitude perceptivo-projective. Le contenu animal se précise, s'élabore, marquant une meilleure différenciation des objets. On quitte alors la classe trop large des «bestioles et des trucs comme ça» pour aborder d'autres catégories plus discriminatives.

Le contenu peut alors être porteur en lui-même d'un sens fantasmagorique. Il est accompagné d'un commentaire ou d'une kinesthésie qui renseigne davantage sur le type de relation d'objet entretenu et la nature de l'angoisse.

VII. «Un caniche dressé, pour vous faire plaisir!»

X. «Des araignées, quelle horreur, je suis obligé de regarder?»

L'animal ici est nommé, l'un sujet au dressage («caniche»), l'autre phobogène («araignée»), accompagné d'un commentaire annexe complaisant qui confirme le désir d'une relation d'inféodation, d'obligation ou de don masochiste. Le «choix» de l'animal n'est souvent significatif que par le commentaire qui l'accompagne mais aussi par la planche à laquelle il est énoncé. Ainsi parler de «chiens» à la planche II est une banalité mais voir des chiens à la planche VIII à la place des animaux communément perçus comme sauvages, donc non domestiqués («castor», «ours») – en raison sans doute du reste de la tache qui peut évoquer la nature –, devient particulier. Dans des contextes pervers, ceci traduit probablement un besoin d'asservissement, de réduire à la domestication l'animal réputé «libre».

Dans la valeur du choix du contenu animal, nous avons pu relever un certain nombre de contenus animaux pouvant être mis en relation avec la problématique de l'état-limite. Chez une personnalité narcissique, par exemple, la réponse « des rats » pourra se situer dans un contexte de dévalorisation tandis qu'un contenu comme « grand-duc » rendra compte de ses besoins de toute-puissance. Certains contenus animaux sont connotés au plan de l'immaturation affective que l'on retrouve chez certaines personnalités infantiles telles que les décrit Kernberg (1975). Cette rubrique concerne tous les petits animaux : « petit lapin », « ourson », etc., un diminutif accompagnant souvent le substantif. Précisons toutefois que la seule référence à des bébés animaux n'augure pas nécessairement d'une problématique de dépendance. Ces traits d'allure infantile apparaissent fréquemment chez les personnalités maniaques : chez celles-ci, l'abondance de contenus de petits animaux, inoffensifs, défend contre l'angoisse persécutoire sous-jacente.

D'autres contenus jouent comme faire-valoir narcissique. Nous citerons les animaux de collection, les animaux rares, les papillons exotiques.

Il n'est pas rare pour ces sujets limites, dont les capacités de mentalisation sont plus développées, que l'érotisation de la pulsion de mort connote fortement le contenu animal projeté, notamment les charognards (« hyènes », « vautours », « corbeaux », « chacals »), les oiseaux de nuit (« hiboux »). Ces contenus rendent compte de leur goût pour le morbide. Toutefois, comme pour toute interprétation, il ne s'agit jamais que d'un indice parmi d'autres dans une constellation donnée.

Enfin, précisons que le contenu animal énoncé n'a rien à voir avec l'intérêt que peuvent avoir les gens, dans la réalité, pour tel ou tel animal. Dire :

VI. « Ça me fait penser à une peau de chat *parce que mon chat est mort avant-hier*, » prend valeur de défense par la réalité contre l'expression de la composante sado-masochique ; dans nos mœurs, nous n'utilisons pas les peaux de chat comme tapis ou comme objet d'ornementation.

IV. Discussion

Comme tout contenu, la réponse animal est à examiner au préalable du point de vue de sa localisation et de sa qualité formelle, celles-ci reflétant la participation du sujet à la pensée collective. Ainsi, il n'y a rien à dire des « araignées » pour les taches bleues latérales de la planche X parce qu'il s'agit de la banalité, c'est-à-dire que, par rapport à la réalité, ces taches ont une ressemblance vraisemblable avec ce type d'animal puisqu'une majorité de

sujets y pensent. Par contre, parler « d'araignée » à la planche I constitue un punctum barthésien, au sens d'un phénomène qui capte notre attention. Ne serait-ce que sur le plan perceptif, une telle réponse ne tient pas compte d'un aspect fondamental du stimulus, à savoir son côté plus ramassé et plus compact que le percept « araignée ». De la même manière, les réponses « chiens », « ours » et « éléphants » pour la planche II, à l'endroit, constituent des banalités mais des contenus tels que « moutons », « veaux », « cochons », « loups », qui ne sont pas des banalités, sont porteurs de sens en raison de leur résonance fantasmatique.

Laissant de côté une conception additive du contenu animal (tel le A %) qui cumule mais qui homogénéise aussi l'ensemble des réponses animal, nous avons cherché à cerner – quand le discours le permettait – le sens de réponses animal individuelles. Tout d'abord le choix de l'animal peut intriguer. Schafer (1954), dans le chapitre de l'analyse thématique, avait été le premier à relever l'insuffisance des catégories de contenu (Humain, Animal, Objet, Anatomie, Nature, etc.) et à critiquer en particulier le fait de mettre tous les animaux « dans le même sac ». À la place de ces catégories décrites comme statiques, Schafer proposait de regrouper les contenus en fonction de leur rapport thématique, à partir de concepts dynamiques, l'exemple toujours cité étant celui des contenus « un agneau », « un enfant endormi » et « un berceau », qui renvoient tous à la dépendance. « Identifier les thèmes et en spécifier fructueusement les références est matière à une recherche future plus systématique » (Schafer, 1954). Schafer précise que le choix des thèmes dépend largement de la définition théorique explicite et implicite des variables les plus importantes et les plus utiles.

Dans un cadre de référence psychanalytique, le même contenu peut être examiné de différents points de vue et s'inscrire dans plusieurs *clusters* thématiques en raison du multidéterminisme de la réponse. L'analyse thématique est donc aussi tributaire des modifications théoriques apportées au modèle ; or, l'on sait que celui-ci a évolué. Ainsi, des contenus compris à l'époque de Schafer comme relevant de l'instance surmoïque (« yeux », « oreilles », « doigts pointés ») sont aujourd'hui apparentés à un vécu persécutoire paranoïde – donc au « Surmoi » primitif au sens de Mélanie Klein. On l'aura compris : si la notion de thèmes communs à divers contenus demeure, en revanche leur définition et leur statut au sein des structures de personnalité ont été profondément influencés par les changements théoriques à tous les niveaux (introduction du concept d'état-limite, affinement du concept d'organisation névrotique, etc.).

Au-delà des références théoriques, qu'elles soient freudiennes ou kleiniennes, il nous semble que pour étayer le sens attribué aux différents animaux, il est judicieux de s'appuyer sur les notions d'inconscient collectif et d'archétype développées par Jung. Les mythes et les contes nous informent

sur le rôle dévolu à tel ou tel animal. Ainsi le contenu « loup » renvoie à une image éminemment prégénitale, si l'on pense au *Petit Chaperon Rouge* dans lequel le loup a « mangé » la grand-mère, ou encore à la Louve de Rome qui a « nourri » Romulus et Rémus.

Quant à l'hypothèse d'un parallèle entre évolution psychogénétique et évolution phylogénétique, que nous avons évoquée au début, pour séduisante et commode qu'elle soit, elle ne permet pas en fait de différencier les diverses organisations de personnalité. Ce que l'analyse des protocoles permet cependant de faire est de relever comment tel ou tel animal « choisi » peut être investi en fonction de caractéristiques particulières à une personnalité donnée.

Nous avons régulièrement constaté que l'analyse thématique présente un intérêt certain mais qu'elle n'est en aucun cas suffisante. D'abord en raison de la nécessité d'une analyse complémentaire de la forme du discours car la réponse animal sera régulièrement insérée dans un commentaire qui, lui, connotera l'animal de telle ou telle thématique. Ensuite, parce que le sens du contenu animal proposé converge avec d'autres manifestations telles que des phénomènes particuliers, des thèmes du TAT ou encore des particularités du rapport à l'examineur.

Ce texte est une version remaniée et revue de celui publié en 1990, dans le *Bulletin de la Société du Rorschach et des méthodes projectives de langue française*, 34, 205-224, sous le titre « Le contenu animal au Rorschach chez l'adulte état-limite ou psychotique ». Ce texte avait été élaboré avec la collaboration de Marie-Madeleine Duboz et Cornelia Dürrmeier.

Approche théoriques

La manie ou l'exaltation sensorielle : la notion d'éprouvés corporels bruts au Rorschach

Ch. REBOURG* (Rouffach)

Résumé : La consigne du test de Rorschach invite le sujet à dire ce qu'il imagine à chacune des planches présentées. Elle fait donc appel à ses capacités de "représentation". Or, pour certains sujets admis en psychiatrie adulte pour une symptomatologie maniaque, cette activité de représentation dérape vers l'expression informelle

Ils disent **RESSENTIR** quelque chose face aux planches.

Nous développons ici cette notion "d'éprouvé corporel brut", de sensation, qui donne lieu à des séquences linguistiques particulières sans cotation classique possible.

Mots-clés : Rorschach - Manie - Eprouvé corporels - Exaltation sensorielle

Il y a beaucoup à dire sur la manie car le maniaque nous entraîne avec lui dans l'opulence, la démesure... Je m'efforcerai donc ici de ne pas éborder du cadre qui m'est imparti et ne développerai qu'un des points spécifiques de ma recherche autour du thème de la défense maniforme au Rorschach.

Je rappelle ici brièvement qu'ont été inclus dans la population d'étude, en vue d'une comparaison, des sujets états-limites au sens de Kernberg : des sujets psychotiques diagnostiqués comme schyzo-schizo-affectives ou schizophrénies dysthymiques. Tous ont présenté à l'admission, dans le secteur psychiatrique, une symptomatologie maniforme.

Le point d'étude développé ici concerne l'exaltation sensorielle au Rorschach associée au concept d'éprouvé corporel brut, terme emprunté à Piera Aulagnier. Ainsi, à un temps du Rorschach, **le patient dérape de son activité de représentation vers l'expression directe et informelle de son ressenti physique et émotionnel** le sujet ne nomme plus alors des formes connues et transmissibles, mais il nous parle de ce qu'il ressent face au matériel.

ex. : "je me sens mieux avec ça... l'autre image me fait malaise"

Il est intéressant de relever que la majorité de ces séquences linguistiques ne sont pas cotables.

Nous différencierons "l'éprouvé corporel brut" "l'éprouvé subjectif" fréquent chez les personnalités limitées, plus spécifiquement chez les

personnalités faux-selves ainsi que l'ont largement développé C. Merceron, F. Rossel, C. Cedraschi. Ainsi, il semblerait que le **faux-self nous transmette davantage un état d'âme qu'un état du corps, un sentiment plus qu'une sensation physique**. Il est ici question d'une vue de l'esprit avec fétichisation des contenus mentaux et non d'un éprouvé du corps. Nous pouvons dire que le **maniaque EPROUVE l'objet présent alors que le faux-self le PENSE**.

D'où dans sa réponse, les caractéristiques formelles de l'objet disparaissent au profit de ses qualités intrinsèques : épaisseur, densité, chaleur :

exemples : "c'est saccadé, nerveux", "il y a des différences de consistance", "je le ressens mais je ne saurais pas dire ce que c'est, c'est moussueux, léger", "c'est brutal, ces tâches sont dures".

Ces exclamations en termes de **RESSENTI** direct, non différé, IMMEDIAT, nous les éclairerons par le concept de "formes primitives de Moi-peau" d'Anzieu. Il rassemble dans ce concept tout ce qui appartient à l'éprouvé, à la sensation non encore représentable psychiquement. Il dit : "le moi-peau est le parchemin originaire qui conserve les brouillons raturés, surchargés d'une écriture **ORIGINAIRE, pré-verbale, faite de traces sensorielles, tactiles du "Moi-peau" recouvre en partie la notion de pictogramme** chez Piera Aulagnier.

Anzieu, par ailleurs, pour qualifier ce phéno-

mène d'éprouvé corporel pré-verbal parle de "signifiant formel", autrement dénommé par Rosolato "signifiant de démarcation". Anzieu dit : "ces signifiants s'originent de la petite enfance et peuvent être antérieurs à l'acquisition du langage : leur poids d'imprégnation est considérable sur le fonctionnement psychique : ils permettent la mise en mémoire d'impressions, de sensations, d'épreuves trop précoces ou trop intenses pour être mises en mots... Ces signifiants formels sont constitués d'images proprioceptives, tactiles, cinesthésiques et posturales".

D'autre part, Kaës (79) distingue :

- "le contenant stable" qui s'offre en réceptacle passif au dépôt des sensations, images, affects,

- du "conteneur" qui correspond pour lui à la transformation des sensations en représentations, ce que Bion aborde sous le terme d'exercice de la fonction alpha.

Or, dans les exemples ci-dessus où nos patients nous transmettent leur ressenti, sans mise en forme du matériel, seul l'aspect "contenant-réceptacle de sensations" au sens de Kaës est présent, sans métabolisation possible par le biais de la représentation.

La carence de cette fonction "conteneur", c'est-à-dire celle qui transforme ses sensations en représentations traduit "une topographie psychique constituée d'un noyau sans écorce", d'où une excitation pulsionnelle diffuse permanente.

La mise en évidence de ce phénomène d'éprouvés corporels bruts au Rorschach, qui est préva-

Christine REBOURG, Psychologue Clinicienne, Secteur 8, (Docteur J.-P. Macher), Centre Hospitalier Spécialisé, 27, rue du IVème Spahis Marocains, 68250 ROUFFACH

Tirés à part : Ch. Rebourg, adresse ci-dessus

lent dans notre population maniaque par rapport à d'autres populations testées, nous paraît d'un grand intérêt sur le plan théorique. En effet, souvenons-nous à l'ère psychiatrique d'avant la chimiothérapie, les maniaques mourraient d'épuisement, leur système physiologique se trouvant totalement débordé.

Nous pouvons parler à un autre niveau de la faillite du bouclier pare-excitation. Si nous admettons cette hypothèse, ce phénomène d'éprouvés corporels bruts au Rorschach devient explicable et corréléable avec une perméabilité excessive aux stimulations internes et externes, réduction possible d'un débordement de l'appareil psychique.

La stimulation intense fait céder les capacités de représentation, le patient ne pouvant dire que son ressenti, son éprouvé. Piera Aulagnier parlerait d'*"éprouvé du corps, X inconnaissable, avec un affect qui lui est indissociablement lié, affect de plaisir et affect de déplaisir"*. Au Rorschach, nous retrouvons ces sensations ou affects clives en deux pôles : d'une part, les éprouvés de plaisir et d'autre part les éprouvés de déplaisir et d'inconfort corporel. Parmi ces derniers, certaines séquences prennent compte de la dimension persécutrice contre laquelle lutte la manie.

Exemples : *"c'est hostile, négatif, violent" ou le clair est réjouissant, mais le fond c'est risqué avec un "a" circonflexe, ça me rend mal l'aise"*.

Pour le dernier exemple cité, nous notons à quel point le sonore intervient dans le choix du mot ou le sujet met l'accent sur le caractère grave et la phonétique. Ce petit "a" grave a une résonance sourde comme s'il était un bruit du corps.

Chez nos patients maniaques, **les éprouvés corporels bruts, ou sensations, les plus cités, touchent la sphère tactile et cénesthésique**

Pour la sphère du toucher, nous citerons les exemples suivants :

"c'est froid, ce bleu", "quelque chose de solide, dur", "ces tâches, je les ressens comme des mines", "chaleureux, ce jaune", "c'est brutal, ce noir, des tâches dures", "c'est doux, je le ressens comme agréable", ou "très désagréable comme sensation (se gratte)".

Il est fait souvent allusion chez les sujets, aux

couples opposés : chaud - froid, doux - dur, enveloppant - perforant.

Pour la sphère cénesthésique, nous illustrerons par les exemples suivants : *"une montée", "une atmosphère lourde, pesante", "une impression de lourdeur", "tout s'oriente vers le haut", "quelque chose d'aérien, de léger"*. Ces réponses de type poids solidité, sont répertoriées par Bohm comme phénomènes particuliers sous l'appellation *"réponses EQa"* (Essentiel Quality astereognostic).

Pour nous, ces allusions à une sensation cénesthésique pourraient évoquer des traces du Holding (hypothèse). Il est véritablement ici question de la pesanteur, pesanteur des corps en terme physique. Les faux-selfs, eux aussi font souvent référence à l'élan et à la chute mais plus dans un sens métaphorique que dans un sens d'éprouvé corporel proprement dit : exemple *"l'envol", "l'élan"*, etc. Le mot *"métaphore"* est utilisé dans un sens littéraire et non psychanalytique : C'est l'idée imagée qui prime sur l'éprouvé corporel ici, ce qui n'était pas le cas dans les exemples retenus.

En outre certaines impressions auditives ont été citées, mais en moindre fréquence.

De même, la sphère gustative a été abordée aussi mais ponctuellement et par certains seulement.

exemples : *"je dirai, ça se mange en le voyant !", "un orange acide", "c'est difficile à expliquer, c'est une sensation, la sensation de la faim par exemple", "un mélange de couleurs très bon"*

Cette référence à la sphère gustative nous renvoie à l'oralité dionysiaque du maniaque.

Enfin, pour la sphère visuelle, l'accent est mis non pas sur la forme de l'objet perçu mais sur sa dimension chromatique ou la couleur viendrait exciter l'œil. D'où des références à la luminosité, à la brillance, à l'éclat. Nous incluerons dans cette rubrique la projection de couleurs aux planches noires, phénomène perceptif particulier répertorié par Bohm et par Exner extrêmement fréquent dans les protocoles de personnalités maniaques et qui serait voisin du mécanisme hallucinatoire.

Les organes des sens sollicités sont excités à l'extrême : le sujet fait *"peau commune"* avec le matériel perdant alors toute notion de conscience interprétative. Son exaltation dans le morcellement

nous renvoie au propos de Piera Aulagnier lorsqu'elle parle du maniaque : *"La manie, c'est la toute-puissance mégalomaniacale du corps morcelé, ce qui forme le Moi-idéal du psychotique précisément"*.

Une remarque qui s'impose concernant ces éprouvés corporels bruts chez le maniaque, c'est l'existence d'une correspondance inter-sensorielle au sein des réponses données, correspondance selon laquelle deux sens au moins sont associés : La vue et le goût (*"un orange acide"*), la vue et le toucher (*"brutal, cette tâche"*).

Nous notons qu'à un organe des sens distal, ici la vue, qui tient l'objet à distance, est associé un organe des sens proximal, le toucher et le goût. L'objet perçu est alors absorbé, incorporé; en forçant l'image, on pourrait dire que le maniaque *"mange des yeux la planche"*, la touche du regard, supprimant ainsi toute distance avec le matériel. Il y a là l'expression d'un rapport fusionnel entre les objets.

Ces éprouvés bruts sont extrêmement importants à citer dans le cadre de la manie : En effet, ils constituent une expérience perceptivo-sensorielle vécue au temps présent : cette dimension temporelle rentre dans la définition même de l'éprouvé corporel brut et nous renvoie au rapport qu'entretient le sujet maniaque avec la temporalité tel qu'en parle Biswanger. Nous conclurons avec ce dernier point :

Ainsi à l'inverse de l'activité de représentation au Rorschach qui suppose trois temps différés, à savoir :

- une activité de perception,
- la plongée dans sa mémoire donc dans son PASSE pour retrouver une forme connue
- et enfin une transmission à l'examineur,

L'éprouvé corporel brut est une expérience non médiatisée mais IMMEDIATE, AU PRÉSENT : "je ressens là maintenant".

En comparaison avec le sujet mélancolique, pris dans son temps passé, incapable de projection vers le futur, **le sujet maniaque est conjugué au présent, pris totalement dans son expérience du moment.**

L'éprouvé corporel brut est une expérience perceptivo-sensorielle vécue au temps présent : cette dimension temporelle rentre dans sa définition même.

BIBLIOGRAPHIE

- ANZIEU D. - *Le Moi-Peau*
1985, Dunod, Paris
- AULAGNIER P. - *La violence de l'interprétation*
1975, PUF, Paris
- BINSWANGER P. - *Mélancolie et manie*
1967, PUF, Paris
- BOEKHOLT M. - *Hystérie et confins de l'hystérie au Rorschach : modalités de l'organisation psychique dans les manifestations de type hystérique*. Sciences Humaines, SORBONNE, (487 p.)
1985, Thèse de Doctorat, Université René Descartes, PARIS V
- BUCHI-GLUCKSMANN C. - *La folie du voir, de l'esthétique baroque*
1986, Galilée, Paris
6. CHABERT C. - *La psychopathologie à l'épreuve du Rorschach*
1987, Dunod, Paris
7. CHAZAUD J. - *Quelques considérations sur la métapsychologie de la psychose maniaco-dépressive*
Evolution Psychiatrique, 1977, XLII, Fasc. 1 : 53-62
8. DETICHEY C. - *Test de Rorschach et mécanismes de défense dans les états imités*
Psychologie Médicale, 1982, 14, 12 : 1865-1874.
9. GILLIBERT M. - *De la manie : une étude psychanalytique*
L'évolution Psychiatrique, 1970, XXXV, Fasc. 3 : 563-593

10. GRALA C. - **The concept of splitting and its manifestation on the Rorschach test**
Bulletin of the Menninger Clinic, 1980, 44, 3 : 253-271.
11. JANKELEVITCH V. - **L'ironie**
1964, Flammarion, Paris.
12. KAES R. - **L'effet trompe-l'oeil dans l'art et la psychanalyse**
1988, Dunod, Paris
13. KLEIN M. - **"Contribution à l'étude de la psychogénèse des états maniacodépressifs"**
1968, International Journal of Psycho-Analysis
14. LAPLANCHE J., PONTALIS J.-B. - **Vocabulaire de la psychanalyse**
1967, PUF, Paris
15. LERNER P.-M., LERNER H.-D. - **Rorschach assessment of primitive defenses in borderline personality structure.** Borderline phenomena and the Rorschach test, (pp.257-274).
1980, International Universities Press, NY
16. MELTZER D. - **Le développement kleinien de la psychanalyse**
1987, Privat, Toulouse
17. MERCERON C., ROSSELF, CEDRASCHI C. - **Aménagements particuliers des états-limites : les organisations faux-self de la personnalité à travers le Rorschach et le TAT.** Communication présentée au Xlle congrès international du Rorschach et autres méthodes projectives à Sao Paulo, Juillet 1987.
18. ORS E. - **Du baroque**
1983, Gallimard, Paris
19. PETOT J.-M. - **Mélanie Klein : le moi et le bon objet, 1932-1960**
1982, Dunod, Paris
20. PIGEAUD J. - **Folie et cures de folie chez les médecins de l'antiquité gréco-romaine : la manie**
1987, Les Belles Lettres, Paris
21. ROY C. - **Arts baroques**
1963, Delpire, Paris
22. SCHAFER R. - **Psychoanalytic interprétation in Rorschach testing, theory and application**
1954, Grune and Stratton
23. TIMSIT M. - **Le test de Rorschach dans les névroses et les états-limites**
Le Bulletin de Psychologie, 1974, 314, 18, 1-6 : 19-37

Summary :

MANIA OR SENSORY EXHALTATION TO THE RORSCHARCH TEST

In the Rorschach test, the subject is invited to express what he/she imagines when each of a series of boards is shown. The test therefore calls on the subject's capacities for presentation. For some adult subjects with manic symptomatology, this representation. For some adult subjects with manic symptomatology, this representation activity slips towards informal expression of "bodily feelings". They say that they FEEL something when shown the boards. We develop here this notion of "raw bodily feelings", of feelings that result in particular linguistic sequences that are not possible to score in a classical way.

Keywords : *Rorschach - Mania - Sensory exaltation - Bodily feeling*

COMMUNICATION PROPOSEE POUR LE XIII E
CONGRES INTERNATIONAL DU RORSCHACH ET
DES METHODES PROJECTIVES : 22 - 27 JUILLET
1990

LA MANIE :
UNE FIGURE BAROQUE DE LA MALADIE
MENTALE

Analyse des mécanismes d'idéalisation
et de réparation maniaque
au RORSCHACH

Auteur : Christine REBOURG *

** Psychologue Clinicienne au Centre Hospitalier Spécialisé de
ROUFFACH, Secteur 8, Service du Docteur MACHER,
68250 ROUFFACH (FRANCE)*

Résumé :

L'idée pour cette recherche était de recueillir certains traits pertinents au Rorschach susceptibles d'authentifier un syndrome maniaque, d'en voir l'expression défensive, selon la structure de personnalité considérée.

Ont été inclus dans la population, en vue d'une comparaison, des sujets "états limites" (au sens de BERGERET et de KERNBERG) et des sujets psychotiques (psychose schizo-affective ou schizophrénie dysthymique).

La présente communication s'attache à développer plus spécifiquement l'expression que prennent au Rorschach les mécanismes défensifs de type idéalisation, réparation, déni maniaque et clivage.

Notre méthode d'analyse s'inspire de celle élaborée par Mesdames ROSSEL, MERCERON et HUSSAIN : ainsi elle ne repose pas sur une analyse statistique de fréquence des données à partir des psychogrammes mais sur une analyse qualitative, linguistique des réponses.

Mots-clés : manie - dépression - persécution - idéalisation - réparation - clivage - Rorschach.

Introduction

La manie est un syndrome psychotique aigu, décrit depuis l'antiquité.

Au premier siècle de l'ère chrétienne, Arétée de Cappadoce décrivait déjà les passages possibles chez un même sujet entre ces deux états d'allure antagoniste, que sont la manie et la mélancolie.

C'est KRAEPELIN qui en 1899 va réunir toutes les variétés de psychoses, "circulaires, intermittentes, cycloïdes, à double forme, périodiques"... en une affection unique : la folie maniaco-dépressive.

Considérée par KRAEPELIN comme une psychose endogène constitutionnelle, la compréhension de cette pathologie a depuis été enrichie par des recherches psychanalytiques et phénoménologiques.

FREUD n'a pas élargi ses recherches sur la manie. Néanmoins en 1921, il reconnaissait que la manie n'a pas d'autres contenus que la mélancolie : "*dans la mélancolie, le Moi succombe. Dans la manie, le Moi maîtrise... quand Moi et Idéal du moi coïncident, c'est le triomphe maniaque.*" Il ne fait pas alors de distinction conceptuelle entre ces deux formations intra-psychiques, Idéal du Moi et Moi Idéal.

Ses successeurs, parmi eux, ABRAHAM, JONES, KLEIN, WINNICOTT, TOROK, élargiront leurs recherches sur le sujet, abordant ou créant les notions de "défense maniaque, réparation maniaque".

C'est à Mélanie KLEIN que l'on doit les travaux les plus riches sur ce processus pathologique.

Ainsi son concept clé de POSITION maniaco-dépressive créée en 1935, disparaît au profit de la notion de DEFENSE en 1940.

Une position sous-entend l'association d'un contenu anxiogène typique, à des mécanismes de défense spécialement destinés à lutter contre l'angoisse qui en découle. Or, la position maniaque peut être appliquée à la lutte contre des formes d'angoisse autres que celles contre laquelle elle a d'abord été dirigée : "La défense maniaque revêt tant de formes, qu'il n'est pas facile de postuler un mécanisme général".

D'où elle situe la manie comme une défense à la fois contre la mélancolie et contre la paranoïa. La manie serait une situation de triomphe aussi bien face à l'objet persécuteur que face à l'objet de dépendance.

La difficulté pour cette étude a été de cibler la population, car aucune pathologie en propre n'a l'exclusivité de ce type de défense spécifique.

Sont inclus dans notre population de cinquante sujets (entre vingt et cinquante-cinq ans) des sujets LIMITES au sens de BERGERET et de KERNBERG, et des sujets PSCYCHOTIQUES, pouvant répondre aux diverses appellations nosologiques suivantes selon l'Ecole ou le pays : schizomanie de CLAUDE, psychose schizo-affective de KASANIN, psychose cycloïde de LEONHARD et PERRIS, psychose atypique de MITSUDA, schizophrénie dysthymique.

Tous, quelle que soit la structure, ont présenté un ou plusieurs épisodes hypomaniaques ou maniaques associés ou non à des troubles psychotiques. Ils ont été testés durant leur hospitalisation, au terme de l'épisode maniforme, la plupart alors sous chimiothérapie.

Chez L'ETAT LIMITE "hyperthymique", ou "cyclothymique", l'hypomanie prend la forme d'une excitation idéo-verbale et motrice retenue, sans fuite des idées. Restent un sens aigü de la dérision, un cynisme à tonalité sadique, une complaisance égocentrique à parler de soi, un dédain des objets et une illusion de toute puissance personnelle, et un contraste fréquent entre des aspects misérables et flamboyants (problématique narcissique majeure).

Mais sous le rire, se devine la grimace d'où l'idée de RACAMIER quand il parle de "fiction de l'euphorie". Fiction de l'euphorie, jovialité désespérée (EICHENDORFF) ou humour noir parce qu'en filigrane, se dessine la détresse ou l'affect dépressif inabordable.

L'hypomanie signe donc dans ce cadre :

- l'impossible renoncement à un "soi grandiose idéalisé" dans la fusion Moi / Moi-Idéal (KOHUT),

- l'impossible accès au manque, à la perte, à la limite : *"tout désir de l'autre par le risque de dépendance qui s'y associe, doit être proscrit. D'où tout ce qui vient dans un mouvement centripète corroborer la toute-puissance des idéaux du Moi-Idéal, provoque l'accroissement de l'estime de soi"* (CHABERT),

D'où l'idéalisation hypomaniaque, apparaît ici comme une défense contre la dépression.

Chez le sujet PSYCHOTIQUE, la manie souvent bruyante, naît du clivage du Moi, où le bon objet magnifié, se défendrait d'un autre maléfique, destructeur. La manie serait dans ce contexte, une défense contre la persécution et le morcellement.

Il y a une apparente similitude structurelle entre schizophrénie paranoïde et schizophrénie dysthymique, dans la mesure où face à une problématique identique en référence à une angoisse de destruction, le DENI MANIAQUE, viendrait "mettre de la couleur" là où s'exprime habituellement le morcellement en termes plus morbides.

Piéra AULAGNIER, dit que *"ce Moi-Idéal de toute puissance, aussi mégalomaniaque que destructurant pour toute tentative d'unification corporelle, est, ce qui dans la clinique nous apparaît de façon claire dans la forme de la psychose qui nous montre le retour le plus total au Moi-Idéal : la manie... De son corps, le maniaque nous parle comme d'un assemblage d'organes qui entourent un vide. Ce que clame le maniaque, c'est qu'il possède tout, parce qu'il ne désire rien. La manie (...) c'est la négation de la castration, la manie, c'est aussi (...) la toute-puissance mégalomaniaque du corps morcelé, qui est ce qui forme le Moi-Idéal du psychotique, ceci quelle que soit la définition nosologique de la psychose clinique en cause"*.

L'idée de ce travail est donc de repérer au RORSCHACH, les différentes formes que prend la défense maniaque, et comment s'organise cette défense en fonction de la structure de personnalité considérée.

1. CLIVAGE, IDEALISATION, REPARATION :

Nous citons GILLIBERT : *"Dans ces psychoses aiguës, que sont mélancolie et manie, il y a une syntaxe de L' ETRE DOUBLE... Le maniaque a un mélancolique quelquepart avec qui il correspond magiquement malgré le déni."*

D'où la notion d'une DIALECTIQUE entre deux états contrastés, entre un plein et un vide, une figure idéale et une autre dévalorisée, un bon objet protecteur magnifié et un autre persécuteur. Le maniaque, dans ses manifestations extrême, répond au mélancolique qu'il est : il joue sérieusement pourrait-on dire, "severe ludit" ; tantôt l'accent est sur "severe", tantôt sur "ludit".

Au RORSCHACH, et c'est le point le plus frappant à la lecture des protocoles, un grand nombre de réponses portent en elles le poids du CLIVAGE, d'un antagonisme inconciliable dans des représentations contrastées CONSECUTIVES OU SIMULTANEEES.

Ce phénomène du clivage au Rorschach a été largement développé par C. DE TYCHEY (1982).

Nous pourrions reprendre pour illustrer ce point, les travaux de LERNER (1980) sur son échelle d'idéalisation et de dévaluation, en attribuant l'indice I+ ou I-, chaque fois qu'une réponse est associée à une appréciation qualitative gratifiante ou dévalorisante.

GRALA (1980) avait déjà relevé ce type de balancement entre contenus contrastés et LERNER (1980) proposait la cotation S ou "splitting" pour les réponses humaines contrastées dans leur forme.

Nous-mêmes avons répertorié **huit types de figures antagonistes** ou représentations contrastées consécutives ou simultanées. Elles peuvent intervenir :

1) dans la comparaison de deux planches entre elles, à partir d'un contenu identique

- ex I : (P II) *"le même papillon qu'à la première image, mais ici très beau, très gai, en couleurs"*
- ex. II : (P IX) *"la vie" , P (X) "la mort" ... (le sujet saisit dans ses mains les deux planches et les compare)*
- ex. III : (P II) *"le même animal mais ici il se recoloré, il est joyeux"*

2) dans un mouvement de retournement de la planche :

- ex. I : (P V) *"dans ce sens, le contraire de la joie de vivre, de la franche rigolade et dans l'autre sens, le bonheur"*
- ex. II : (P V) *"dans ce sens, la chauve-souris s'envole, et dans l'autre elle s'écrase"*
- ex. III : (P II) *"elle me met mal à l'aise cette figure, j'suis pas bien dedans... ah ! dans l'autre sens, deux lutins qui rigolent, j'me sens mieux dans cette image..."*
- ex. IV : (P IV) *"une vieille godasse de clown trouée, et si je tourne une chaussure de ballerine sur les pointes, aérienne !"*

3) par une scission haut / bas de la planche :

- ex. I : (P X) *"en haut, le gris c'est triste, le bas en couleur, c'est joyeux"*

ex. II : (P II) *"le haut dégage quelque chose de positif, le bas de néfaste"*

ex. III : (P X) *"dans le visage de cet homme, quelque chose ne va pas car il fronce les yeux, il a un regard méchant, mais il sourit avec la bouche. Le bas est gentil"*

4) dans l'alternative immédiate entre deux réponses :

ex. I : (P IV) *"un regard méfiant... j'y vois rien d'autre... j'aime pas... ah ! si une espèce de clown marrant"*

5) dans la contraction temporelle au sein d'une même planche, de séquences habituellement consécutives :

ex. I : (P IX) *"donc ici le vert, le printemps, et le jaune l'automne"*

ex. II : (P X) *"les différentes phases de la vie d'un homme, en vert le symbole de la jeunesse, en rouge la maturité, et en gris la vieillesse"*

ex. III : (P II) *"en haut, une clairière éclairée par le soleil et en bas le blanc dans le noir la lune qui éclaire la clairière"*

6) dans des assemblages improbables réalisant un seul objet entier où des aspects contradictoires coexistent :

ex. I : (P IV) *"la petite frimousse d'un monstre inquiétant"*

7) dans le cumul pour une même scène ou un même objet de deux actions antagonistes (K active - passive) :

ex. I (P V) *"un oiseau s'élance vers les sommets, tête et ailes baissées, rabattues".*

8) dans la qualification inattendue et inversée d'un contenu habituellement connoté d'un affect de déplaisir :

ex. I : (P IV) *"un magnifique monstre !"*

ex. II : (P IV) *"une chauve-souris splendide, élégante, aérienne".*

ex. III : (P V) *"quelle somptueuse nature morte !"*

Chez les sujets limites, les couples d'adjectifs ou de substantifs antagonistes répertoriés font allusion à des affects qui concernent une problématique narcissique dans un mouvement de déni du manque : L'individu cherche à retrouver une image de lui intacte et porteuse du phallus.

TIMSIT cité par C. CHABERT remarque que *"les objets sont perçus tout bons ou tout mauvais, selon une démarcation radicale, et sur un mode d'exclusion et de complémentarité au sein d'une unité de contraires".* Selon TIMSIT, ce phénomène pourrait renvoyer au clivage des objets.

SHAFFER (1954) décrivait dans le protocole de patients hypomaniaques l'alternance rapide et constante des expressions de désirs - visions sereines, agréables, optimistes - et ce qui serait dénié - thèmes pessimistes désagréables.

Dans les exemples ci-après, on peut noter le dédain et la minimisation de l'objet ainsi que l'affirmation illusoire de sa toute-puissance propre dans une tentative de réparation de l'objet :

ex. I : (P I) *"un cafard, j'aime pas, je dirais le roi des papillons avec une couronne sur la tête, j'trouve plus joli de voir un papillon !"*

ex. II : (P II) *"moche ce truc, j'ai envie de l'interpréter à ma façon... des danses, de la joie !"*

DEUTSCH dit que *"le Moi essaie de se détacher des objets mais sans y renoncer, d'où une solution de compromis qu'il essaie d'atteindre par le déni de l'importance des objets, de la maîtrise et le contrôle incessant de ceux-ci"*.

Chez le sujet psychotique maniaque qui cherche à être TOUT, "à jouir de lui et par lui" pour reprendre une expression de GILLIBERT, d'où le sentiment de triomphe mégalomane, on note :

- d'une part, la crainte d'une annihilation paranoïde,
- et d'autre part, la réparation magique de l'objet avec un sentiment de toute-puissance de la pensée.

ex. : (PI) : *"c'est inquiétant... mais malgré tout plus positif que négatif avec ces demi teintes, pas vraiment monochrome quand même, ça ne me fait pas peur hein !"*

L'attitude réparatrice, infiltrée du sentiment de toute-puissance, d'où le triomphe et l'élation maniaque, peut conduire néanmoins à la peur de la loi du talion, peur qui s'applique à toute relation d'objet sadique, doù au Rorschach, le sujet est amené à réparer encore et encore l'objet.

Dans l'exemple cité ci-dessus, on note que, à l'inverse de la réparation obsessionnelle, qui passe dans les actes, LA REPARATION MANIAQUE est une attitude mentale, une démarche magique imaginaire, parfois hallucinatoire de la pensée : il suffirait au Rorschach de vouloir pour voir !

En ce qui concerne l'énumération de figures au Rorschach où le concept d'ANTAGONISME EN ACTION, est pointé, il est important d'établir des différences de registres car tous les exemples cités pour les huit figures répertoriées, ne renvoient pas au même niveau d'élaboration du moi : ainsi concevoir une opposition entre deux contenus à deux planches différentes du Rorschach ne renvoie pas d'évidence à la même problématique que concevoir au sein d'un objet unique des facettes contrastées concomitamment.

Pour établir ces différences, nous prendrons les catégories du philosophe YANKELEVITCH, développées dans son ouvrage sur "l'ironie".

Ainsi il reconnaît trois catégories possibles : L'ALTERNANCE, L'ANTITHESE, L'INDIVISION.

Dans le cas de l'ALTERNANCE, les contraires se succèdent, comme dans l'exemple suivant : " *dans ce sens, la chauve-souris s'envole, et dans l'autre elle s'écrase*".

Dans le cas de l'ANTITHESE, les contraires apparaissent ensemble, dans le contraste criant de leur simultanéité.

ex. : *"dans le visage de cet homme, quelque chose ne va pas car il fronce les yeux, il a un regard méchant, il sourit avec la bouche. Le bas est gentil"*.

Enfin dans l'INDIVISION, les contraires se résorbent dans l'au-delà d'une synthèse conciliatrice :

ex. : *"c'est inquiétant... mais malgré tout plus positif que négatif avec ces demi-teintes, pas vraiment monochrome quand même, ça ne me fait pas peur hein !"*

L'alternance ou "l'inconstance" de PASCAL, concerne l'humeur instable, cyclothymique, celle que les musiciens romantiques appellent HUMORESQUE, celle de SCHUMANN par exemple, maniaco-dépressif précisément.

L'antithèse est une alternance où les contraires successifs sont devenus simultanés. YANKELEVITCH dit que "*l'antithèse est une ambivalence immobilisée dans l'extrême paradoxe de leur contemporanéité... Ici le chaud et le froid ne sont pas administrés tour à tour comme dans la douche écossaise, mais juxtaposés dans l'irréconciliation brute, irrémédiable, de leur antipathie*".

Dans notre population, seuls les psychotiques ont présenté cette figure chaotique de l'indivision, oeuvre de la discordance, échec du clivage.

Tandis que les états -limites nous ont livré des figures d'alternance et d'antiithèse.

L'explication possible est que, l'état-limite jouant avec les catégories établies, aime provoquer en établissant des analogies inattendues, des affinités imprévues :

ex. : "*une magnifique chauve-souris !*"

Il réalise des couples improbables, mais légitimés par lui.

D'autre part, les effets de contrastes saisissants, renvoient aux images contradictoires qu'il aurait de lui-même, et à son non accès à l'ambivalence des sentiments, dans une vision manichéenne du monde.

Après avoir longuement développé le mécanisme du clivage, nous évoquerons celui de la réparation maniaque, celle-ci étant l'un des bénéfiques du clivage dans la mesure où elle permet au Moi de se protéger des instances persécutives.

Nous pourrions inclure dans ce développement relatif au mécanisme de la réparation, le phénomène très intéressant et exclusif des pathologies maniaques, de la projection de couleurs aux planches noires (ce que EXNER appelle la COLOR PROJECTION).

Par un phénomène de déni, proche de l'hallucination, le sujet voit en couleur la planche monochrome, ce qui le satisfait :

ex. I : P(VI) *"une fleur qui est ouverte, qui est éclosée... on dit
! rouge et très large"*

ex. II : P (V) *"la jolie image d'un papillon jaune"*

Dans d'autres réponses, il n'y a pas à proprement parler de projection de couleur, mais une allusion à la BRILLANCE, à l'ECLAT, à la LUMINOSITE... références sensorielles, extrêmement fréquentes chez les personnalités maniaques, et citées par BOEKHOLT, dans sa grille d'investigation de l'économie narcissique.

ex. I : P (IV) *"un géant avec son armure qui brille au soleil"*

ex. II : P (I) *"un ange, une belle personne avec une longue
robe resplendissante".*

Nous pensons pouvoir établir une corrélation entre ces phénomènes de perceptions particulières aux planches achromatiques et le mécanisme de réparation issu de la toute-puissance de la pensée.

Cette attitude qui consiste chez un sujet à introduire une variable chromatique dans un matériel qui lui est proposé en noir et blanc, prend des formes différentes selon la structure de la personnalité. Ainsi, le patient état limite manifeste sa conscience d'un écart résolu qu'il prendrait par rapport au stimulus proposé. Il n'y a donc pas ici expression du déni, mais certainement davantage une tendance au débordement du cadre avec une incapacité à s'en tenir à la "limite" de la planche

ex. I : (P I) *"de jour, une clairière vert clair, vert foncé, la
couleur est aléatoire puisqu'avec des lunettes
roses je verrais autrement !"*

ex. II : (P I) *"une belle coupe qui déborde ! carrément je
pourrais l'imaginer avec des pierres précieuses
en or, rubis, émeraudes".*

L'usage du conditionnel dans le premier exemple et du verbe "imaginé" dans le second montre bien la distance qu'opère le sujet par rapport à sa fantaisie perceptive.

KAES dit que chez le maniaque, il y a à la fois "*représentation du cadre et débordement du cadre*". Effectivement dans les deux exemples cités, le sujet exprime sa prise en considération des données du matériel et sa volonté de les pervertir à sa manière.

La projection de couleurs vives aux planches monochromes, dans sa définition stricte, se passe habituellement sans critique immédiate du sujet sur sa démarche et ses intentions. D'où ce processus pathologique nous fait poser l'hypothèse de la manifestation du déni et de l'expression d'un mécanisme hallucinatoire.

ex. : (P V) "*un papillon rouge*"

2. LES ASPECTS "BAROQUES" DE LA MANIE :

"*La retrouvaille du Moi, embrasé par son accord avec l'Idéal*" (KAES), dans l'élévation maniaque, n'est pas sans nous rappeler la raison baroque.

Ainsi certaines représentations au Rorschach évoquent les triomphes divins et les apothéoses héroïques à la manière du baroque :

ex. I : (P II) "*une scène allégorique d'une femme majestueuse, vêtue de voiles légers, de mousseline mousseuse, qui telle que l'impératrice rouge dans le film du même nom défile et ordonne, s'avance et se fait acclamer*"

Le parallèle établi entre la raison baroque et l'humeur maniaque est séduisant mais légitime, si l'on s'en tient à la définition d' EUGENIO D'ORS sur l'art baroque : "*partout où nous trouvons réunies dans un seul geste, plusieurs intentions contradictoires, le résultat stylistique appartient à la catégorie du baroque. L'esprit baroque bafoue les exigences du principe de contradiction.*"

Claude ROY (63) dit : "*avant d'être un moment de la durée historique, le baroque est un état d'esprit... un état permanent de transition*".

BUCI-GLUCKSMANN (84), à son tour, nomme la raison baroque "*tous les débordements de frontière, tous les passages du monde interne au monde externe, de la vie à la mort, du plein au vide*".

Or, dans certaines orchestrations magistrales de représentations au Rorschach - sans citer les formes linguistiques particulières associées du type hyperbole, redondance, allitération où le sonore l'emporte sur le sens - nous pouvons être sensibles à :

- d'une part, une **tendance à la SURLIAISON** pour reprendre un terme de KAES : tous les détails sont reliés entre eux pour former un tout magnifié (équivalent de ce que EXNER nomme "*l'attitude surincorporatrice*").

On citera dans la même rubrique l'usage pléthorique d'adverbes tels que : partout, beaucoup, nombreux, plein de... que nous relions à la tendance au comblement du regard et à l'avidité gloutonne du maniaque qui vise à tout absorber et à tout contrôler.

ex. : P (IX) "*ici un hibou, les verts un animal, mais quoi... et les jaunes des oiseaux à la tête baissée mais le hibou n'est pas dangereux... il aurait tout ça sous sa coupe qui protégerait, tout étant donné qu'il est rose on peut penser qu'il protège*".

- d'autre part, **LA VERTICALITE ASCENSIONNELLE DES FORMES** avec des allusions répétées à une impression de cinétique vers le haut. Il est souvent fait référence à "l'éther, l'élan, l'envol, la montée, l'ascension...". Nous pouvons préciser ici par ailleurs que la kinesthésie est à ce point prégnante que toute forme reconnaissable disparaît. Ainsi fréquemment en lieu et place de la réponse banale de la planche V "un papillon", "une chauve-souris", il est juste mentionné le mouvement réalisé par l'objet:

ex. : "*un envol*"

- enfin, l'alternance entre des objets qui présentent une certaine densité, et des espaces vaporeux, nuageux, dissolus.

ex. : pl(VII) *"une meneuse de revue qui descendrait, reliée à ces danseuses qui s'acheminent vers le haut, reliées par des voiles froufrouants, on voit bien le dessin du corps, et l'évanescence des voiles.*

KAES, à propos du baroque, dit : *"à l'excès de la présence, au comblement du regard, à cette dense surcharge de l'être-ensemble, s'associent en juxtaposition ou en contre-face, la fuite éperdue, le vidage des consistances... cette sur-présence est le masque de la mort, cette sur-liaison celle de la dissolution, de la dissémination".*

Nous sommes d'accord pour dire avec lui, que cette tendance au Rorschach à la "sur-incorporation" par l'établissement de liens entre les différents objets, relève du mécanisme de lutte contre le morcellement ; mais dans le cas de la manie, ce processus défensif est connoté d'un sentiment de triomphe et d'omnipotence absolues. D'où des mises en scène globales et glorieuses. D'autre part nous pouvons expliquer cette tendance excessive à la "liaison" par l'hypervigilance maniaque où l'incorporation par voie visuelle est érotisée sur le mode de l'oralité. On pourrait dire trivialement "qu'il mange des yeux la planche".

Le rapprochement entre esprit baroque et manie doit être traité avec précaution, car les analogies les plus séduisantes ne sont pas toujours les plus pertinentes. Mais nous retenons en mémoire, et pour preuve de l'intérêt de cette comparaison, l'existence du peintre italien, Annibal Carrache, qui a peint en accès maniaque le palais Farnese : ces fresques murales sont admises aujourd'hui comme le modèle du baroque achevé.

3. LA MANIE OU L'EXHALTATION SENSORIELLE : LA NOTION "D'ÉPROUVES CORPORELS" BRUTS, NON REPRESENTABLES

Dans la majorité des protocoles, la représentation cède au profit d'un éprouvé subjectif ou d'une sensation corporelle : le sujet ne nomme plus alors des formes connues, distinctes, reconnaissables et communicables, mais il nous parle de ce qu'il éprouve, de son **RESSENTI**.

Nous différencions ce type de phénomène, de la notion d'éprouvé subjectif fréquent chez les personnalités narcissiques, plus spécifiquement chez les personnalités faux-self ainsi que l'ont largement développé, C. MERCERON, F. ROSSEL, C. CEDRASCHI. Nous savons que chez le sujet narcissique, parler de ce qu'il ressent en terme de "*j'aime ou j'aime pas..., ça me fait ceci, ça me fait cela*" est une façon complaisante de ramener tout sujet à soi-même court-circuitant ainsi la dimension objectale de toute relation. C'est en quelque sorte l'expression du possible investissement que de soi-même.

Alors que chez le maniaque, il n'est pas tant question de ramener tout à soi par un mouvement centripète (même si ce processus existe en partie) que de dire ce qu'il **ressent** parce qu'il est alors impossible pour lui de dire et d'expliquer une forme.

La réponse se caractérise alors par des gradients d'épaisseur, de densité, de chaleur, plus que par des rapports d'objets discrets entre eux.

Affects et sensations se répartissent en deux pôles clivés :

- un pôle positif regroupant tous les affects de l'ordre du plaisir :

ex. I : *"c'est rigolo ces trucs."*

ex. II: *"je trouve ça joyeux."*

ex. III : *"ça me réconforte"*

ex. IV : *"ça me rend gai"*

- un pôle négatif regroupant tous les affects de l'ordre d'un déplaisir :

- ex. I : "*quelquechose de terrifiant, de très négatif*"
- ex. II : "*une impression de malaise, je le ressens mais je peux pas dire quoi*"
- ex. III : "*le clair est réjouissant, mais le fond c'est grisâtre avec un "a" circonflexe*"
- ex. IV : "*c'est négatif, hostile*"
- ex. V : "*c'est saccadé, nerveux*"

Ces exclamations en termes de RESSENTI direct, non différé, IMMEDIAT, nous les éclairerons par le concept de "formes primitives de Moi-peau" d'ANZIEU. Il rassemble dans ce concept tout ce qui appartient à l'éprouvé, à la sensation non encore représentable psychiquement. Il dit : "le moi-peau est le parchemin original qui conserve à la manière d'un palimpseste, les brouillons raturés, grattés, surchargés d'une écriture ORIGINALE, pré-verbale, faite de traces cutanées". D'où la fonction d'inscription de traces sensorielles tactiles du Moi-peau, ce qui, chez Piera AULAGNIER, est appelée "*fonction de pictogramme*".

On peut penser qu'au Rorschach, la sur-stimulation sensorielle que représentent les planches couleurs peut amener à une fracture des limites, de l'espace psychique du sujet et à la faillite de la fonction de maintenance du Moi-peau d'où un dérapage dans la fonction de représentation où la réponse est plus de l'ordre du cri que du mot.

KAES (79) a distingué deux aspects de cette fonction :

- "*le contenant stable*" qui s'offre en receptacle passif au dépôt des sensations, images, affects ,

- "*le conteneur*" qui correspond à l'aspect actif, à l'exercice de la fonction alpha de BION qui élabore, transforme ces sensations, affects et images en représentations.

En d'autres termes, l'enfant avant d'être un individu de langage, langage qui introduit une distance par rapport à la chose, est un individu de ressenti. Ce n'est que dans un deuxième temps avec l'avènement du langage que tous ses éprouvés inommables prennent alors la forme de représentations ; or, dans les exemples ci-dessus où nos patients nous transmettent leur ressenti, sans mise en forme du matériel, il semblerait que la fonction alpha de BION, ne soit pas alors mise en oeuvre. Dans ces exemples, seuls l'aspect "contenant" au sens de KAES est présent, sans métabolisation possible par le biais de la représentation.

A la carence de cette fonction "conteneur" répond l'angoisse d'une excitation pulsionnelle, diffuse, permanente, éparse, et traduit *"une topographie psychique constituée d'un noyau sans écorce"*.

La mise en évidence de ce **phénomène d'éprouvés corporels bruts au Rorschach**, prévalent dans notre population maniaque par rapport à d'autres populations testées, nous paraît d'un grand intérêt au plan théorique. Car souvenons-nous à l'ère psychiatrique d'avant la chimiothérapie, les maniaques mouraient d'épuisement, leur système physiologique se trouvant totalement débordé. On peut parler à un autre niveau de la faillite du bouclier pare-excitation. Si l'on admet cette hypothèse, ce phénomène d'éprouvés corporels bruts au Rorschach devient explicable et corréléable avec une perméabilité excessive aux stimulations internes et externes, traduction possible d'un débordement de l'appareil psychique.

Mais peut-être aussi que l'excitation paroxystique maniaque joue-t-elle comme mémoire écran contre le souvenir de l'abandon.

Au Rorschach, nous disions donc, que l'effacement des limites et l'excitation amènent à la disparition quasi-totale de représentations. La stimulation intense fait céder les capacités de représentation, le patient ne pouvant dire que son ressenti, son éprouvé. Piera AULAGNIER parlerait *"d'éprouvé du corps, x inconnaissable, avec un affect qui lui est indissociablement lié, affect de plaisir et affect de déplaisir"*.

Chez nos patients maniaques, les éprouvés corporels bruts, ou sensations, les plus cités, touchent la sphère tactile et cénesthésique, c'est-à-dire les sphères les plus archaïques, les premières mises en jeu dans la relation mère - enfant.

Pour la sphère du toucher, nous citerons les exemples suivants :

- ex. I : P (X) *"c'est froid, ce bleu "*
- ex. II : P(II) *"quelquechose de solide, de dur"*
- ex III : P (II) *"ces tâches, je les ressens comme des épines"*
- ex. IV : P(X) *"chaleureux, ce jaune"*
- ex. V : P(VI) *"c'est brutal, ce noir, des taches dures"*
- ex. VI : P (VIII) *"c'est doux, je le ressens comme agréable"*
- ex. VII : P (VI) *"très désagréable comme sensation (se gratte)"*
- ex. VIII : P (I) *"il y a des différences de consistance, c'est tout"*
- ex. IX : P(X) *"elle me paraît intouchable, cette image".*

Pour la sphère cénesthésique, nous illustrerons ainsi :

- ex. I : P (V) *"un élan "*
- ex. II : P(VI) *"une montée"*
- ex III : P (V) *"une chute"*
- ex. IV : P (VI) *"une atmosphère lourde, pesante"*
- ex. V : P(VI) *"une impression de lourdeur"*
- ex. VI : P (V) *"tout s'oriente vers le haut"*

Pour nous, ces allusions à une sensation cénesthésique pourraient évoquer des traces du HOLDING (hypothèse).

Certaines impressions auditives ont été citées, mais ceci par deux sujets seulement, diagnostiqués schizophrène dysthymique en phase délirante hallucinatoire.

ex. : P (II) *"un craquement, un cri"*

La sphère gustative a été abordée aussi mais ponctuellement et par certains seulement.

ex.I : P(VII) *"je dirai, ça se mange en le voyant !"*

ex. II : P (VIII) *"un orange acide"*

ex. III : P (IX) *"c'est difficile à expliquer, c'est une sensation, la sensation de la faim par exemple"*

ex. IV : P (X) *"un mélange de couleurs très bon"*

Cette référence à la sphère gustative nous renvoie à l'oralité gloutonne du maniaque et peut-être, pourquoi pas au mythe de DYONISOS *"ce Dieu fou, ce Dieu dément qui ne vit pas avec des femmes mais avec des nourrices qui vont partager sa démence, vivre et périr comme lui. Dans cette démence, tous les membres sont ivres, c'est la MANIA, la démence du sein"* (GILLIBERT)

Ces éprouvés bruts, immédiats sont extrêmement importants à citer dans le cadre de la manie, car il nous renvoie peut-être au rapport qu'entretient le sujet maniaque avec la temporalité et tel qu'en parle BINSWANGER. Ainsi à l'inverse de l'activité de représentation au Rorschach qui suppose, premièrement, une activité perceptive, deuxièmement la plongée dans sa mémoire donc dans son PASSE pour retrouver une forme connue et troisièmement une transmission orale à l'examineur, d'où les expressions courantes *"ça ressemble à..."*, *l'éprouvé brut est une expérience non plus médiatisée, mais IMMEDIATE. AU PRESENT : "je ressens là maintenant..."*.

BINSWANGER caractérise le maniaque comme un malade de la temporalité incapable de saisir les liens entre les différents temps que sont le présent, le passé et l'avenir.

En comparaison avec le sujet mélancolique, pris dans son temps passé, incapable de projection vers le futur, le sujet maniaque est conjugué au présent, pris totalement dans son expérience du moment et, à ce point accéléré du fait de son excitation que son futur est comme condensé dans son présent.

CONCLUSION

L'étude de la manie longtemps considérée comme une affection psychotique endogène a été depuis enrichie des recherches psychanalytiques et phénoménologiques.

Ces recherches se sont orientées vers l'argument :

- d'un mode de réaction à une situation de perte avec l'impossible renoncement à un soi grandiose idéalisé,

- d'un mouvement défensif de type clivage où le bon objet magnifié (IDEALISATION, et FUSION MOI - MOI IDEAL) se défendrait d'un autre maléfique destructeur (REPARATION MANIAQUE).

D'où l'idée pour cette recherche de recueillir les expressions au Rorschach susceptibles d'authentifier un syndrome maniaque, ceci selon la structure de personnalité considérée (état limite et psychose).

Compte-tenu de la facture particulière de la pathologie maniaque, nous nous sommes permis une analogie entre raison baroque et manie. Enfin, parmi certains traits significativement présents, dans la majorité des protocoles dont nous disposons, nous avons retenu un phénomène particulier faisant référence à "*des éprouvés corporels bruts*" où à un temps du Rorschach le patient maniaque dérape de son activité de représentation vers l'expression directe et informelle de son ressenti physique et émotionnel.

Il y avait beaucoup à dire sur la manie car le maniaque nous entraîne avec lui dans les débordements, l'opulence, la démesure, le trop... Nous nous sommes donc efforcés ici de ne pas "déborder le cadre" qui nous était imparti.

BIBLIOGRAPHIE

- ANZIEU (D) Le moi-Peaun Dunot, 1985
- AULAGNIER (P) La violence de l'interprétation, PUF, 1975
- BOEKHOLT (M) Hystérie et confins de l'hystérie au Rorschach : modalités de l'organisation psychique dans les manifestations de type hystérique. Thèse de Doctorat, Université PARIS V René Descartes, Sciences Humaine, SORBONNE, 1985, 487 p.
- BUCCI-GLUCKSMANN (C) La folie du voir, de l'esthétique baroque, Galilée, 1986
- CHABERT (C) La psychopathologie à l'épreuve du RORSCHACH, Dunot, 1987
- CHAZAUD (J) "Quelques considérations sur la métapsychologie de la psychose maniaco-dépressive" dans Évolution Psychiatrique, Tome XL II, Fasc. 1, p : 53-62 Privat, 1977
- DE TYCHEY © "Test de Rorschach et mécanismes de défense dans les états-limites" in Psychologie Médicale, 1982, 14(12), 1865-1874
- GILLIBERT (M) "De la manie : une étude psychanalytique", dans évolution psychiatrique, Tome XXXV, Fasc.3, p : 563-593, Privat, 1970
- GRALA "The concept of splitting and its manifestation on the Rorschach test" in Bulletin of the Menninger Clinic, 1980, 44 (3), 253-271
- JANKELEVITCH (V) L'ironie, Flammarion, 1964
- KAES (R) L'effet trompe-l'oeil dans l'art et la psychanalyse, Dunot, 1988
- KLEIN (M) "Contribution à l'étude de la psychogénèse des états maniaco-dépressifs" dans International Journal of Psycho-Analysis, 1968
- LAPLANCHE (J)

- PONTALLIS (J.B) Vocabulaire de la psychanalyse, PUF 1967
- LERNER (P.M)
LERNER (H.D) "Rorschach assessment of primitive defenses in
borderline personality structure" in Borderline
phenomena and the Rorschach test, International
Universities Press, 1980, NY, 257-274
- MELTZER (D) Le développement Kleinien de la psychanalyse, Privat,
1987
- MERCERON (C)
ROSSEL (F)
CEDRASCHI (C) "Aménagements particuliers des états-limites : les
organisations faux-self de la personnalité à travers le
Rorschach et le TAT". Communication présentée au
XII congrès international du Rorschach et autres
méthodes projectives à SAO PAULO, juillet 1987.
- ORS (E) Du baroque, Gallimard, 1983.
- PETOT (J.M) Mélanie Klein : le moi et le bon objet, 1932-1960,
Dunod, 1982.
- PIGEAUT (J) Folie et cures de folie chez les médecins de l'antiquité
gréco-romaine : la manie, les Belles Lettres, 112, 1987
- ROY (C) Arts baroques, Delpires, 1963
- SCHAFFER (R) Psychoanalytic interprétation in Rorschach testing,
théory and application, Grune and Stratton, 1954.
- TIMSIT (M) "Le test de Rorschach dans les névroses et les états
limites" dans le bulletin de Psychologie, 314, 18, (1-6),
19-37, 1974

Bull Rorschach

article n° 5

Christine REBOURG (*) Claude de TYCHEY (**) Martine VIVOT (*)

**ETUDE COMPAREE DES CONCEPTIONS DE L'IMAGINAIRE ET
DE LA MENTALISATION :
REFLEXIONS SUR LEUR OPERATIONNALISATION
AU TEST DE RORSCHACH (***)**

(*) Psychologues cliniciennes (au C.H.S. de ROUFFACH/68) Secteur 8 (Dr MACHER) -
Laboratoire de psychologie clinique.

(**) Maître de conférences en psychologie. Laboratoire de psychologie Equipe d'Accueil
"Identités et Représentations de Soi" Université Nancy 2.

(***) Communication au Colloque d'Automne de la Société du Rorschach et des Méthodes
Projectives, 23-24 Novembre 91 C.H.S. de Rouffach (68).

I INTRODUCTION - POSITION DU PROBLEME

Le titre de ce travail introduit deux concepts centraux tant sur le plan théorique que clinique, à savoir ceux "d'imaginaire" et de "mentalisation". Malheureusement ces deux termes ont une pluralité d'acceptations parfois complémentaires.

Aussi l'objectif de cet exposé sera-t-il triple :

- définir chacune de ces entités sur le plan théorique en nous appuyant sur quelques cadres de référence disponibles.

- à partir de cette élaboration, passer en revue les indicateurs qualitatifs et quantitatifs, qui, au Rorschach, sont susceptibles de rendre compte de ces deux dimensions tout en proposant de nouveaux...

- dans un dernier temps nous dirons quelques mots de la méthodologie que nous envisageons de mettre en place pour vérifier sur un plan empirique notre hypothèse centrale dérivée des travaux de BERGERET (1990), à savoir celle d'une double carence de ces deux registres de fonctionnement intra psychique chez les toxicomanes héroïmanes.

A) DEFINITION DE L'IMAGINAIRE CHEZ LES TOXICOMANES HEROÏMANES

Il existe un décalage probablement important entre la définition de l'imaginaire telle qu'on pourrait la formuler à partir du champ freudien et le même vocable dans l'espace lacanien. Les problèmes du psychologue clinicien se compliquent encore davantage s'il veut garder à l'esprit l'obligation qu'il aura d'articuler la construction théorique privilégiée à une méthodologie susceptible de la rendre opératoire, dans une épreuve projective comme le test de Rorschach.

Dans ces conditions, nous avons fait nôtre l'élaboration de BERGERET (1990, 1991) et ce d'autant plus qu'elle nous semble incontournable quand on aborde la clinique des toxicomanies...

Dans sa perspective l'imaginaire apparait comme un ensemble assez vaste au niveau de ses constituants :

"C'est l'activité de rêves et de fantasmes dont on a conscience ou pas, composée de fantasmes pré-conscients, inconscients, conscients ou primitifs".

Pour BERGERET (1990) c'est une activité indispensable à l'équilibre affectif dans la mesure où elle nous permet de ne pas nous sentir écrasé par une action trop intrusive ou trop impérative des facteurs extérieurs. L'auteur ajoute par ailleurs :

"imaginer, c'est être capable d'engendrer des fantasmes, des rêveries des rêves qui pour un individu mettent en image de façon très vivante sa place et sa manière d'être en représentation dans le monde de même que le modèle de ses échanges avec les autres".

Force nous est de reconnaître que cette définition peut être mise en parallèle avec le concept de **représentation de soi** tel qu' il a pu être élaboré dans le champ de la clinique par Nina RAUSCH de TRAUBENBERG et Anne SANGLADE (1984) et tel qu'il est possible de l'approcher au Rorschach à travers notamment l'analyse fine des réponses kinesthésiques sur lesquelles nous reviendrons dans la deuxième partie de ce travail...

B) DEFINITION DE LA MENTALISATION

Ce terme a généré dans le champ psychanalytique un grand nombre de définitions actuellement encore en évolution. Il n'est donc pas facile d'en donner une traduction univoque susceptible de déboucher sur un consensus entre auteurs. Aussi importe-t-il dans un premier temps de parcourir quelques positions importantes.

On doit probablement à MARTY (1980) le succès de ce concept qu'il a appliqué au champ des affections psychosomatiques pour souligner les carences de ce processus chez ce type de patient. Pour MARTY (1980) les liens entre préconscient et mentalisation semblent indissociables puisqu'il relie directement l'efficacité de la seconde à la qualité du fonctionnement du premier. Ainsi les critères d'une bonne mentalisation seraient au nombre de trois :

- l'épaisseur du fonctionnement préconscient déterminée par la quantité des couches successives de représentations acquises pendant le développement.

- la fluidité de la circulation interne entre les différentes couches de représentation.

- la disponibilité spontanée dans le temps de la circulation en cause.

La mentalisation sera défectueuse pour MARTY (1980) si une ou plusieurs de ces dimensions sont altérées.

Dans un travail plus récent (MARTY 1990) souligne toujours que la cause de cette déficience renvoie aux lacunes de l'organisation préconsciente et considère comme "lacunes fondamentales" les insuffisances quantitatives et qualitatives des **représentations** psychiques ainsi que les insuffisances de connotations **affectives** de ces représentations.

Cette élaboration, pour intéressante qu'elle soit sur le plan théorique ne saurait nous satisfaire et ce, pour plusieurs raisons :

- elle relie la mentalisation à un système qui serait son support sans vraiment différencier ce qui relève de l'activité imaginaire de ce qui constitue le travail d'élaboration mentale.

- elle ne définit nullement la manière précise la nature des processus intervenant dans les opérations de mentalisation.

- les trois critères d'une "bonne mentalisation" nous semblent difficilement approchables de manière objective dans le cadre d'une observation, d'un entretien clinique ou d'une investigation projective.

- enfin elle aboutit à maintenir dans le champ de la mentalisation des productions correspondant à des opérations mentales aboutissant par exemple à des projections délirantes. Cette position n'est d'ailleurs pas partagé par l'ensemble des psychomotriciens de l'hôpital de la Poterne des

Sométic

Peupliers puisque DEJOURS (1991) pose que la mentalisation "est une activité régulée par le Moi. Elle renvoie nécessairement à un fonctionnement mental névrotique traduisant la capacité de mobiliser des fantasmes et de traiter les motions pulsionnelles sollicitées en maintenant un contact avec la réalité externe". Nous pensons d'ailleurs que cette définition est relativement proche de celle proposée par BERGERET (1991) pour lequel la mentalisation a nécessairement une visée de traduction relationnelle de l'imaginaire à partir des représentations mentales construites. Or, celle-ci a tendance à disparaître dès l'instant où la projection délirante (propre aux "mentalisations" schizophrénisantes par exemple) est le plus souvent synonyme d'hermétisme pour l'autre chargé de la décoder ce qui rend caduque la fonction de communication partageable qui lui est assignée... La question théorique en suspens demeure néanmoins dans ces conditions la distinction qu'il est possible de faire (ou non) entre l'activité dite de "mentalisation" et celle de "secondarisation".

Bien que proches au départ de celles de MARTY (1980) les positions de Rosine DEBRAY (1983, 1991) ont évolué et amené cet auteur récemment à se démarquer notablement de MARTY (1980).

Sa démarche nous apparaît plus satisfaisante dans la mesure où elle assigne à la mentalisation des fonctions précises. Selon elle, il serait possible de la définir comme :

" la capacité qu'a le sujet de tolérer, voire de traiter ou même de négocier l'angoisse intrapsychique et les conflits interpersonnels ou intrapsychiques. Il s'agit en définitive d'apprécier quel type de travail psychique est réalisable face aux angoisses, à la dépression et aux conflits inhérents à la vie".

Une telle définition nous apparaît à la fois remarquablement riche et lourde de conséquences et d'interrogations.

Elle pose d'abord comme centrale la capacité du Moi à accepter et à faire face à l'angoisse. Elle soulève immédiatement un problème essentiel, central ; celui de l'élaboration mentale des affects de déplaisir, en particulier les affects d'angoisse, qu'il s'agisse d'angoisse de castration, de destruction et les affects dépressifs de perte d'objet. Indirectement la

position de DEBRAY (1991) nous amène à réfléchir sur le rôle des défenses et à avancer qu'un recours rigide à celles-ci, quelle qu'en soit leur nature, si elle éponge tout affect de déplaisir au niveau conscient, a par ailleurs des effets invalidants considérables. Nous pensons plus particulièrement par exemple au fonctionnement psychosomatique où la force du recours à la réalité externe et l'inhibition de l'activité fantasmatique (CHABERT 1988) court-circuitent les possibilités d'élaboration mentale de tout ce qui appartient au registre imaginaire et conduit alors à la décharge par la voie somatique ou à l'expression comportementale. Des auteurs comme SANGLADE (1986) et BACQUE (1989) ont même démontré la relation qui pouvait exister entre la fragilité du fonctionnement psychique, en particulier en termes de faillite des possibilités de mentalisation, et la gravité de l'atteinte somatique.

Mais la très dense définition de DEBRAY (1991) pose une autre interrogation. Elle suggère que "la mentalisation est la condition nécessaire à la régulation des conflits." Mais de quels conflits va-t-il s'agir ? Si l'on admet avec TIMSIT (1990) que la mentalisation est pauvre dans les contextes psychosomatiques et pervers, il serait assurément hasardeux de faire référence au seul conflit oedipien même si les avatars de sa régulation peuvent conduire à certaines conversions hystériques...

Les organisations décrites par TIMSIT (1990) nous semblent bien davantage lutter contre la dépression et le conflit qui génère cette dernière est plutôt situé, dès l'instant où on accepte la formalisation de BERGERET (1974) entre l'idéal du Moi et la réalité d'une part et l'idéal du Moi et les désirs d'autre part.. La formulation de BERGERET (1991) n'est d'ailleurs pas en contradiction avec celle de DEBRAY (1991) puisque cette dernière fait référence tant à des conflits intrapsychiques (mettant en jeu des instances internes qu'à des conflits interpersonnels) en outre (potentiellement suscités par des oppositions entre une instance interne et la réalité externe). Dans cette perspective la massivité du recours défensif à la réalité externe lors de l'investigation projective tout comme la projection massive des motions pulsionnelles reliées à la réalité interne nous apparaît synonyme de l'absence de possibilité de parvenir à une position de compromis pour le Moi.

Dans cette perspective la massivité du recours défensif à la réalité externe lors de l'investigation projective nous apparait synonyme de l'absence de possibilité de parvenir à une position de compromis pour le Moi.

Les assertions de DEBRAY (1991) amènent en définitive deux questions centrales sur un plan pratique :

- comment évaluer la faillite ou la réussite du Moi dans sa fonction de régulation des affects de déplaisir à travers le Rorschach, comment apprécier la qualité de leur élaboration mentale ?

- comment cerner avec le Rorschach la capacité de régulation des conflits qui nous semble indissociable de la possibilité d'investir une relation d'objet sans repli narcissique et en tolérant le conflictualité.

Tout aussi digne d'intérêt nous apparait la position actuelle de BERGERET (1991) Pour cet auteur, il s'agit d'abord de ne pas confondre imaginaire et mentalisation. Sur un autre plan, il importe de situer ces deux termes par rapport à la somatisation d'une part et au comportement d'autre part. En effet, pour BERGERET (1991) la mentalisation correspond à :

"l'utilisation mentale qu'on va faire de l'imaginaire. C'est un des modes de fonctionnement de l'imaginaire qui s'oppose à la somatisation et au comportement : la mentalisation est une attitude où l'imaginaire est traité, élaboré, utilisé en tant qu'imaginaire ; c'est-à-dire sur le plan de représentations qui restent dans le domaine mental. C'est l'activité la plus noble de toutes les formes de fonctionnement imaginaire".

Le fossé qui la sépare de la voie somatique et comportementale est bien défini par cet auteur :

"le comportement est là pour utiliser l'imaginaire dans un modèle relationnel qui n'est pas mentalisé, qui passe par des actes au lieu d'être mentalisé alors qu'une partie du somatique, le psychomatique constitue une façon d'utiliser le corps dans une traduction relationnelle de

l'imaginaire qui ne passe ni par le comportement (du moins directement), ni par la mentalisation".

L'auteur introduit d'ailleurs une hiérarchie entre ces trois types de langage :

"le langage somatique est plus archaïque que le langage comportemental, et ce dernier plus archaïque bien sûr que le langage exprimant la mentalisation devenue consciente".

BERGERET (1991) suggère donc que le travail de mentalisation passe par une activité de représentation.

Si on se situe maintenant du côté de la **pulsion** on peut avec lui décomposer (1986), en restant fidèle à la théorie freudienne, le contenu de la pulsion en deux éléments : "l'affect ou teinte affective à la pulsion et non refoulable dans l'inconscient" et la représentation contenu concret d'un acte de pensée".

Pour aller plus loin, on peut suivre LUSTIN (1986) qui dans "l'abrégé de psychologie pathologique" distingue dans le chapitre consacré à la **mentalisation** les domaines sur lesquels elle porte en privilégiant les **représentations** et les **affects**. Les premières (représentations) ont pour support cognitif la **fonction symbolique**. Rappelons que pour DOLTO (1971) : "**la fonction symbolique est l'aptitude à mentaliser les symboles**". C'est cette dernière qui va permettre ou non une élaboration symbolique de la valence sexuelle ou agressive de la pulsion à travers le contenu représenté de cette dernière.

Les seconds, c'est-à-dire les affects par contre gagneraient à être précisés.

Sur ce plan LUSTIN (1986) cite MALLET (in NACHT 1969). Cet auteur distingue "les affects narcissiques réactionnels (colère-ressentiment) ayant leur siège et leur origine dans le Moi seulement et non dans le corps, des affects appétitifs objectaux (honte, angoisse génitale, haine du rival) dont l'origine est dans le Ca et dans le corps".

LUSTIN (1986) ne revient nullement sur la théorie freudienne des affects (FREUD 1915) dont JACOBSON (1979) reconnaît qu'elle manque de rigueur tout en constatant "la nécessité d'une théorie des affects cohérente... Mais jusqu'à présent la psychanalyse n'a rien produit de tel".

JACOBSON (1979) note que FREUD (1915) avait dans un premier temps défini l'affect comme une expérience subjective consciente, non pas identique à la motion pulsionnelle mais comme l'expression consciemment perçue du processus pulsionnel.

Passant en revue la nouvelle théorie de l'angoisse élaborée par FREUD en 1926, elle note que celui-ci considère alors l'angoisse ou les affects réactionnels tels la honte ou le dégoût comme la manifestation des réactions directes du Moi aux pulsions.

JACOBSON (1979) propose également une classification des affects particulièrement élaborée et qui nous semble tout à fait articulable aux référents théoriques privilégiés jusqu'à présent. Elle distingue :

1) les affects simples et composés issus de tensions intrasystémiques. Elle place ici d'une part les affects comme l'excitation sexuelle ou la colère (issus directement des tensions pulsionnelles sexuelles ou agressives) à l'intérieur du ça, et d'autre part les affects issus directement des tensions à l'intérieur du Moi (par exemple la peur de la réalité ou de la douleur physique et les composants des sentiments plus durables comme l'amour et la haine d'objet ainsi que l'intérêt pour certaines choses).

2) les affects simples et composés induits par les tensions intersystémiques en plaçant ici :

- les affects induits par des tensions entre le Moi et le ça (par exemple peur du ça, composants du dégoût, de la honte et de la pitié)

- les affects induits par les tensions entre le moi et le Sur-Moi (par exemple sentiment de culpabilité et composants de la dépression).

JACOBSON (1979) ajoute que si l'on étudie "l'arrière-plan inconscient d'un affect apparemment simple nous constatons qu'il peut être engendré simultanément par un stimulus externe et par des tensions inter et intrasystémiques".

Le parallèle avec DEBRAY (1991) est tentant ici car les notions de tensions intra et intersystémiques ou entre la réalité et un de ces systèmes, sont assez proche de la référence à la tolérance à l'angoisse et aux conflits à réguler par le Moi, développé par DEBRAY (1991), et tout aussi articulable à l'éventail des différents types de conflits soit inter soit intrasystémiques ou entre une instance interne et la réalité externe développée par BERGERET (1974) dans une perspective psychanalytique structurale.

Dans ces conditions une véritable mentalisation devra bien impliquer un travail d'élaboration mentale des affects, à côté de l'élaboration symbolique de la valence dynamisante sexuelle ou agressive de la pulsion. Par contre la faillite de l'une ou l'autre ou de ces deux opérations risque de conduire à deux situations :

- soit la décharge dans l'agir comportemental (auto ou hétéroagressif par exemple) quand l'intensité de l'angoisse liée à la valeur sexuelle ou agressive non mentalisable est trop importante.

- soit l'expression par la voie somatique quant une dénégaration trop importante porte sur les affects.

L'invalidation de ces deux processus risque aussi de générer une conséquence supplémentaire qui sera la non capacité du sujet d'assumer une position objectale avec la dimension conflictuelle, qu'elle soit génitale ou pré-génitale qui lui est inhérente.

C'est alors que le repli narcissique qui dominera (voire le retrait autistique dans les cas extrêmes) chaque fois que l'imaginaire poussera à des sollicitations relationnelles.

A partir de ces quelques réflexions théoriques se profile en dernier ressort le problème ardu du clinicien projectiviste, à savoir l'évaluation en termes d'indices précis au Rorschach :

- des capacités d'élaboration mentale des affects, en particulier d'angoisse (signe de l'existence du conflit et de la capacité du Moi à le tolérer) mais aussi secondairement des affects de plaisir (signe de l'absence de conflit ou de sa régulation-résolution par le Moi).

- des capacités d'élaboration symbolique de la pulsion dans sa double dimension sexuelle et (ou) agressive.

- des possibilités d'assumer une relations d'objet en tolérant la conflictualité dynamisante qui l'accompagne nécessairement plutôt que d'investir un retrait narcissique.

II REFLEXIONS METHODOLOGIQUES

Nous sommes confrontés ici à un double problème :

- définir les indicateurs "Rorschach" permettant d'évaluer l'espace imaginaire

- cerner les signes rendant compte dans le même test de l'utilisation mentalisée ou non qui va être fait de cet imaginaire en nous appuyant sur les différentes dimensions de l'activité de mentalisation telles qu'elles ont été présentées dans la partie théorique.

A) INDICATEURS DE MESURE DU POTENTIEL IMAGINAIRE DANS LE RORSCHACH

Pour parvenir à les énoncer, nous procéderons en deux temps :

- d'abord nous ferons une revue des signes proposés par les auteurs qui se sont penchés avant nous sur cette question en repérant ceux renvoyant à une carence ou un défaut de l'imaginaire de ceux témoignant d'une fonction imaginaire riche,

- ensuite nous présenterons quelques facteurs complémentaires produits de notre propre réflexion en effectuant la même dichotomie.

a) Signes de carence ou défauts de l'imaginaire

Sans prétendre être exhaustif nous avons sélectionné trois contributions importantes élaborées dans le champ du test du Rorschach

qui à la fois se complètent et sont concordantes (RAUSCH de TRAUBENBERG 1991, 1991, TIMSIT 1990, CHABERT 1983, 1988, 1990).

Les signes avancés par TIMSIT (1990) l'ont été à partir d'une étude des patients psychosomatiques, mais l'auteur note que la carence de l'imaginaire caractérise aussi une autre population limite constituée par les organisations perverses. Celle-ci va se traduire selon lui :

- par une réduction de la productivité totale au test (R en baisse) ainsi qu'une chute des réponses appartenant au pôle kinesthésique, par une augmentation du pourcentage des réponses banales et formelles bien vues (F + %).

- par une réaction excessive à la couleur attestée par le phénomène du choc C et du choc R

- enfin par une augmentation des réponses anatomiques. Nous pensons toutefois pour ce dernier indicateur qu'il renvoie davantage à une carence de la mentalisation que de l'imaginaire proprement dit.

CHABERT (1988) dans son article sur l'utilisation des techniques projectives en psychosomatique aboutit à des constat analogues. Elle souligne que la carence de l'imaginaire dans cette population se traduit par un accrochage forcené à la réalité concrète externe et une inhibition massive de l'activité fantasmatique associée à une faillite de la mentalisation.

Elle souligne aussi l'augmentation du recours au formel (F%) ainsi que le nombre croissant de réponses anatomiques. Dans une autre publication consacrée au fonctionnement psychotique des jeunes adolescents (CHABERT 1990), elle signale que l'abrasement de toute vie fantasmatique qui caractérise les cas extrêmes de fonctionnement, peut interdire dans le Rorschach, toute forme d'émergence en processus primaires dans un protocole purement formel par ailleurs.

Les propos de RAUSCH de TRAUBENBERG (1990,1991) vont dans le même sens. Elle met au premier plan la chute du pôle kinesthésique en particulier des grandes kinesthésies humaines.

Elle mentionne en plus l'accrochage à la réalité (F% élevé), le nombre de banalités en augmentation ainsi qu'une élévation des réponses animales (A% fort non spécifié c'est-à-dire non composé de référence au monde animal iréel). Elle y ajoute un autre indicateur (1991) qu'elle dénomme l'attitude d'hyper intellectualisation. Celle-ci se traduit par un style de verbalisation où la planche est systématiquement traitée comme un objet de connaissance plutôt que comme un objet d'implication. La référence à la symétrie par exemple devient hyperfréquente tout comme les contenus en forme d'abstractions. Ce mécanisme a évidemment valeur de défense contre l'imaginaire, mais il appauvrit considérablement les possibilités d'expression de ce registre.

Enfin l'absence de "sensibilité du sujet à la symbolique des planches" (critères que nous opérationnaliserons quand nous aborderons les signes témoignant d'un bon fonctionnement imaginaire) constitue le dernier facteur témoignant pour elle la pauvreté du potentiel imaginaire.

De notre point de vue nous poserions comme témoignant **d'un défaut plutôt que d'une carence** de l'imaginaire deux indicateurs supplémentaires, celui **d'écrasement par la réalité**, et celui de **pseudo-imaginaire**.

Pour l'indice d'écrasement par la réalité nous considérerons les items suivants :

- un mode d'expression verbale particulier composé d'une connotation de critique de l'objet et traduisant l'incapacité à jouer avec les éléments de la réalité objective de la tâche et aboutissant à l'incapacité de considérer la réponse imaginée comme acceptable :

exemple : Planche I "un papillon... c'est un papillon mais en fait dans la réalité c'est pas comme ça..."

- les réponses "tache"

- les réponses du type "je sais pas, je vois pas..."

- les références personnelles particulières qui ne sont que des pseudo-associations et peuvent attester, au sens de MARTY (1990) d'un défaut de fluidité du préconscient.

Exemple pl 7 "une table comme j'ai chez moi".

Pour l'indicateur pseudo-imaginaire nous considérerons les items suivants :

- les dérapages "percéptivo-projectifs" consécutifs à un potentiel imaginaire qui ne parvient plus à s'actualiser en tenant compte de la réalité externe, le sujet se laissant déborder par la pression venant de sa réalité interne. Nous placerions ici les confabulations, les contaminations et les combinaisons fabulatrices. Or il semble que cette pression ne soit qu'illusion car dans l'état actuel de dépouillement de nos protocoles il semble que bien qu'arbitraires ces réponses témoignent d'accolement d'objets empruntés à un imaginaire collectif, ou de différents éléments concrets de la réalité accolés.

- La référence constante à une imagerie commune qui ne comporte aucune touche personnelle, et se traduit à travers des réponses évoquant des personnages de bandes dessinées et de science fiction.

b) *Signe d'un bon potentiel imaginaire*

Pour une bonne part on peut reprendre ici l'envers des indices présentés plus haut à savoir :

- une productivité globale au test élevée à condition que les réponses formelles ne soient pas trop élevées.

- un nombre important de réponses kinesthésiques, en particulier des kinesthésies humaines.

- des indicateurs formels non supérieurs à la norme pour le F% et le F+% et même légèrement inférieur à la norme pour le F%.

- un pourcentage légèrement inférieur à la norme de réponses animales (A%) sauf si la référence à l'animal iréel est fréquent, associé à une variété des contenus projetés au test du Rorschach.

- la présence (CHABERT 1983) de réponses globales secondaires (cotées GZ) associées à des déterminants K et Clob.

- une "sensibilité (RAUSCH de TRAUBENBERG 1991) à la symbolique des planches". Il est légitime selon nous d'opérationnaliser ce facteur en posant qu'il va se traduire par la capacité d'en saisir le contenu latent. Pour préciser nous dirions :

* sensibilité à la valeur phallique de certaines planches (P IV - P VI) à travers le choix du contenu projeté dans les parties saillantes que l'on peut retrouver dans chacune d'elles.

* sensibilité à la valeur de contenant de certaines autres (P VII - P IX).

* sensibilité à la sollicitation pulsionnelle agressive liée à la couleur rouge de certaines localisations des planches II et III avec la possibilité de l'intégrer.

* sensibilité à la couleur dans les planches pastels (PVIII - IX - X) qui devrait se traduire par la capacité de l'intégrer aux réponses produites.

* sensibilité à sollicitation identificatoire et au positionnement objectal à travers les représentations de relations qui vont être ou non projetées à la planche III.

B) INDICATEURS DE LA QUALITE DE LA MENTALISATION AU RORSCHACH

Il n'est pas toujours aisé de différencier, au niveau des auteurs passés en revue, les indicateurs supposés rendre compte du potentiel imaginaire de ceux invoqués pour prendre compte de l'activité de mentalisation. La distinction dans l'absolu n'est pas aisée puisque l'une (la mentalisation) utilise l'autre (l'imaginaire) si l'on veut bien garder à l'esprit l'élaboration construite par BERGERET (1991). Une bonne illustration de cette difficulté peut nous être fournie par la réponse kinesthésique humaine (K) censée rendre compte à la fois du potentiel imaginaire et de l'activité de mentalisation, et dont les multiples

dimensions, sont, comme le remarquent justement MERCERON et ROSSEL (1990), singulièrement appauvries par la cotation classique. S'il est vrai que la seule présence de la K implique l'existence d'un potentiel imaginaire à minima (puisque le sujet crée un mouvement au niveau d'un percept au départ statique), seule la nature des représentations de relations déployées ou leur absence nous renseignera sur la qualité de la mentalisation.

Nous reviendrons plus tard sur ce point.

Notre revue de la littérature consacrée à ce problème sera assez brève car peu d'auteurs ont proposé des indices spécifiques de carence de la mentalisation. Nous relevons BACQUE (1989) qui met en exergue les contenus anatomiques ainsi que RAUSCH de TRAUBENBERG et CHABERT (1988) qui insistent, quant à elles, sur le style de verbalisation de la réponse sur le mode du constat factuel pauvre sans aucune mise en scène à minima qui témoignerait d'une activité de représentation. Nous renvoyons ici le lecteur aux exemples tout à fait édifiants fournis sur ce plan par CHABERT (1988) dans son article sur l'utilisation des techniques projectives en psychosomatique.

Relativement à notre propre recherche, il nous a semblé pertinent de construire des indices articulés aux différentes dimensions et processus impliqués dans l'activité de mentalisation telle qu'elle a pu être définie dans la partie théorique.

Si on s'appuie sur la définition proposée par MARTY (1980) sur la qualité de la mentalisation reposant sur la fluidité du préconscient il nous semble qu'une procédure de passation du test du Rorschach modifiée telle que nous l'avons préconisée antérieurement (LIGHEZZOLO - de TYCHEY 1983, 1984) en la qualifiant de "psychanalytique" peut nous fournir une première indication précise de la qualité des couches de représentations préconscientes en circulation disponibles pour le sujet. Cette procédure consiste à faire associer le sujet sur ses productions en lui redonnant à chaque fois la planche du test et le contenu de ses réponses. En fonction de la richesse ou de la pauvreté de son préconscient ainsi que de la souplesse ou de la rigidité des défenses utilisées, l'individu va alors soit privilégier le recours au factuel à travers l'accrochage à la réalité externe ou plonger

vers le monde interne à travers une régression temporelle qui laissera émerger affects dépressifs, angoisses et conflictualités liés aux oppositions entre les instances internes et à leur jeu avec la réalité externe.

Si l'on fait maintenant référence à DEBRAY (1991) et BERGERET (1991) il nous apparaît nécessaire de distinguer deux axes principaux :

- l'axe de **l'élaboration mentale de l'affect**. Nous accorderons ici une place particulière aux **affects d'angoisse** puisque la capacité du Moi à les tolérer et à les traiter est conditionnée par la qualité de l'activité de mentalisation. Nous aurions envie d'ajouter qu'elle détermine aussi la capacité à réguler le conflit et la possibilité de structurer une relation d'objet sans risque de repli narcissique voire de retrait psychotique

- sur ce même axe, nous intéressons l'intérêt à l'élaboration mentale de **l'affect de plaisir**

- l'axe de la **représentation mentale de la pulsion** dans sa double dimension sexuelle ou (et) agressive.

a) L'élaboration mentale de l'affect :

A côté de cet affect central de déplaisir qu'est l'angoisse nous dirons aussi quelques mots des possibilités d'expression et d'élaboration des affects de plaisir tels qu'ils sont ou non présents suscités et mentalisés principalement aux planches pastels dans la mesure où le stimulus chromatique induit toujours les plus fortes sollicitations pulsionnelles.

Sur le plan de **l'affect d'angoisse** on peut envisager un continuum allant de réaction traduisant l'absence totale de mentalisation à un travail d'élaboration de l'affect d'angoisse qui permet au sujet de le **lier** à une représentation le spécifiant sur un plan symbolique.

L'échec total de la mentalisation nous semble être constitué par la stupeur associative durable qui débouche dans le cas extrême sur le **refus** face à une planche ou un temps de latence extrêmement long, ce qui signe

l'inhibition massive de l'affect en même temps que celle de l'activité fantasmatique qui l'a générée.

L'absence de mentalisation peut aussi se traduire par des "acting in" face à certaines planches, c'est-à-dire des traductions de l'angoisse non sur un plan mental mais sur le plan du corps.

Nous placerons ici :

- des froncements de sourcils face à la planche suivi de stupeur associative,

- les tremblements - la sudation ou la paleur face à la vision de la planche sans possibilité de verbaliser l'inconfort ressenti.

Parfois au contraire c'est l'agir comportemental qui va gêner la faillite du travail de mentalisation de l'affect. A titre indicatif celui-ci peut s'exprimer par le fait de fermer les yeux, d'éloigner le plus loin possible la planche, de la retourner à l'envers ou de la tourner dans tous les sens sans aucune forme de verbalisation.

Nous pensons nous trouver à un niveau très médiocre de mentalisation quand un temps de latence très important est suivi par une réponse purement factuelle (fut-elle bien vue !) traduisant certes l'efficacité du recours à la réalité externe mais parallèlement l'absence d'élaboration de l'affect sur un plan mental.

A un niveau plus élevé nous situerions, stade intermédiaire dans la qualité de la mentalisation, la possibilité du sujet de verbaliser explicitement l'éprouvé angoissant : "c'est sombre elle est vraiment horrible celle-là..." En effet cette verbalisation signe l'accès à la conscience de l'affect d'angoisse, donc pour reprendre la formule de DEBRAY " la capacité du Moi à le tolérer" à minima ainsi qu'une possibilité de circulation entre le préconscient et le conscient en lieu et place d'une invalidité topique couteuse comme dans les cas précédents...

Dans ce cas de figure nous ne parlerons pas pour autant de mentalisation satisfaisante car pour être satisfaisante celle-ci implique

selon nous une liaison de l'affect à une représentation qui le spécifierait sur un plan symbolique :

Exemple : "Mon Dieu... ! C'est tout noir ! ... Un monstre tout poilu ! ... Vaut mieux pas se trouver à côté... !".

Le problème de l'élaboration mentale de l'affect d'angoisse ne peut être envisagé indépendamment de celui des mécanismes de défense. En effet pour BERGERET (1991) "une bonne mentalisation ne doit point isoler affects et représentations". Ainsi, selon nous, certaines défenses telles que l'hyper intellectualisation ou l'isolation quand elles sont utilisées de manière rigide et systématique exercent un effet particulièrement invalidant. BERGERET (1991) précise par ailleurs "qu'on peut concevoir que le rôle de certaines défenses ; et en particulier celles qui favorisent les inhibitions, est important pour réduire les capacités de mentalisation".

Il nous semble dès lors légitime de poser que le repérage de telles défenses (nous placerions ici en premier lieu le recours massif à la réalité externe ou à un refoulement rigide) ainsi que l'appréciation de leur usage souple et diversifié ou au contraire rigide à travers les dynamiques de réponses intra et inter planches, constitue un autre indicateur susceptible de nous renseigner sur la possibilité ou le défaut de l'activité de mentalisation. Cette tâche est assurément difficile car elle implique de réussir à codifier chaque mécanisme de défense de manière conventionnelle au fur et à mesure des réponses produites par le sujet. Ce choix méthodologique est néanmoins réalisable puisqu'il a déjà été préconisé par d'autres auteurs (LERNER - LERNER 1980) qui suggèrent de définir le nom de chaque défense dans la quatrième colonne de la feuille de réponse habituellement destinée à cerner tous les phénomènes qualitatifs. Par ailleurs les modes d'expression des défenses au Rorschach ont fait l'objet de nombreuses publications (SCHAFER 1954, de TYCHEY 1981, CHABERT 1983). En suivant l'orientation formelle préconisée par LERNER - LERNER (1986) notre objectif sera donc de procéder à un repérage en posant comme critère de :

- bonne mentalisation : une variété et une souplesse des opérations défensives autorisant une oscillation au niveau des réponses entre des mouvements progrédients et des mouvements régrédients.

- mauvaise mentalisation : une pauvreté du nombre d'opérations défensives disponible associée à un recours rigide le plus souvent à une d'entre elles largement prévalente dans le protocole qui vient alors empêcher le double mouvement mentionné plus haut.

Il nous faut dire quelques mots maintenant de l'élaboration mentale des affects de plaisir. Ceux-ci sont particulièrement stimulés par les planches chromatiques qui ont une forte sollicitation pulsionnelle. Si nous devons ici construire une échelle pour rendre compte de la qualité de la mentalisation de l'affect de plaisir nous distinguerions à nouveau plusieurs niveaux :

- au plus bas nous placerons la stupeur associative totale causée par la couleur classiquement cotée comme un choc couleur synonyme à refoulement des affects et donc de faillite totale de l'élaboration mentale de ceux-ci (indépendamment d'ailleurs de leur nature...)

- l'échec de la mentalisation est presque aussi patent à travers les verbalisations véhiculant une attitude plus perceptive de connaissance que projective d'implication où la couleur est perçue, nommée, mais de manière indifférente sur le mode du constat d'où n'émerge aucune notion de plaisir (ou de déplaisir) : exemple : "tiens des couleurs là..."

- nous parlerons d'élaboration mentale majeure chaque fois que le sujet parvient à une verbalisation consciente de l'éprouvé de plaisir mais sans parvenir à l'intégrer à une représentation susceptible de figurer la pulsion à laquelle il est associé :

Exemple : 'Oh... des couleurs vraiment chouettes c'est beau...!'

- le meilleur niveau de mentalisation de l'affect de plaisir nous apparaît constitué par la capacité du sujet à le lier à une représentation qui le spécifie à travers le contenu projeté : exemple "Oh ... ces couleurs sont belles... un très beau coucher de soleil sur une montagne escaladée par deux ours qui cherchent à se rencontrer..."

b) La représentation mentale de la pulsion

Sur ce plan la qualité de la mentalisation sera fonction de la qualité des capacités d'élaboration symbolique des pulsions sexuelles et agressives à travers la nature du contenu mis en scène. Nous opterons ici comme l'ont fait PEGOURIE et SIEYE (1987) pour l'individu d'élaboration symbolique des pulsions (I.E.S.) mis au point par l'indice CASSIERS (1968) qui prend principalement en compte pour la cotation la distance par rapport à la pulsion et sa sur-détermination à travers la réponse produite.

Toutefois il est particulièrement important selon nous de ne pas se contenter de la cotation de CASSIERS (1968) mais de tenir compte de deux facteurs évacués par cet auteur à savoir :

- la capacité à élaborer sur le plan symbolique mais en tenant compte de la réalité de la configuration objective de la planche.

- la capacité à élaborer sur un plan symbolique en tenant compte du contenu latent précis du fragment de planche interprétée. Ainsi, à titre d'exemple, parlerons nous de mentalisation riche :

- * chaque fois que le sujet à travers le contenu projeté parviendra à une élaboration symbolique de qualité des pulsions agressives (réponses de catégorie B et C dans la grille de CASSIERS - 1968) face aux taches rouges des planches II et III.

- * chaque fois qu'il sera capable de fournir un contenu à valeur symbolique masculine face au détail supérieur "phallique" de la planche VI ou à toutes les autres planches comportant des détails saillants.

- * chaque fois qu'il parviendra à produire un contenant à symbolique féminine face à une partie "en creux" de la planche.

A ce titre illustratif, et pour bien différencier notre méthode d'évaluation de celle de CASSIERS nous parlerons d'élaboration symbolique de qualité chez un sujet produisant la réponse "totem" pour le détail supérieur de la planche VI mais nous ne donnerions nullement le même

qualificatif pour le même détail à une réponse telle que "grotte - vase ou fleur" alors que les signifiants recevraient la même cotation chez CASSIERS. Selon nous ils correspondent à un mouvement d'inversion de la symbolique sexuelle, témoignant à minima d'un déni de la différence des sexes.

Sur un dernier plan et pour essayer d'approcher ce que DEBRAY appelle la capacité à réguler les conflits, ce que nous aurions envie de traduire en termes de capacités d'investir une relation d'objet en acceptant la conflictualité qui lui est inhérente, il nous a paru intéressant d'examiner à la loupe le contenu des réponses kinesthésiques surtout humaines (mais également des petites kinesthésies) et d'entreprendre une

analyse des contenus des représentations de relation mises en scène ou non dans ces kinesthésies.

Nous parlerons d'élaboration mentale riche de la pulsion chaque fois que le sujet est capable d'établir dans la kinesthésie produite un scénario relationnel effectif à travers le déploiement d'une véritable interaction entre les protagonistes mis en scène. Celle-ci peut véhiculer une relation d'objet de statut génital (à travers une thématique par exemple d'opposition - compétition ou de congruence) mais dans ce cas le "traitement mental" de la pulsion se traduit par le fait que d'un point de vue économique les quantités d'énergie pulsionnelles agressives ou (et) sexuelles devront être réduites alors que précisément dans le cas d'absence de mentalisation les représentants de la pulsion seront projetés de manière brute à travers une thématique crue : exemple : PIII : "deux putes du Bois de Boulogne qui se saluent ... Je veux dire deux androgynes...". La mise en scène imaginée sur le plan mental peut aussi renvoyer à une relation d'objet de statut prégénital évoquant un fonctionnement anaclitique du sujet : exemple PI : "une femme qui appelle à l'aide... on dirait qu'elle a besoin des deux autres pour la soutenir".

Au contraire nous pensons que la mentalisation des dimensions sexuelles et (ou) agressives de la pulsion qui cherchent à s'exprimer au niveau de la relation d'objet est en echec pour cause de conflit non modulable par le Moi quand :

- la thématique déployée comporte sur le plan économique des charges agressives trop importantes : exemple PIII : "deux personnes qui

s'entretuent... Il y a du sang qui gicle partout..." ou une valeur sexuelle trop crue : "deux personnes mais elles sont bizarres... Elles ont à la fois un sexe qui pend et des seins...".

- le thème déployé prend une autre coloration car la charge conflictuelle attribuée aux désirs objectaux ne peut plus être gérée même par la projection. Dans ce cas la faillite du travail de mentalisation de la pulsion va entraîner la production d'une image traduisant le repli narcissique (thématique ou relation en miroir, K de posture en lieu et place d'une K interactive, Anat remplaçant la K). Dans les cas extrêmes la disparition de toute réponse humaine peut évoquer le retrait psychotique ; CHABERT (1983) attribue par exemple l'absence totale de kinesthésie à la planche III à un mécanisme pouvant renvoyer au deni de la relation.

- la faillite de la mentalisation a probablement un dernier mode d'expression. Il est reflété par une réponse kinesthétique qui met en scène une attitude ayant valeur d'agir non mentalisé. Nous serions ici tentés de faire référence au concept du "mot - action", au sens où l'entend MC DOUGALL (1985) pour rendre compte de ce phénomène : exemple PIII : " un homme qui lève le bras" ou "un homme qui fait un bras d'honneur".

c) Population étudiée

Il est d'usage courant de considérer comme les plus mal loties sur le plan de la mentalisation les organisations perverses et psychosomatiques (TIMSIT 1990, CHABERT 1988). Si l'on passe de la structure au symptôme, ce que nous avons fait en nous impliquant dans le champ des toxicomanies il devient pertinent, nous semblent t-il de mettre à l'épreuve sur le plan empirique les hypothèses théoriques développées par BERGERET (, 1981, 1990) suggérant chez les toxicomanes l'existence de carences tant sur le plan de l'imaginaire que des possibilités d'utilisation mentale de cet imaginaire, c'est-à-dire de la mentalisation.

Le choix de l'échantillon de référence et l'existence ou non d'un groupe controle constitue un problème qui partage souvent les cliniciens. Nous renvoyons ici le lecteur à la réflexion critique très dense développée

sur ce point par HUSAIN (1990) lors du dernier congrès international Rorschach à Paris. Nous partageons tout à fait une partie de ses réflexions sur les différents statuts possibles d'un échantillon. Ils sont pour elle de trois types :

- une visibilité de groupe moyenne un cas de sélection sur la base d'un diagnostic psychiatrique

- une visibilité de groupe forte sur la base d'un symptôme comportemental précis et bien ciblé

- une visibilité de groupe faible (c'est la position qu'elle défend) sur la base d'une sélection non pas à partir de symptômes ou syndromes mais en fonction de la configuration Rorschach obtenue à la suite de la passation qui seule permettrait d'attribuer un mode d'organisation structural au sujet sur le plan psychopathologique. Cette stratégie a l'avantage de permettre d'asseoir le diagnostic posé et surtout d'homogénéiser les modes d'organisation psychique des sujets d'un échantillon (sans méconnaître pour autant l'existence de différences inter-individuelles et évidemment de variations importantes sur le plan de la symptomatologie produite).

Pour notre recherche nous sommes parties d'une visibilité forte (sélection sur la base de la prise d'héroïne) pour aboutir à une visibilité faible. En effet nous envisageons de ne conserver dans notre échantillon (ce qui correspondra à une large majorité des sujets sélectionnés au départ) que les individus présentant un mode d'organisation "limite" de la personnalité. Ce type de profil de personnalité est en effet, toutes les recherches antérieures le confirment (TIMSIT -LEDUC 1981, BERGERET 1981, 1990), le plus représentatif de cette population.

Nous opérerons notre sélection sur la base de la définition de quelques constantes structurales à posséder en fonction de critères de BERGERET (1974) relativement à la nature de l'angoisse, au mode de relation d'objet, aux caractéristiques des défenses et des lieux de la conflictualité.

Sur un autre plan nous ne suivrons pas HUSAIN (1990) quand elle rejette toute idée de comparaison avec un groupe contrôle en posant que "ceci ne convient pas à la psychologie projective et à la notion

aujourd'hui défendue d'un continuum psychopathologique". Cette déclaration de foi nous apparaît illégitime pour deux raisons :

- il n'est pas selon nous acceptable d'opter pour une perspective structurale et d'affirmer parallèlement la thèse d'un continuum sur le plan psychopathologique

- si on se place sur le terrain de la validation scientifique il est à nos yeux indispensable quand on élabore de nouveaux indices d'en éprouver pertinence en comparant deux types d'organisations psychopathologiques : les unes étant censées être fortement dépourvues des "qualités" qu'on veut mesurer (en l'occurrence imaginaire et mentalisation dans le cas qui nous préoccupe) et les autres supposées les posséder à un haut degré. Dans ces conditions notre groupe contrôle ne pourra être constitué que de sujets présentant un mode d'organisation structurale névrotique soit hystérique, soit obsessionnelle. Pour asseoir la validité des indices proposés il est en effet nécessaire qu'une double hypothèse puisse être vérifiée.

- les héroïmanes de statut "limite" doivent présenter des indicateurs de faillite de l'imaginaire et de la mentalisation les différenciant significativement des sujets de statut névrotique.

- les individus de structure névrotique doivent présenter des signes de qualité de l'imaginaire et de la mentalisation les démarquant nettement des héroïnomanes.

A un niveau plus général il ne nous semble pas possible d'affirmer la spécificité d'un ensemble de signes attribués à une population sans effectuer une comparaison avec un groupe contrôle de statut différent quand les indicateurs privilégiés renvoient à des constantes supposées typiques de ce mode d'organisation structurale.

Pour conclure sur notre recherche actuellement en cours et dont nous vous présenterons les résultats lors d'un prochain colloque, l'idéal serait certainement de pouvoir disposer d'un deuxième groupe expérimental, en l'occurrence des patients psychosomatiques puisque ces derniers ont en commun avec les toxicomanes de présenter au niveau de leur fonctionnement une carence de l'imaginaire et des possibilités de mentalisation.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BACQUE (M.F.)** (1989). Perte d'objet et lutte anti-dépressive : inscription dans le corps de la faillite du travail du deuil. Thèse de doctorat en psychologie, Université PARIS V.
- BERGERET (J)** (1974). La personnalité normale et pathologique. PARIS : DUNOD. (1981). Introduction à une étude sur la personnalité du toxicomane, Bulletin de la société française du Rorschach et des méthodes projectives, n° 32, octobre, 9-16.
- BERGERET (J), FAIN (M) et Coll.** (1981). Le psychanalyste à l'écoute du toxicomane, PARIS : MASSON
- BERGERET (J) et Coll.** (1986). Abrégé de psychologie pathologique PARIS : MASSON.
- BERGERET (J)** (1990). Les toxicomanes parmi les autres, PARIS : Odile JACOB.
- BERGERET (J)** (1991). Communication personnelle.
- CASSIERS (L)** (1968). Le psychopathe délinquant, BRUXELLES : DESSART.
- CHABERT (C)** (1983). Le Rorschach en clinique adulte, interprétation psychanalytique, PARIS : DUNOD.
- CHABERT (C)** (1988). Les méthodes projectives en psychosomatique, encycl. médic. chir. Psychiatrie, 37400, D10, 6, 4 p.

- CHABERT (C)** (1990). Les potentialités de changement chez les adolescents psychotiques : contribution du Rorschach et du TAT à une étude longitudinale, Revue de psychologie appliquée, 40, 2, 113-137.
- DEBRAY (R)** (1983). Préconscient et maladie somatique ; quelques interrogations actuelles, Revue française de psychanalyse, 2, 527-537.
- DEBRAY (R)** (1991). Réflexions actuelles sur le développement psychique des bébés et le point de vue psychosomatique, Revue Française de psychosomatique 1, 41-57
- DEJOURS (C)** (1991). Communication personnelle.
- DOLTO (F)** (1971). Le cas Dominique, PARIS : SEUIL.
- FREUD (S)** (1915). Métapsychologie, trad. franc. J. LAPLANCHE, J. PONTALIS, 1968 PARIS : GALLIMARD.
- FREUD (S)** (1926). Inhibition, symptôme et angoisse, trad. franc. PARIS : PUF, 1965.
- HUSAIN (O)** (1990). Méthodologie projective et sélection de l'échantillon : pour une défense du groupe unique à faible visibilité groupale, communication au 13ème Congrès International du Rorschach et des Méthodes projectives, PARIS, Palais de l'UNESCO, 22-27 juillet 1990.
- JACOBSON (E)** (1979). Les dépressions : états normaux, névrotiques, et psychotiques, PARIS : PAYOT.

LERNER (P.M.), LERNER (H)

(1980). Rorschach assessment of primitiv defense in borderline personality structure, chapter 12 (257-270), in "Borderline phenomena on the Rorschach test" New YORK, Intern. Univ. Press.

LUSTIN (J.J.)

(1986). La mentalisation, in "Abrégé de psychologie pathologique", de BERGERET (J) et COLL. , p258-250 PARIS : MASSON.

MARTY (P)

(1980). L'ordre psychosomatique, désorganisation et régressions. PARIS : PAYOT.

MARTY (P)

(1990). La psychosomatique de l'adulte. PARIS : PUF, Que Sais-Je ? N° 1850.

MAC DOUGALL (J.)

(1985). Plaidoyer pour une certaine anormalité. PARIS DUNOT.

MERCERON (C) ROSSEL (F)

(1990) contribution à l' analyse du phénomène kinesthésique, Bulletin de la Société du Rorschach et des méthodes projectives en langue française n° 34 p 185-203.

NACHT (S) et Coll.

(1969). La théorie psychanalytique. PARIS : PUF.

PEGOURIE (C), SIEYE (A).

(1987). Etude comparée de l'évolution de l'agressivité et des processus de mentalisation dans deux populations d'adolescents asthmatiques et débiles légers à travers le Rorschach Psychologie Médicale, 19, 505-511.

- RAUCH de TRAUBENBERG (N), SANGLADE (A)**
(1984). Représentation de soi et relation d'objet au Rorschach : grille de représentation de soi Revue de Psychologie Appliquée, 34, 1, 41-57.
- RAUCH de TRAUBENBERG (N)**
(1990). La pratique du Rorschach. PARIS : PUF, 6 ème édition.
- RAUCH de TRAUBENBERG (N)**
(1991). Communication personnelle.
- SANGLADE (A)**
(1986). Du diabète infantile à l'enfant diabétique, une étude psychologique des rapports entre l'enfant et la maladie, Perspectives psychanalytiques 25, 162
- SCHAFFER(R)**
(1954). Psychanalytic Interprétation Rorschach testing, NEW-YORK : GRUNE et STRATON.
- TIMSIT (M)**
(1991). Distorsions des réponses kynesthésiques au Rorschach et somatisation, Revue de psychologie appliquée, 40, 2, 261-285.
- TIMSIT (M), LEDUC (A)**
(1981). Identification d'un profil Rorschach "limite" dans les protocoles de 50 usagers de drogues dures incarcérés, Bull. Société Française du Rorschach et des méthodes projectives, 32, 33-58.
- DE TYCHEY (C)**
(1982). Test de Rorschach et mécanismes de défense dans les états limites, Psychologie Médicale, 14, 12;

DE TYCHEY (C), LIGHEZZOLO (J)

(1983). A propos de la dépression limite : contribution du test du Rorschach en passation classique et psychanalytique, Psychologie Française, 28, 2, 141-155;

DE TYCHEY (C), LIGHEZZOLO (J)

(1984). A propos de la dépression mélancolique : contribution du Test du Rorschach en passation Classique et Psychanalytique, Psychologie Médicale, 16, 14, 2441-2450.

ANNEXES

Mots-clés en français : Héroïnomanes, Rorschach, carences de l'imaginaire et de la mentalisation.

Key words : *Héroïn users, Rorschach test, lack of fantasy and mentalization.*

Résumé en français :

Les auteurs, après une revue théorique destinée à définir les concepts d'imaginaire et de mentalisation ont entrepris un recensement des indices disponibles dans la littérature relativement à leur mode d'expression dans le test du Rorschach. Ils proposent aussi une liste d'indicateurs supplémentaires qu'ils vont entreprendre de valider à travers une étude comparant des patients héroïnomanes à des sujets de statut névrotique en faisant l'hypothèse d'une carence de l'imaginaire et de la mentalisation chez les premiers.

Summary :

The authors have undertaken a critical review to define the concepts of fantasy and mentalization. Then they have made a listing of the indicators of both dimensions in the field of the Rorschach test. They also propose some new signs, and they want to validate them through a comparative study of heroïn's users and nevrotic patients. They put the hypothesis of a lack of mentalization and fantasy for the first group.

REFLEXION THEORIQUE AUTOUR DE CERTAINS PHENOMENES

LINGUISTIQUES PARTICULIERS RENCONTRES A L'EPREUVE

DE VOCABULAIRE DE LA WAIS.

Auteurs :

REBOURG C*, VIVOT- JAUTZ M**, BIESSY C**, CARRERAS N**, DORR A***.

Communication présentée le 23 mai 1992 au symposium organisé par la Société Française de Psychologie (section de l'Est).

* Psychologue clinicienne, coordinatrice du laboratoire de psychologie clinique, Secteur VIII, service du Docteur MACHER J.P, Centre Hospitalier de Rouffach 68250 ROUFFACH. Enseignante vacataire en techniques projectives aux Universités de NANCY II et STRASBOURG.

** Psychologues cliniciennes, laboratoire de psychologie clinique, Secteur VIII, service du Docteur MACHER J.P, Centre Hospitalier de Rouffach 68250 ROUFFACH.

*** Psychologue clinicienne de l'Université de Santiago (CHILI) contractuelle au laboratoire de psychologie clinique, Secteur VIII, service du Docteur MACHER J.P, Centre Hospitalier de Rouffach 68250 ROUFFACH.

Dans un bilan psychologique, on délimite classiquement les épreuves projectives de celles explorant l'efficacité intellectuelle. L'épreuve de la WAIS est ainsi habituellement considérée comme une épreuve d'investigation et d'évaluation de la sphère intellectuelle.

Des travaux connus, nous faisons allusion ici aux travaux de Madame GROSCLAUDE, défendent l'idée d'une convergence projective des techniques, "au-delà des contradictions apparentes, des divergences de résultats et des différences dans la nature même des tests employés".

Cette hypothèse a été reprise et argumentée par Mesdames ROSSEL (1986) et HUSAIN (1991).

L'hypothèse d'une convergence projective inter-épreuves, je cite "restitue la continuité psychique de l'individu..... elle s'oppose (en cela) à une approche potentiellement fragmentaire du sujet".

On sait par ailleurs l'existence d'une interaction entre la sphère de la cognition et la sphère de l'affectivité, autrement appelée par TISSOT (1984) homéomorphisme des structures affectives et cognitives. Le sujet, comme le défendait déjà RAPAPORT (1968), face à une série d'épreuves de type cognitif ou projectif, nous livre une certaine idée de son mode d'être au monde, puisqu'il se trouve qu'au travers de ces 2 types d'épreuves, de niveau et de personnalité, c'est le même sujet qui parle, et se parle à sa manière.

Ce qui fait dire à Odile HUSAIN que "le bilan psychologique qui vise à une compréhension globale d'un sujet, semble être à conduire comme une approche unifiée des tests et de leur dépouillement".

C'est dans cet esprit, que dans notre pratique quotidienne, nous envisageons le bilan psychologique, et pour l'objet qui nous concerne, l'épreuve de la WAIS. Celle-ci, si elle nous intéresse au plan des performances réalisées, nous interroge aussi sur ce que le sujet nous dit de lui-même à travers ses réponses sur ce que le sujet "projette" de lui à travers ses contenus personnels et la facture de son discours.

Pour cette communication nous nous sommes limitées au développement du sub-test vocabulaire, sub-test de l'échelle verbale, épreuve dont BOURGES dit "qu'elle met en jeu la capacité à acquérir des connaissances et la facilité de verbalisation". Nous avons retenu cette épreuve dans la mesure où elle met en évidence de façon explicite les troubles linguistiques rencontrés dans notre population de référence, des patients schizophrènes.

L'objectif de ce travail est une réflexion théorique menée sur certains phénomènes linguistiques spécifiques de la population des schizophrènes, et ceci dans une double perspective, psycholinguistique et psychanalytiques. Avant d'aborder le développement de ces phénomènes linguistiques particuliers, il nous semble important de rappeler le cadre dans lequel s'inscrit la réponse analysée : en l'occurrence, il s'agit d'un cadre d'évaluation.

Le sujet sait qu'il sera question au terme de l'épreuve, d'une appréciation quantitative de ses performances cognitives. La notion d'évaluation, comprise implicitement dans le cadre du test, peut amener classiquement à un certain stress voire à un fléchissement des performances. Les manifestations émotionnelles n'ont pas en soi de caractère pathologique, elles peuvent même signifier, quand elles sont mesurées, une aptitude chez le sujet à analyser le contexte dans lequel il se trouve. Nous verrons comment déjà à ce niveau là clinique, répondre comme un dictionnaire performant, sans labilité, sans shift dans la qualité du discours, constitue en soi un indice de quelque chose de l'ordre de la personnalité. Ainsi certains sujets schizophrènes ont pu nous surprendre par leur pertinence à chacun des items proposés, pertinence froide inaffektive qui nous a fait parler de dissociation entre les 2 sphères intellectuelle et affective, dans le sens où le sujet, "sujet d'une parole", expression lacanienne, était alors absent.

Au delà de cette notion d'évaluation comprise dans le cadre, la consigne en elle-même, suggère un certain nombre d'informations implicites qu'on suppose acquises par l'interlocuteur ; ainsi les réponses devront satisfaire aux notions de pertinence, de clarté, d'informativité, notions développées par GRICE (1968), dans son célèbre principe de coopération.

Dans la consigne il nous est dit de façon explicite certaines informations. Mais une adaptation cohérente à la situation nous fait comprendre toujours plus que ce qui est dit. Or le schizophrène dans sa prise au pied de la lettre des situations n'a pas ce système là de décodage contextuel. En effet, quand on demande au sujet dans la consigne "que veut dire tel ,

mot" on attend une explication informative, pertinente, claire, qui relève du sens commun, et avec la proposition du sens dominant du mot proposé. On sait que par une analyse adéquate du contexte nous opérons immédiatement et parfois sans le savoir, une selectivité des informations en ne donnant que celles qui semblent le plus pertinentes par rapport à la situation. Or il se trouve que dans notre population le sujet schizophrène, souvent ce n'est pas la première définition qui vient à l'esprit de tout un chacun qui est proposée mais une autre circonstancielle souvent juste mais non pertinente dans le contexte ex. pour BOL répondre c'est une coupe de cheveux. Nous emprunterons à BRASSINI son expression lorsqu'il parle de défaut de selectivité chez le schizophrène.

La dernière remarque concerne la nature même du test. En effet l'épreuve de vocabulaire est une épreuve verbale composée d'une série de mots à définir. Ces mots s'ils sont différents dans leur sens, dans leur difficulté, le sont aussi par la charge affective qu'ils véhiculent. Ce poids affectif accorde aux mots une place de support projectif : ainsi entre "fauteuil" et "périr" la charge affective peut être différente. Il est intéressant de voir à quel mot le sujet résonne et en quoi certains dérapages sont riches de renseignements sur la nature de la problématique du sujet.

CHABERT et l'Ecole Parisienne, a propos des épreuves projectives, évoquait l'idée qu'il est nécessaire de pouvoir accorder une place à la résonance fantasmatique et à l'émergence en processus primaire, en terme d'adaptation, même si temporairement et ponctuellement l'adaptation au réel peut en pâtir (F-).

De la même façon à la WAIS, on attend de notre population, une résonance émotionnelle même si celle-ci peut ponctuellement diminuer l'efficacité en terme quantitatif.

Par exemple un de nos sujet témoin pris au hasard, a fait montre tout au long du test de définitions explicites et rigoureuses témoignant de l'excellence de son niveau intellectuel ex. : il a pu dire pour "émulation" : "une situation pour aller de l'avant dans un cadre de saine compétition ". Le même sujet à la définition du terme "incinérer" : utilise un mot familier inattendu "crâmer". Cette définition s'inscrit en disharmonie par rapport au reste de sa production et témoigne d'une certaine réactivité émotionnelle signifiée par ailleurs par un changement dans le comportement de type augmentation du temps de latence, agitation motrice discrète et rires. Sur relance de la part du testeur, il annonce qu'"incinérer" lui évoque la mort et que par conséquent ce terme a pu le gêner. Ceci nous fait dire que la disharmonie dans la facture du discours et dans la qualité des réponses est en soi un indice de vibration émotionnelle qui enrichit le vécu d'un sujet, or dans notre population de schizophrènes, cette disharmonie fait souvent défaut.

Cette remarque constitue en elle-même déjà une analyse qualitative de l'épreuve en question.

Nous passons maintenant au développement de notre sujet.

Les phénomènes linguistiques particuliers que nous avons relevés, se sont avérés analysables de façon globale selon 2 axes linguistiques :

- celui du signifiant qui se rapporte à l'enveloppe sonore du mot
- celui du signifié ou sens du mot, qu'on abordera selon les relations paradigmatiques et syntagmatiques du discours.

1° Du côté du signifiant : quand le sonore l'emporte sur le sémantique

Nos sujets schizophrènes ont privilégié dans certains cas, l'enveloppe sonore du mot au détriment de son sens.

Exemples ."vaciller" : "va scier du bois"

"badaud" : "bain d'eau"

"masure" : "mas qui a eu une usure"

"médire" : "prédire"

"chanceler" : "chanter"

"chanceler" : "chance"

"embûche" : "trébuche"

"falsifier" : "contraire de décalcifier"

"édifice" : "artifice"

"hétérogène" : "érogène".

Le sonore ici l'emporte sur le sémantique avec une négligence totale de la notion de radical du mot. Les coupes dans le mot s'opèrent au hasard de leur stricte consonnance : on parle d'associations consonnantiques. Un préfixe ou un suffixe en commun amène arbitrairement à une assimilation des 2 termes quand logiquement c'est le radical qui détermine la filiation du mot.

Dans tous les cas le sujet a opéré une césure arbitraire au sein du mot.

Pour saisir les raisons de cette mobilisation du sujet par le son, au détriment du sens, on peut se référer à la théorie lacanienne qui définit la psychose par "une inaptitude à rapporter correctement le signifiant au signifié". (LEMAIRE).

Le schizophrène crée alors des familles de mots arbitraires du point de vue du sens, qui résultent du seul dénominateur commun sonore.

Alors à 2 termes ayant une enveloppe sonore proche est attribuée extensivement un sens identique. Nous parlons de méconnaissance de la notion de radical du mot. Il nous a paru intéressant de relever que le radical du mot marque l'origine du mot, il en est sa matrice originelle. On peut parler chez le schizophrène de méconnaissance du sens de l'éthymologie, éthymologie qui renvoie à la question de l'origine, quand l'origine précisément est un point aveugle chez le schizophrène.

Cette façon d'utiliser les mots en tant que sons énucléés de leur sens relève d'une rupture dans la fonction symbolique. RACAMIER a propos de ce langage privé schizophrénique, parle d'une activité orale régressive : "les troubles du langage schizophrénique dérivent en partie des troubles de la pensée et de la conceptualisation mais ne s'y laissent pas réduire. Un autre facteur psychopathologique est l'usage particulier que le malade fait du langage (...) pour autant qu'il est adoré comme un objet en soi, le langage cesse d'être utilisé comme un instrument de communication".

Pourtant parfois la dimension sonore aménage d'heureux effets qui conduisent nos patients à une réponse proche de l'exactitude :

exemple : "hableur" : "qui parle beaucoup , parcequ'il y a bla bla dedans"

Quand ici la réponse est exacte, les détours qui y ont mené, mettent en évidence le fait que les indices pris en compte, ne sont pas les mêmes que ceux de tout un chacun. Le décryptage de ces indices soulève la question de l'évaluation quantitative de la réponse. En effet, faut-il coter par 0, 1, 2 points, une réponse comme celle précitée qui est exacte dans la définition, répertoriée dans le manuel, alors que les processus qui y ont conduit sont arbitraires.

Cette question partage les auteurs dans la mesure où certains, comme Odile HUSAIN, sanctionnent l'arbitrarité des indices pris en compte et cotent 0 alors que d'autres acceptent la réponse obtenue en la sanctionnant par : 1 ou 2 points.

Après avoir évoqué l'ordre du signifiant, nous abordons la dimension sémantique du langage sous l'angle des relations paradygmiques et syntagmatiques.

2° les relations paradygmiques : quand l'antonyme est pris comme synonyme.

LACAN définit le paradygme comme "une opposition signifiante entre 2 ou plusieurs termes".

Ce qui constitue l'axe paradygmique du langage, c'est la relation qu'entretiennent les mots entre eux dans la chaîne parlée ; ainsi un mot possède un sens, selon sa place dans la phrase. Si on change ce mot et qu'on le remplace par un synonyme, le sens de la phrase ne changera pas. La permutation du mot en un point de la phrase ne modifiera pas le sens de l'énoncé.

SILLAMY (1983) nous dit que "le paradigme ou l'axe paradygmatic a parfois été appelé le lieu des choix, car le locuteur choisit tel terme et non tel autre d'une classe, pour assurer le succès de sa communication et obtenir le résultat voulu".

Or, dans le discours spontané du schizophrène, souvent l'"e lieu des choix" fait défaut et peut aboutir à une communication hermétique.

A l'épreuve de vocabulaire de la WAIS, il ne s'agit pas de produire des phrases, mais de travailler sur un mot spécifique, isolé, sachant que le sujet doit trouver la définition adéquate et précise du terme, soit par le biais d'une périphrase, soit par le biais d'un synonyme, étant entendu que le terme de la WAIS est celui proposé par le sujet auront un recouvrement de sens ; la substitution de ce mot par l'autre proposé, dans une phrase, ne devrait pas en changer le sens.

Or, si les schizophrènes semblent aptes dans certains cas à réaliser cette performance linguistique, il peut arriver dans d'autres cas, qu'ils proposent, non pas le synonyme, mais l'antonyme, mot de sens contraire exactement, ce que nous n'avons jamais trouvé dans une autre population.

Exemples ; : "périr" : "naître"

"hétérogène" : "uniforme"

"arracher" : "planter"

Les contraires deviennent ici équivalents, marquant un phénomène de rupture par rapport au principe élémentaire de la langue dans la mesure où un concept ne peut pas en même temps être une chose et son contraire.

Cette assimilation entre un mot et son antonyme, pointe l'altération de la notion d'identité chez le schizophrène en termes de confusion entre "être " et ne pas être". Nous pouvons reprendre ici l'exemple du patient qui a défini le terme "arracher" par celui de "planter". Le verbe arracher dans sa définition, suppose que quelque chose au préalable a été planté d'où une succession temporelle obligée entre les 2 mots, l'un préexistant à l'autre. Le patient ici a contracté les 2 temps successifs, "planter" et "arracher", en un temps 0.

Si l'on se réfère à l'article d'Odile HUSAIN sur les troubles de la temporalité, chez le schizophrène, on peut constater avec elle cette particularité d'un temps circulaire, réversible : "la marche en avant est présentée comme parfaitement symétrique à la marche en arrière".

Ainsi l'équivalence "périr" : "naître", viendrait témoigner de l'impossibilité où le sujet se trouve, d'accéder à une représentation linéaire du temps.

La 2ème remarque autour des antonymes, c'est à dire sur le fait que le schizophrène définit un mot par son inverse, suggère que le patient est parvenu d'une certaine façon, à un premier degré de catégorisation dans la mesure où il a intégré le rapport d'opposition entre les termes ; il n'a pas choisi un terme arbitraire, idiosyncrasique, obscur, hermétique, mais il a choisi le terme avec lequel le mot à définir entretient des rapports d'opposition, de contradiction, d'interdépendance.

Peut-être, et c'est une hypothèse en guise de conclusion, que le recours à l'antonyme est de meilleur niveau au plan cognitif que d'autres couples de mots singuliers. Peut-être le couple "périr" "naître" qui signe une dialectique, est-il le témoin d'une position plus évoluée dans le champs psychotique que le couple de mots "badaud" : "bain d'eau" ?

3) Les relations syntagmatiques : quand la hierarchisation sémantique fait défaut

Lorsqu'un sujet propose comme définition de "miel", "aliment sucré produit par les abeilles", il établit une relation paradygmatic dans la mesure où la définition peut se substituer au mot "miel" dans une phrase sans en changer le sens.

Quand un autre sujet propose à la même question : le "miel c'est l'ours", il établit une relation syntagmatic dans le sens où les 2 termes "ours et miel" n'ont plus un lien d'équivalence, mais un lien contextuel. L'un a bien à voir avec l'autre non plus au sens sémantique avec une assimilation possible entre les 2 mots, , mais en terme de lien de contiguïté .

Ainsi on associera volontiers les 2 mots dans une phrase : "l'ours mange du miel" par exemple, sans pour autant leur attribuer une équivalence de sens puisqu'il est question de 2 objets différents pris dans une relation.

Nous avons pu avoir comme réponses : " instruire c'est le professeur à l'université"

"arracher c'est le dentiste", "le bol c'est la moto parce que bol d'or", "le bol c'est la chance ou ras le bol", "le miel c'est la lune, lune de miel" .

Dans ces exemples un mot entraîne un autre dans son sillage, on parle alors de liens de contiguïté. BRASSINI et ses collaborateurs, avaient repéré dans leurs études linguistiques, cette propension très importante chez les schizophrènes, à donner des réponses dites contextuelles tenues par un lien de contiguïté.

Le 2ème point à développer concerne la dimension métonymique du discours schizophrénique, entendons par là une confusion entre partie et tout par défaut de hiérarchisation des données

Exemples : "un édifice" c'est les "pyramides d'Egypte" "un édifice" c'est la "Tour Eiffel"

"Monopole" c'est le "tabac".

C'est autrement dit que classiquement "un édifice", je sais pas mais par exemple la "Tour Eiffel" c'est un "édifice".

Dans l'expression "par exemple", le sujet nous dit bien sa conscience qu'il donne un cas particulier. Le schizophrène à l'inverse amalgame le particulier et le général, l'élément de la classe et la classe entière par défaut de catégorisation.

Si la définition n'est pas absurde, dans le sens où la Tour Eiffel est bien un "édifice", néanmoins tous les édifices ne sont pas des Tour Eiffel.

On peut imaginer que le sujet a résonné sous la forme d'un syllogisme du type :

Tous les édifices sont des monuments.

Or la Tour Eiffel est un monument

donc tous les édifices sont des Tour Eiffel.

Ce syllogisme qui conduit à une conclusion arbitraire s'appelle un sophisme. On peut penser que par leur inaptitude à différencier le cas universel du cas particulier, le schizophrène réalise plus que d'autres des sophismes.

ARISTOTE dit que "définir un mot, c'est d'abord classer, c'est à dire énoncer dans un premier temps quelque chose qui caractérise l'objet dans son essence, dans sa substance, puis dans un deuxième temps, c'est en donner une qualité, la qualité étant toujours subordonnée à l'essence, qui elle est première dans un rapport de hiérarchie".

Exemples : "un bol" c'est "rond"

Ici l'exemple n'est pas absurde mais incomplet. Seule la qualité est donnée quand la bonne

réponse eut été de donner l'objet et sa qualité : "un bol c'est un récipient rond".

Nous aurons d'autres exemples non arbitraires mais insatisfaisants au plan de la conceptualisation et de la logique Aristotelicienne du type "le miel c'est fondant" "arracher c'est violent" .

Ce type de formulation nous interesse non pas au plan psychopathologique puisque d'autres sujets non schizophrènes peuvent répondre de cette manière, mais nous interesse au plan de la maturation cognitive.

Chez les schizophrènes, le rapport de subordination des indices les uns par rapport aux autres dans leur ordre d'importance, n'est pas respecté.

Le sens du mot est alors élargi à l'ensemble de la classe d'objet avec laquelle il entretient des liens étroits exemple : "miel c'est l'ours".

Anne BENSALD par le de surinclusion dans ce cas là.

Le sens du mot peut être rétréci avec un rabattement du général au plan du particulier, une partie devenant le tout, selon un procédé métonymique exemple ; "un édifice c'est la Tour Eiffel".

Quand ARISTOTE dans sa théorie des catégories, dit que , "définir c'est classer", il défend l'idée d'une opération nécessaire de hiérarchisation des indices dans toute définition.

Cette remarque vaut dans le cas d'analyse de mots polysémiques, c'est à dire à plusieurs sens. Exemple : "sombre peut signifier obscure ou triste".

Un mot possède dans la langue un sens de base dominant, ici obscure, et divers sens contextuels, ici triste.

Le sens dominant peut être défini comme celui qui est le plus fréquemment utilisé dans le langage, ou du moins celui qui vient à l'esprit de la plupart des individus, lorsqu'on propose le mot isolé de tout contexte.

Le sens contextuel, peut être défini comme un des sens possibles du mot dans un contexte particulier donné, et qui ne s'impose pas d'emblée à l'esprit.

L'épreuve de vocabulaire de la WAIS on demande de façon implicite de définir le mot dans son sens dominant d'abord et dans son sens contextuel ensuite si le sujet y pense.

On sollicite donc le sujet à un niveau de hiérarchisation conceptuelle en lui demandant de réaliser une sélection des informations. Un sujet non psychotique, nous signifiera sa capacité à passer d'un niveau à un autre de langage concret abstrait, concret métaphorique par des formules du type "instruire ça veut dire enseigner, apprendre quelque chose à quelqu'un, mais aussi on peut dire instruire une affaire". Dans le mais aussi il nous montre son accès à la hiérarchisation et son aptitude à saisir en priorité le sens non dominant du mot polysémique.

Le sujet schizophrène souvent donnera une réponse adéquate mais sans respect de la hiérarchisation des données, ceci confirmant un défaut de sélectivité, terme emprunté aux psycholinguistes.

Exemple "miel" : "c'est une marque de machine à laver"

"portion" : "un gringalet on dit demi-portion"

"bol" : "c'est une coupe de cheveux".

En conclusion, les phénomènes linguistiques particuliers relevés dans notre population de schizophrènes et confirmant les travaux psycholinguistiques sur le sujet, nous ont intéressées au-delà de la seule approche psychopathologique du sujet, puisqu'ils nous ont rappelé quels sont les mécanismes obligés mis en oeuvre dans l'acte du langage. On pourrait reprendre pour conclure cette distinction lacanienne entre langage et parole, dans le sens où si nos schizophrènes sont des sujets de langage, ils ne sont pas sujets de parole.

LA WAIS COMME TECHNIQUE PROJECTIVE : INTERET D'UNE ANALYSE PSYCHANALITIQUE ET LINGUISTIQUE DU SUBTEST VOCABULAIRE (application à une population de schizophrènes).

Auteurs : REBOURG C., VIVOT -JAUTZ M., BIESSY-MAVEYRAUD C, CARRERAS N.

Psychologues cliniciennes au Centre Hospitalier de Rouffach, Secteur VIII, Service du Dr MACHER

Communication proposée le 22 juillet 1993 au colloque international du Rorschach et des méthodes projectives de Lisbonne

Scéance C24 " d'autres formes d'exploration projective 2 " 9H15-10H45 Durée 15 mn

Le travail que nous vous proposons aujourd'hui s'inscrit dans la perspective d'une convergence projective des techniques et trouve sa justification dans les hypothèses élaborées par **ROSSEL** (1986), **GROSCLAUDE** (1987), et **HUSAIN** (1991).

Pour ces auteurs, si la WAIS demeure un instrument princeps d'investigation de l'efficience intellectuelle, ce test peut aussi être abordé en tant qu'instrument projectif où le sujet non seulement exprime ses aptitudes cognitives mais aussi ce qu'il est au plan de l'identité.

Cette hypothèse permet, je cite " (de) restitue(r) la continuité psychique de l'individu..... elle s'oppose (en cela) à une approche potentiellement fragmentaire du sujet " (ROSSEL, 1986).

Le sujet, (comme le défendait déjà **RAPAPORT** (1968)), face à une série d'épreuves de type cognitif ou projectif, nous livre une certaine idée de son mode d'être au monde, puisqu'il se trouve qu'au travers de ces 2 types d'épreuves, de niveau et de personnalité, c'est le même sujet qui parle, et se parle à sa manière.

D'ailleurs si **TISSOT** (1984) évoque l'homéomorphisme des structures affectives et cognitives, pour **CIOMPI** (1991), " les affects ne fonctionnent pas seulement comme moteur des éléments cognitifs comme le présumait **PIAGET** (1981) ", mais seraient plutôt voie d'accès et support de la cognition (il parle de "commutateurs" et de "tissus conjonctif").

L'objectif de ce travail est une réflexion théorique menée sur certains phénomènes linguistiques spécifiques de la population des schizophrènes ; dans le cadre de cette exploration nous avons proposé le subtest de vocabulaire de la WAIS à une population composée de 25 schizophrènes ainsi qu'à 25 témoins. Le dépouillement de nos données a été opéré selon une double perspective psycholinguistique et psychanalytique.

ant donné le temps imparti pour cette communication, nous cantonnerons notre réflexion aux phénomènes linguistiques particuliers que nous avons relevés, ils se sont avérés analysables de façon globale selon 2 axes linguistiques :

celui du signifiant qui se rapporte à l'enveloppe sonore du mot

celui du signifié ou sens du mot, qu'on abordera selon les relations paradigmatiques et syntagmatiques du discours.

Pour finir, nous aborderons la dimension métonimique du discours schizophrène.

Du côté du signifiant : quand le sonore l'emporte sur le sémantique

Ces sujets schizophrènes ont privilégié dans certains cas, l'enveloppe sonore du mot au détriment de son sens.

Exemples : "vaciller" : "va scier du bois"

"badaud" : "bain d'eau"

"masure" : "mas qui a eu une usure"

"médire" : "prédire"

"chanceler" : "chanter"

"chanceler" : "chance"

"embûche" : "trébuche"

"falsifier" : "contraire de décalcifier"

"édifice" : "artifice"

"hétérogène" : "érogène".

Le sonore ici l'emporte sur le sémantique avec une négligence totale de la notion de radical du mot. Dans tous les cas le sujet a opéré une césure arbitraire au sein du mot.

Le schizophrène crée alors des familles de mots arbitraires du point de vue du sens, qui résultent du seul dénominateur commun sonore. Alors à 2 termes ayant une enveloppe sonore proche est attribuée extensivement un sens identique. Nous parlions de méconnaissance de la notion de radical du mot. Il nous a paru intéressant de relever que le radical du mot marque l'origine du mot, il en est sa matrice originelle. On peut parler chez le schizophrène de méconnaissance du sens de l'éthymologie, éthymologie qui renvoie à la question de l'origine, quand l'origine précisément est un point aveugle chez le schizophrène.

Après avoir évoqué l'ordre du signifiant, nous abordons la **dimension sémantique du langage sous l'angle des relations paradygmiques et syntagmatiques.**

2°les relations paradygmiques : quand l'antonyme est pris comme synonyme.

LACAN définit le paradygme comme "une opposition signifiante entre 2 ou plusieurs termes".

Ce qui constitue l'axe paradygmique du langage, c'est la relation qu'entretiennent les mots entre eux dans la chaîne parlée ; Si on change un mot de cette chaîne et qu'on le remplace par un synonyme, le sens de la phrase ne changera pas. La permutation du mot en un point de la phrase ne modifiera pas le sens de l'énoncé.

A l'épreuve de vocabulaire de la WAIS, il ne s'agit pas de produire des phrases, mais de travailler sur un mot spécifique, isolé, sachant que le sujet doit trouver la définition adéquate et précise du terme, soit par le biais d'une périphrase, soit par le biais d'un synonyme, étant entendu que le terme de la WAIS et celui proposé par le sujet auront un recouvrement de sens ; la substitution de ce mot par l'autre proposé, dans une phrase, ne devrait pas en changer le sens.

Or, si les schizophrènes semblent aptes dans certains cas à réaliser cette performance linguistique, il peut arriver dans d'autres cas, qu'ils proposent, non pas le synonyme, mais l'antonyme, mot de sens contraire exactement, ce que nous n'avons jamais trouvé dans une autre population.

Exemples ; : "périr" : "naître"

"hétérogène" : "uniforme"

"arracher" : "planter"

Cette assimilation entre un mot et son antonyme, pointe l'altération de la notion d'identité chez le schizophrène en termes de confusion entre "être " et ne pas être". Nous pouvons reprendre ici

l'exemple du patient qui a défini le terme "arracher" par celui de "planter". Le verbe arracher dans sa définition, suppose que quelque chose au préalable a été planté d'où une succession temporelle obligée entre les 2 mots, l'un préexistant à l'autre. Le patient ici a contracté les 2 temps successifs, "planter" et "arracher", en un temps 0.

Si l'on se réfère à l'article d'Odile HUSAIN sur les troubles de la temporalité, chez le schizophrène, on peut constater avec elle cette particularité d'un temps circulaire, réversible : "la marche en avant est présentée comme parfaitement symétrique à la marche en arrière".

Ainsi l'équivalence "périr" : "naître", viendrait témoigner de l'impossibilité où le sujet se trouve, d'accéder à une représentation linéaire du temps.

3° Les relations syntagmatiques : quand la hiérarchisation sémantique fait défaut

Lorsqu'un sujet propose comme définition de "miel", "aliment sucré produit par les abeilles", il établit une relation paradygmatic dans la mesure où la définition peut se substituer au mot "miel" dans une phrase sans en changer le sens.

Quand un autre sujet propose à la même question : le "miel c'est l'ours", il établit une relation syntagmatic dans le sens où les 2 termes "ours et miel" n'ont plus un lien d'équivalence, mais un lien contextuel. L'un a bien à voir avec l'autre non plus au sens sémantique avec une assimilation possible entre les 2 mots, , mais en terme de lien de contiguïté . Ainsi on associera volontiers les 2 mots dans une phrase : "l'ours mange du miel" par exemple, sans pour autant leur attribuer une équivalence de sens puisqu'il est question de 2 objets différents pris dans une relation.

Nous avons pu avoir comme réponses : " instruire c'est le professeur à l'université"

"arracher c'est le dentiste", "le bol c'est la moto parce que bol d'or", "le bol c'est la chance ou ras le bol", "le miel c'est la lune, lune de miel" .

4° Le dernier point à développer concerne la dimension métonymique du discours schizophrénique, entendons par là une confusion entre partie et tout par défaut de hiérarchisation des données.

Exemples : "un édifice" c'est les "pyramides d'Egypte"

"un édifice" c'est la "Tour Eiffel"

"Monopole" c'est le "tabac".

C'est autrement dit que classiquement "un édifice", je sais pas mais par exemple la "Tour Eiffel" c'est un "édifice".

Dans l'expression "par exemple", le sujet nous dit bien sa conscience qu'il donne un cas particulier. Le schizophrène à l'inverse amalgame le particulier et le général, l'élément de la classe et la classe entière par défaut de catégorisation. Si la définition n'est pas absurde, dans le sens où la Tour Eiffel est bien un "édifice", néanmoins tous les édifices ne sont pas des Tour Eiffel. On peut imaginer que le sujet a résonné sous la forme d'un syllogisme du type :

Tous les édifices sont des monuments

or la Tour Eiffel est un monument

donc tous les édifices sont des Tour Eiffel.

Ce syllogisme qui conduit à une conclusion arbitraire s'appelle un sophisme. On peut penser que par leur inaptitude à différencier le cas universel du cas particulier, le schizophrène réalise plus que d'autres des sophismes.

ARISTOTE dit que "définir un mot, c'est d'abord classer, c'est à dire énoncer dans un premier temps quelque chose qui caractérise l'objet dans son essence, dans sa substance, puis dans un deuxième temps, c'est en donner une qualité, la qualité étant toujours subordonnée à l'essence, qui elle est première dans un rapport de hiérarchie".

Exemple : "un bol" c'est "rond"

Ici l'exemple n'est pas absurde mais incomplet. Seule la qualité est donnée quand la bonne réponse eut été de donner l'objet et sa qualité : "un bol c'est un récipient rond".

Nous aurons d'autres exemples non arbitraires mais insatisfaisants au plan de la conceptualisation et de la logique Aristotelicienne du type "le miel c'est fondant" "arracher c'est violent" .

Ce type de formulation nous interesse non pas au plan psychopathologique puisque d'autres sujets non schizophrènes peuvent répondre de cette manière, mais nous interesse au plan de la maturation cognitive.

Chez les schizophrènes, le rapport de subordination des indices les uns par rapport aux autres dans leur ordre d'importance, n'est pas respecté.

Le sens du mot est alors élargi à l'ensemble de la classe d'objet avec laquelle il entretient des liens étroits exemple : "miel c'est l'ours".

Anne **BENSAID** parle de surinclusion dans ce cas là.

Le sens du mot peut être rétréci avec un rabattement du général au plan du particulier, une partie devenant le tout, selon un procédé métonymique exemple ; "un édifice c'est la Tour Eiffel".

Quand **ARISTOTE** dans sa théorie des catégories, dit que , "définir c'est classer", il défend l'idée d'une opération nécessaire de hiérarchisation des indices dans toute définition.

Cette remarque vaut dans le cas d'analyse de mots polysémiques, c'est à dire à plusieurs sens.
Exemple : "sombre peut signifier obscure ou triste".

Un mot possède dans la langue un sens de base **dominant**, ici obscure, et divers sens **contextuels**, ici triste.

Le sens dominant peut être défini comme celui qui est le plus fréquemment utilisé dans le langage ou du moins celui qui vient à l'esprit de la plupart des individus, lorsqu'on propose le mot isolé de tout contexte.

Le sens contextuel, peut être défini comme un des sens possibles du mot dans un contexte particulier donné, et qui ne s'impose pas d'emblée à l'esprit.

L'épreuve de vocabulaire de la WAIS on demande de façon implicite de définir le mot dans son sens dominant d'abord et dans son sens contextuel ensuite si le sujet y pense.

On sollicite donc le sujet à un niveau de hiérarchisation conceptuelle en lui demandant de réaliser une sélection des informations. Un sujet non psychotique, nous signifiera sa capacité à passer d'un niveau à un autre de langage concret abstrait, concret métaphorique par des formules du type "instruire ça veut dire

enseigner, apprendre quelque chose à quelqu'un, mais aussi on peut dire instruire une affaire".

Dans le mais aussi il nous montre son accès à la hiérarchisation et son aptitude à saisir en priorité le sens non dominant du mot polysémique.

Le sujet schizophrène souvent donnera une réponse adéquate mais sans respect de la hiérarchisation des données, ceci confirmant un défaut de sélectivité, terme emprunté aux psycholinguistes.

Exemple "miel" : "c'est une marque de machine à laver"

"portion" : "un gringalet on dit demi-portion"

"bol " : "c'est une coupe de cheveux".

En conclusion, les phénomènes linguistiques particuliers relevés dans notre population de schizophrènes et confirmant les travaux psycholinguistiques sur le sujet, nous ont intéressées au-delà de la seule approche psychopathologique du sujet, puisqu'ils nous ont rappelé quels sont **les mécanismes obligés mis en oeuvre dans l'acte du langage**. On pourrait reprendre pour conclure cette distinction lacanienne entre langage et parole, dans le sens où si nos schizophrènes sont des sujets de langage, ils ne sont pas sujets de parole.

LE SUJET ETAT-LIMITE ET L'EVALUATION EN EXAMEN PSYCHOLOGIQUE

Christine REBOURG *

INTRODUCTION

Le concept d'état limite bien que familier aujourd'hui dans la littérature psychanalytique reste contesté par certains auteurs, du fait du polymorphisme sémantique de la définition et des confusions de sens qui en résultent. Kernberg, Bergeret, Kohut, Green, Rosolato, Grünberger, Anzieu ont contribué par leurs travaux à une meilleure compréhension de ce concept qui regroupe l'ensemble des pathologies du narcissisme.

Dans le domaine des méthodes projectives, Chabert, Merceron, Rossel, Timsit, Lerner, De Tychev entre autre se sont intéressés à cette population consultante, si fréquente aujourd'hui, dont la symptomatologie d'appel est dépressive, comportementale ou somatique.

Etat limite, organisation limite, structure limite, aménagement limite... les auteurs ont pu s'interroger sur la notion de fixité de la structure comme entité psycho-génétique isolée, ou sur le caractère transitoire de ses manifestations susceptibles d'appartenir à l'une ou l'autre structure, la névrose ou la psychose. La structure limite constituerait un aménagement mobile dans "l'entre-deux" de ces deux entités.

D'une manière générale on peut dire que le questionnement posé par le sujet limite tourne autour de l'estime de soi en termes de : qu'est-ce que je vaudrais au regard de l'autre et ceci en fonction d'un modèle idéal (problématique narcissique) ? Les préoccupations fondamentales sont relatives à l'investissement de la vie - vivre ou ne pas vivre - avec dans certains cas un tropisme pour le morbide (réactions suicidaires et équivalents).

Cette question posée de la valeur de soi ou estime de soi sans possibilité de baromètre intérieur, mais appuyée et en référence à un autre extérieur, rappelle :

- la fonction du regard et la recherche d'une emprise sur l'objet,
- l'inflation des pulsions de mort,
- le rapport à l'idéal du moi et au manque désavoué,

Joyce Mc Dougall citant Chasseguet-Smirgel parle de "maladie de l'idéalité". On évoquera ici l'impossible renoncement à l'absolu, aux fétiches, l'impossible accès au manque, à la mesure, à la tempérance, à la temporisation, à la différence, qui ne sont pas sans rappeler la position perverse.

Nous nous attacherons à illustrer par un exemple clinique une des figures des états limites rencontrée en consultation extra-hospitalière et nommée par Alberto Eiguer et Racamier : perversion narcissique.

Il n'est pas question d'établir un profil type caractéristique de l'état limite en examen psychologique mais de repérer comment est appréhendée cette situation expérimentale spécifique qu'est l'examen psychologique.

* Christine REBOURG : Psychologue Clinicienne - Centre Hospitalier de Rouffach - Secteur VIII - Service du Docteur Jean-Paul MACHER 68250 ROUFFACH

Comment d'une manière générale est appréhendée l'évaluation par le pervers narcissique sachant que cette situation expérimentale suppose une interaction testeur-testé dont l'intermédiaire, un matériel de tests définit rôles et attitudes des deux protagonistes.

Quelle place occupe le sujet testé dans cette interaction non choisie par lui, que réactive cette situation et quels mécanismes mobilise-t-elle.

Nous aborderons donc les 2 points suivants :

- le rapport entretenu avec l'examineur (notion d'inversion des rôles et appel à la limite), avec l'illustration de 2 mécanismes spécifiques du pervers narcissique, qui sont L'INDUCTION, et la PARADOXALITE,

- le rapport au cadre (notion de transgression de l'espace, du temps et des lois mises en place). Le cadre étant ici représenté par la situation d'évaluation.

CAS CLINIQUE

Monsieur K. s'installe sans gêne dans mon bureau avant mon arrivée négligeant l'invitation de la secrétaire à patienter. On note ici d'emblée l'infraction de l'espace occupé par l'interlocuteur avec l'absence de respect du cadre et du temps, modifié par le sujet : il dit qu'"il n'avait pas le temps d'attendre".

On sait ce que l'ATTENTE véhicule de vide ou de frustration chez l'état limite : attente non pas envisagée comme promesse d'un futur sur lequel se projette le DESIR, mais attente comme marque d'une béance et d'un MANQUE à combler immédiatement. Rien ne se dessine sur l'espace blanc de l'attente de l'état limite d'où la réactivation anxieuse et l'irruption d'acting pour habiter le manque.

L'homme, quand il parle, est brillant dans le sens où il suscite de l'intérêt de par un discours cousu-main aux finitions parfaites avec un exercice oratoire subtil de manipulation. Eguier parlerait de "magnétiseur abusif"... Savoir et langage sont chez lui fétichisés pour impressionner, on peut évoquer la colonisation progressive du territoire psychique de l'autre dans le sens où il s'approprie les outils conceptuels du testeur (la psychanalyse) et exprime de façon implicite qu'il n'a rien à attendre de l'autre puisqu'il sait déjà tout sur lui-même. On parlera de déni du savoir de l'autre et d'une distorsion dans la relation examinateur-examiné (Merceron, Rossel, Husain) : "Je suis un narcissique au sens de Freud, je n'ai rien à perdre car je n'investis rien. Même si je devais être viré de mon travail, ça ne poserait aucun problème étant donné que je suis à 2 ans de la retraite, à ce stade je peux me permettre toutes les extravagances...." Le ton est nihiliste, vie, valeurs et affects sont dénigrés, ridiculisés. Il exprime une prédisposition très nette en parodiant une expression de Kundera, pour l'insoutenable pesanteur de l'être.

Quand les tests lui sont proposés, il les refuse argumentant :

1°qu'il est un sujet "hors normes" : position de toute puissance avec volonté de se singulariser qui n'est pas sans rappeler une représentation de soi idéalisée,

"votre matériel n'est pas à même d'évaluer mon niveau ...",

2°qu'il a été testé dans le passé par un psychologue et d'une façon générale dit-il "je hais les tests et je méprise l'incompétence de ceux qui en ont besoin.... jamais je me conformerais à ce type de situation humiliante".

On notera ici l'impossible adaptation au cadre, à l'évaluation, à la loi qu'elle représente, vécue com-

me assujettissement et perte de la maîtrise.

Le testeur assiégé dans son narcissisme, s'insurgera dans une contre-attitude négative réflexe, ré-pondant ainsi EN MIROIR à l'attaque de Monsieur K.

Le contraste existe entre ce discours résolument négatif tenu par Monsieur K où, loi, normes, consensus, sont dénigrés alors que la biographie du sujet prouve une adaptation possible à l'ordre hierar-chique et une soumission élémentaire aux règles. On évoquera l'obtention d'une maîtrise en droit et un poste à hautes responsabilités professionnelles (fondé de pouvoir bancaire).

- "Monsieur K, vous parlez de marginalité, de mépris des valeurs communes admises par la majori-té silencieuse et imbécile, je vous cite, vous vous targuez d'être un rebelle, insoumis, inassimilable, alors comment expliquez-vous votre position sociale, votre réussite sociale qui ont nécessité à un moment ou à un autre une soumission minimum aux règles ? ainsi aujourd'hui ce n'est pas Mesrine que je reçois, mais bien un fondé de pouvoir bancaire !"

Monsieur K (sourire) : -"bravo ! vous avez évalué le tricheur, l'exhibitionniste, mais, chère Mada-me, vous vous vexe de mon refus de passer ce bilan, c'est net ! en tant que psychologue vous avez à être neutre, tolérante à toute forme d'agression. Si vous ne pouvez pas tolérer ce type de comportement qui n'est en fait que l'expression de ma personnalité, vous devriez le savoir, alors faites autre chose ! vous pouvez noter : je dégueule sur les femmes et sur l'humanité en général, je ne respecte personne et n'at-tends que la fin.... mais au moins je ne fais pas partie de ces assassins qui font des enfants pour les en-voyer à Verdun. Je n'ai pas d'enfants, par choix. Vous Madame, avez-vous eu le culot de faire des enfants ?"

Le propos est brutal, cru, non secondarisé, non symbolisé, équivalent d'un passage à l'acte. Joyce Mc Dougall parlerait de "mot-acte". Les mots ont été prémédités, pour atteindre et détruire. Dans la mise en place d'un scénario sado-masochiste où les mots prennent valeur de coups, il tire une jouissance évi-dente à déposséder le testeur d'une puissance hypothétique (représentation fétichisée des tests).

Il est invité à sortir, s'il le désire, après un rappel bref du cadre dans lequel prend place cet examen psychologique.

La perspective d'une "rupture de lien", amène à une virevolte anxieuse où il "s'attachera à bien fai-re" pour reprendre son expression.

-"vous savez je suis provocateur, fatigué de cette lutte, fatigué de moi-même. Vous me trouvez pa-thétique ? je souffre Madame ! il est bien évident que ce n'est pas vous que j'attaquais mais l'image que vous représentez ma mère dirait Freud ! vous m'avez coupé ma verve, je consomme ma défaite, com-mençons ce bilan si vous voulez !"

Tantôt sadique il se nourrit d'évidence du malaise d'autrui, tantôt victime avec une érotisation de la position passive masochiste, il exprime avec démesure et violence, une angoisse majeure de déposses-sion et de manipulation. Il veut L'EMPRISE de son côté.

INDUCTION et PARADOXALITE

Dans cette mise en scène en 3 temps, nous retrouvons deux des mécanismes pervers narcissiques

conceptualisés par Racamier et développés par Alberto EIGUER : l'induction et la paradoxalité

1° la mise en place d'un scénario qui vise à attirer l'objet puis le rejeter (fascination-expulsion), à le séduire puis à lui signifier clairement sa position de victime,

2° l'ajustement de l'interlocuteur à cette position sado-masochiste : l'interlocuteur brimé, se voit contraint dans un mouvement en miroir, parfaitement symétrique, à répondre sous forme d'acting verbal à son tour, mouvement qui sera immédiatement pointé et sanctionné par le sujet, alors même qu'il en est à l'origine,

3° le rétablissement du lien avec l'inversion de la position dominant-dominé.

"Sous l'influence de leur soi grandiose, les pervers narcissiques essaient de créer un lien avec un 2ème individu en s'attaquant à l'intégrité narcissique de l'autre afin de le désarmer.... le narcissisme de l'autre est sans cesse en danger, disqualifié." EIGUER nomme INDUCTION ce mécanisme qui vise à provoquer chez l'autre délibérément, un sentiment ou une réaction violente.

Il évoque aussi la PARADOXALITE perverse, double mouvement constitué à la fois de dénigrement ou sadisme moral et de maintien du lien.

Monsieur K ne "répare" pas, ni ne s'excuse, mais il aménage le conflit pour ne pas perdre contact avec l'interlocuteur.

On note là toute la dépendance du pervers à son objet et comment il AGIT la relation pour tantôt s'allier, tantôt se délier dans un mouvement extrêmement coûteux.

Il acceptera l'examen psychologique, à sa manière : le faire semblant. Autrement dit faire sans faire. (Jeux du masque et du dévoilement cher au pervers).

Dès la première réponse à l'un des tests projectifs (Rorschach), il donnera sa limite à sa participation : "je vous dis chauve-souris car on ne peut pas dire autre chose de plus bête que ça !"

Il persévèrera à toutes les planches, une seule et même réponse, sorte de moquerie résolue : "je vois partout un sexe de femme... ça vous dérange pas j'espère (rires) je vais vous prouver que je suis un obsédé sexuel, je vous facilite le travail ! Si c'était fait différemment, j'aurais pu imaginer tant de choses mais là je suis limité par le matériel !"

On relève la position de toute puissance absolue, l'impossible admission d'une contrainte quelle qu'elle soit imposée par le réel (primat du principe du plaisir), l'aménagement compulsif de la réalité qui doit se plier à ses exigences pour le maintenir dans l'illusion de la toute puissance, "si c'était.....".

"SI C'ETAIT...", exclamation si fréquente chez les états limites, **adeptes du trafic du réel, et vandales du cadre**. Leur créativité ne peut se jouer dans un espace imposé, (dans ce contexte imaginer des contenus à partir des tâches du Rorschach). Leur énergie se déplace sur le **cadre ou contenant** et vise à briser ce qui est mis en place.

On peut établir un parallèle entre cette attitude en examen psychologique et leur appréhension de l'existence : là aussi l'énergie n'est pas mise au service de l'existence à savoir occuper à sa manière cet es-

pace de temps défini et vectorisé que constitue une vie, en y apposant sa signature personnelle. L'énergie se cristallise et se fige autour des deux balises début et fin de vie (naissance et mort) qui représentent le cadre temporel de toute existence. La multiplicité des réactions suicidaires chez l'état limite, manipulation de la mort et de la vie, témoigne de la focalisation du sujet sur le cadre ou contenant de l'existence et non sur son contenu à savoir comment remplir ma vie. En décidant quand leur vie doit cesser, il réaffirme leur toute puissance et un fantasme d'auto-engendrement.

CONCLUSION

Chez l'état limite plus que le contenu (épreuves psychométriques), c'est le contenant qui est investi, testé, éprouvé, mis à mal. Le contenant ici est la situation d'évaluation elle-même.

Bien évidemment, Monsieur K n'a pu être évalué, au sens psychométrique.

Les épreuves d'efficiences ont été interrompues par "fatigue et désintérêt", les épreuves projectives dénaturées.

Mais, dans sa façon à lui d'envisager l'évaluation, de la détruire ou de l'en empêcher, Monsieur K a exprimé ce qu'il était. Il a dit le temps de cette situation expérimentale particulière où 2 protagonistes sont mis en relation avec l'intermédiaire d'un matériel, il a dit d'une façon outrée rien d'autre que ce qu'il est. Car cette situation expérimentale, si elle est susceptible d'accentuer certains mécanismes défensifs, n'en fait jamais improviser aucun qui ne serait pas propre au sujet lui-même.

Il a dit :

- son rapport à l'évaluation avec la projection d'une relation dominant-dominé et l'inversion des rôles tenus,
- sa corruption du cadre que représente un examen psychologique (mépris de l'espace du temps et des consignes),
- sa difficulté à "mentaliser" et sa propension à agir,
- l'intrication entre vie et mort avec un appel permanent à la LIMITE par lui toujours mise à mal,
- sa dépendance par rapport à l'examineur tenu à être là même si manipulé, tantôt victime, tantôt bourreau,
- sa jouissance à faire EPROUVER à l'autre,
- sa jouissance à VAINCRE quand il CONVAINT,
- son impossible acceptation du réel dans sa forme imposée,
- son exhibitionnisme psychique,
- sa toxicité dans ce besoin impérieux d'imposer pensées, actes et règles,
- sa lucidité douloureuse sur lui-même,
- ses outrances mortifères,
- le risque de passage à l'acte suicidaire, pour faire silence en lui, ultime expression de la maîtrise et de la puissance.

Si nous avons choisi ce cas, c'est parce-qu'il exprimait mieux qu'un autre, comment une personnalité donne le ton et la forme d'un examen psychologique.

BIBLIOGRAPHIE

- Anzieu, D. : Les états limites. Intervention à la SFP. Mars 1985
- Bergeret, C. : La dépression et les états limites. Paris, Payot 1974
- Chabert C. : La psychopathologie à l'épreuve du Rorschach. Paris, Dunod 1987
- De Tychey, C. : Test de Rorschach et mécanismes de défense dans les états limites. Psychologie médicale, 1982, 14 (12).
- Eiguer, A. : Le pervers narcissique et son complice, Dunod 1989.
- Green, A. : Narcissisme de vie, narcissisme de mort. Paris, Edition de minuit, 1983
- Grunberger, B. : Le narcissisme, Paris Payot 1971
- Kernberg, O. : Les troubles limites de la personnalité, Privat 1979
- Kohut, H. : Le soi, Puf 1974
- Lerner, PM. et Lerner, HD. : Rorschach assessment of primitive defenses in borderline personality structure. In borderline phenomena and the Rorschach test, IUP, NY; 1980
- McDougall J. : Plaidoyer pour une certaine anormalité, Gallimard, 1978
- Racamier, P. : De la perversion narcissique. Exposé présenté à APSYG Grenoble 1985
- Rosalato, G. : Le narcissisme in Nouvelle Revue de Psychanalyse, 13, 1976
- Rossel, F. ; Merceron, C. ; Husain, O. : Aménagement particulier des états limites : les organisations perverses de la personnalité à travers le Rorschach. Communication présentée au XIème congrès international du Rorschach et des méthodes projectives, Barcelone 1984.

IDENTIFICATION ET QUALIFICATION AU RORSCHACH

Christine REBOURG - Amsterdam - juillet 1999

Depuis 10 ans, nous avons mis en place dans notre service, une grille d'analyse qualitative du Rorschach dont les items rendent compte d'une analyse cognitivo-affective du fonctionnement psychique. Ainsi, pour l'axe cognitif, nous nous attachons à évaluer la qualité de l'organisation perceptive et de l'idéation dans les trois invariants temps, espace et causalité. Par ailleurs, dans l'analyse des énoncés au Rorschach, nous évaluons si le sujet se trouve en priorité dans le registre de l'IDENTIFICATION de l'objet, ou dans le registre de la QUALIFICATION de l'objet.

Cette grille est inspirée des travaux Piagétien développés par l'école de LAUSANNE (Rossel - Merceron - Husain) et de l'approche linguistique structurale.

Un traitement statistique des items de cette grille dans le champ de la schizophrénie a donné lieu à plusieurs publications et communications.

A l'inverse du TAT, la réponse Rorschach se résume le plus souvent à une séquence linguistique simple : un substantif ou une proposition indépendante du type sujet, verbe, complément. Parfois le sujet se livre à une description, d'autres fois, une fiction, plus rarement encore, un récit, une intrigue (Villerbu) ou une "fabula" au sens de Umberto ECCO.

Le récit a cette spécificité qu'il introduit une TEMPORALITÉ qui met en jeu un SCHEMA NARRATIF, autour d'un "événement" au sens linguistique, avec un développement.

Nous pouvons donc observer une hétérogénéité du corpus des énoncés linguistiques au Rorschach dans l'ensemble de la population générale, avec une variation infinie qui va du mot isolé jusqu'au développement circonstancié, somme de propositions conjonctives et subordonnées parfois complexes.

Mais la question est : qui dit quoi ?
ou plus précisément : qui dit quoi et comment ?

Tel est le propos de cette communication.

Face à la somme d'énoncés linguistiques que constitue un protocole Rorschach, notre canevas d'analyse est le suivant :

1) Dans ce système testeur-testé, avec un matériel comme support et lieu d'échange, y-a-t-il un LOCUTEUR ?

Les linguistes parlent : "d'actant", c'est à dire un sujet qui parle bien sûr, mais surtout qui se sait à l'origine de sa perception. Nous verrons comment le schizophrène l'ignore : quelqu'un a vu quelque chose, dit quelque chose, pensé ou ressenti quelque chose mais est-ce lui ? Les neuropsychologues parlent à ce sujet d'absence de méta-représentation, ce que Bion qualifie de "troubles de l'appareil à penser les pensées".

2) Y a-t-il un DESTINATAIRE, à cette production ?

Quelle place lui est attribuée ?

Quelle fonction du langage est mobilisée ?

-> référentielle, c'est à dire descriptive

-> expressive/affective

-> conative, c'est à dire qui consiste à agir sur l'autre.

Les interactions linguistiques entre un locuteur et un destinataire désignent pour les linguistes un système ALLOCENTRIQUE, qui suppose en tout état de cause deux protagonistes clairement différenciés. Nous verrons comment dans le champ psychotique, il y a altération de ce système.

3) Quelle est la facture ou la typologie de l'AXE SYNTAGMATIQUE, c'est à dire de la chaîne parlée ?

Plus cet axe est déployé et articulé sur un vecteur, plus la pensée du locuteur est lisible et adressée à un destinataire. Il est important de relever la présence ou l'absence de cette fonction cardinale du discours qui suppose un nombre suffisant de séquences linguistiques nécessaires à l'intelligibilité du propos.

Avons-nous à faire à un style elliptique, enigmatique ou hermétique, ou bien un style discursif, circonstancié, intelligible, même si heurté, hésitant ?

4) Quelle est la qualité ou la facture de l'AXE PARADYGMATIQUE ? Pour l'évaluer, nous décomposons les séquences linguistiques en trois groupements :

syntagmes nominaux

syntagmes verbaux

syntagmes qualifiants

A) LES SYNTAGMES NOMINAUX :

Ils sont représentés par les articles et substantifs, sujets du propos qui correspondent aux contenus cotables au Rorschach.

Les syntagmes nominaux mettent l'accent sur :

L'IDENTIFICATION DE L'OBJET

En termes de : qu'est ce que c'est ? "un animal... un humain... un objet... etc"

L'identification appartient au registre DENOTATIF, ou l'énergie de pensée se porte sur la valeur INTRINSEQUE de l'objet, sa nature, son essence, sa définition.

Certains protocoles se résument à une liste de syntagmes nominaux exprimant très clairement un questionnement autour de la nature ou l'identité de l'objet perçu.

Ex. : "des mandibules, des ovaires, un scarabé, une nymphe, des oreilles".

Nous avons repéré deux tendances dans le registre dénotatif :

soit -> registre dénotatif appliqué au REEL : c'est l'objet du réel qui est évoqué et non sa représentation dans une absence totale de conscience interprétative.

Ex. : *planche V* : "ça c'est la vraie chauve-souris"

Ce type de séquence appartient au registre psychotique.

soit -> registre dénotatif appliqué à la REPRESENTATION : le sujet sait qu'il s'agit d'une représentation d'objet et non de l'objet du réel, mais il ne peut en aborder que le caractère concret, empiriquement éprouvé par lui-même. Le locuteur a une conscience interprétative, il se sait en situation projective et non perceptive mais il n'a pas les outils psychiques nécessaires pour traiter le contenu à un niveau élevé de mentalisation.

Ex. : "ça ressemble à une chauve-souris, mais pas bien faite, je rajouterais des trucs pour faire mieux parce que là c'est pas tout à fait ressemblant".

Ex. : "bien sûr on peut imaginer un papillon, mais comme il est fait et en noir, je m'arrête sur l'idée de la simple tache d'encre, il faut beaucoup d'imagination pour dire autre chose".

Ce registre dénotatif appliqué à la représentation se retrouve dans les pathologies de caractère au sens de Bergeret et chez les états limites inférieurs au sens de Kernberg.

B) LES SYNTAGMES VERBAUX ET QUALIFIANTS :

Les syntagmes verbaux rendent compte de l'ACTION réalisée par le sujet, ce qui est cotable le plus classiquement par K.

Action agie ou subie

réflexive ou réciproque

Les syntagmes qualifiants sont les adjectifs qualificatifs (épithètes) et propositions employées qui encadrent le sujet, pour le qualifier.

Les syntagmes verbaux et qualifiants appartiennent au registre CONNOTATIF, qui procède à la caractérisation du sujet : il en donne les valeurs EXTRINSEQUES, contingentes, annexes, circonstancielle, réversibles, fluctuantes dans le temps.

Ex. : planche VI : "une vieille peau de chat qui a été rongée par le temps, mitée".

Le syntagme nominal "peau de chat" constitue le sujet.

Les syntagmes qualifiants "vieille, rongée, mitée" donnent une couleur à ce sujet et rentrent dans ses valeurs extrinsèques, images du sujet à un temps donné.

Dans les études longitudinales réalisées par notre équipe, nous avons observé que les syntagmes nominaux varient parfois en nombre d'un temps à l'autre, mais pas en nature. Ainsi, nous retrouverons très souvent les mêmes contenus d'un protocole à l'autre pour un même sujet à des temps différents de son histoire.

A l'inverse, les syntagmes qualifiants sont très variables dans le temps et très dépendants de l'état clinique du sujet.

Exemple d'un patient bipolaire qui a donné pour la même planche V à deux moments différents d'évaluation, cette double séquence dont la première fait référence à un vécu hypomaniaque et la deuxième à un vécu dépressif.

T1 : "un papillon qui vient d'un pays exotique avec de belles couleurs lumineuses, l'animal est magnifique, grandiose, aérien, il y a de la légèreté là dedans".

T2 : "je sais pas... j'ai du mal... qu'est ce que ça pourrait être... un papillon ? mais noir, sombre... surtout la pesanteur ici, l'impression d'écrasement".

Dans les deux séquences, nous observons que le syntagme nominal "le papillon" est invariant, par contre ses qualités extrinsèques se sont modifiées touchant l'image et la couleur affective attribuées au sujet.

Le lexique du premier exemple contient une suite de syntagmes qualifiants du type exotique, beau, lumineux, magnifique, grandiose, aérien, autant de références à l'exaltation et la grandeur dans le champ de l'esthétique et dans celui de la sensation.

Le lexique du deuxième exemple contient une suite de syntagmes qualifiants dont la couleur affective "noir, sombre, pesanteur, écrasement" est strictement à l'opposé tant au plan de l'esthétique que du vécu cénesthétique et de la facilitation cognitive.

Quand le registre connotatif est présent, nous repérons dans quel sens s'oriente le lexique :

-> syntagmes qualifiants à connotation négative : faisant référence à l'atteinte ou la destruction (catégorie du mal, du laid, du sinistre) cf. personnalité masochiste ou narcissique dépressive.

-> syntagmes qualifiants à connotation positive : faisant référence à l'idéalisation de l'objet (catégorie du beau, du bien, de l'harmonie) ex. personnalité faux-self, histrionique, et personnalité narcissique hyperthymique.

-> variété de la palette des syntagmes qualifiants qui traduit une souplesse et une richesse de l'axe affectif.

5) Après évaluation du poids des différents syntagmes, nous analysons : L'ISOTOPIE du corpus des énoncés.

Nous entendons par isotopie la notion d'une homogénéité sémantique avec récurrence des termes qui permet une tonalité de base maintenue tout au long du protocole qui lui donne un certain ton, une certaine couleur, une certaine logique.

Quand l'isotopie fait défaut, nous parlons d'hétérogénéité sémantique avec des ruptures d'ambiance dans le protocole amenant des effets de dissonance cognitive ou affective, voire même à l'extrême des effets de discordance dans le cadre de la schizophrénie (contradiction flagrante et incompatibilité des termes).

ILLUSTRATION DE LA METHODE :

Champ de la schizophrénie :

1) Nous notons dans la schizophrénie une ABSENCE DE LOCUTEUR, (troubles de la méta-représentation) qui nous permet de poser la question : qui a vu quoi ?

Le sujet schizophrène ne se sent pas comme l'auteur de ses productions.

Ex. : "j'ai l'impression de voir un animal mais je sais pas si c'est moi qui le vois".

La question est qui voit ce qui est vu ? question autour de l'évidence du réel, chaque fois posée par le schizophrène. Cette question fait référence également au vécu hallucinatoire : est ce que ce que je vois existe ou pas ?

Dans la paranoïa, à l'inverse de la schizophrénie, un locuteur existe. Il se sait sujet de sa perception, c'est bien lui qui voit, qui pense, qui ressent, mais il n'est pas sujet de son imagination. En d'autres termes, ce qu'il voit a bien une raison d'être et n'est en rien une approche subjective personnelle. Il le voit de ses yeux, le pense, le démontre, ce qui ne tolère aucune nuance.

2) Dans la schizophrénie, le plus souvent le DESTINATAIRE n'existe pas. Soit, il est dénié, d'où un discours en huis clos, hermétique, souvent elliptique, sans fonction cardinale pour un minimum d'intelligibilité. Inclus, fusionné dans le locuteur, d'où l'absence de développement de l'axe syntagmatique, le destinataire fusionné avec le locuteur est censé savoir. Parfois il peut être tenu à distance car jugé intrusif et persécutant. A cet effet, nous nous référerons aux travaux très intéressants de l'équipe de Trognon à l'Université de Nancy II sur les interactions langagières dans le cadre de la schizophrénie.

3) L'axe SYNTAGMATIQUE.

Nous avons pu repérer parmi les troubles de la chaîne parlée :

* des ruptures dans l'enchaînement (anacoluthie) avec la suppression de toutes les conjonctions (asyndète) et avec des interruptions notoires dans le discours corrélées avec des troubles du cours de la pensée (aposiopèse).

* des amalgames syntagmatiques : un amalgame syntagmatique en linguistique consiste à exprimer plusieurs syntagmes nominaux en un seul mot phonétique contracté faisant référence à la contamination (crase).

Ex. : "*une sourailée*" néologisme possible à la planche V pour une souris ailée.

Parfois, ils établissent des listes de mots situés à proximité les uns des autres par effet de ressemblance au niveau de leur finale. Ces associations consonnantiques s'appellent en linguistique des homéotéleutes.

Ex. : "*measure, usure, vomissure, ordure*"

* un piétinement syntagmatique avec une circularité du propos qui fait que la phrase s'achève comme elle a commencé.

Ex. : "*un ours, parce que cet animal est un ours*".

Nous avons identifié la répétition fréquente de mots ou groupes de mots en tête de phrase (anaphore) que nous classons dans les piétinements syntagmatiques et qui signent la persévération.

Ex. : "*il y a un aigle, il y a une guêpe, il y a une mouche, il y a un dard*".

Dans tous les cas, la chaîne parlée est soit trop lâche, distendue, brisée, soit contractée et nouée.

4) L'axe PARADYGMATIQUE.

Dans la schizophrénie et en général dans toutes les formes de psychoses, l'accent est mis sur l'IDENTIFICATION.

L'identification du réel en termes de :

- est ce que l'objet que je vois, c'est moi qui le vois ?
- est ce que l'objet que je vois, existe ?
- si il existe, comment est-il fait, (cf. espace topographique du corps, ses points d'articulation et sa gravité avec la dénomination des différentes parties de l'objet).

- si je tourne la planche, ce que je vois est-il permanent, ceci indépendamment des variations de position dans l'espace et de mes manipulations ? Toute l'énergie de pensée consiste à construire cet objet, à l'articuler dans l'espace et à l'identifier de façon stable en comparaison avec sa référence dans le réel.

Parmi les troubles graves dans l'identification des formes et des contenus chez le schizophrène, nous avons relevé quatre phénomènes linguistiques particuliers qui attestent de l'équivalence improbable posée entre ÊTRE et N'ÊTRE PAS :

1) La présence simultanée pour un même contenu d'une affirmation et d'une négation.

"C'est tout à fait une chauve-souris, mais alors pas du tout".

Cette contradiction flagrante rend compte d'une dissociation intellectuelle.

Dans cette contradiction, les deux propositions affirmation/négation, ont le même poids, une égalité. Il y a là une incompatibilité des catégories au sens d'Aristote, car un sujet ne peut pas à la fois être et n'être pas, et renvoie au désordre grave de l'IDENTITÉ dans la psychose.

2) Une annulation consécutive à une affirmation péremptoire.

"Alors là clairement c'est l'aigle... mais bon, encore que... un semblant d'aigle... enfin non, un animal indéterminé, inconnu, une tache".

La contradiction ici n'a pas la même valeur que dans l'exemple précédent car au terme de la réponse, le sujet choisit d'annuler l'objet. L'objet a d'abord existé puis a été annulé par un certain nombre de précautions mais on ne note pas l'équivalence discordante entre être et n'être pas. Nous savons que pour les psychotiques la moindre variation discrète d'une partie de l'objet perçu, amène une annulation de la réponse quand un détail ne rentre pas pour eux dans la définition stricte qu'ils se font des objets. Ainsi, une qualité extrinsèque, annexe, contingente, fortuite peut amener à l'annulation totale de la réponse.

Nous voyons très clairement qu'il y a pour eux une confusion entre extrinsèque et intrinsèque et une **RIGIDITE COGNITIVE** très caractéristique.

Ex. : "un papillon absolument, encore que avec ce noir et ces formes d'antennes, j'ai jamais vu ça, un papillon n'est jamais noir, alors rayez la réponse".

3) Cohabitation de termes approximatifs indéterminés et de surprécisions arbitraires dans la dénomination des objets.

Ex. : "Je vois pas du tout, c'est pas net... si ! le coucher de soleil de Montpellier"

Ce qui relève du complément de nom anecdotique "Montpellier" rentre ici dans la définition même de l'objet : il y aurait un soleil de Montpellier, ce qui signe une confusion déjà citée entre qualité intrinsèque et qualité extrinsèque.

4) Tautologie.

Nous entendons par tautologie une description minutieuse mais superflue de l'objet car contenue dans sa définition même. Dans la tautologie, sont confondus intrinsèque et extrinsèque puisque l'intrinsèque est pris comme une possibilité d'exister ou pas.

Ex. : "un oiseau mais avec des ailes et un corps".

L'adjonction avec rend compte du caractère sécable de l'objet et relève d'une méprise conceptuelle puisque l'oiseau est toujours, quel qu'il soit, doté d'ailes et d'un corps (qualité intrinsèque). A l'inverse du fait que certains volent et d'autres pas (qualité extrinsèque).

Le plus souvent nous avons vu que dans un énoncé linguistique, le spot est mis sur les syntagmes nominaux dans la psychose puisque la question qui reste ouverte est celle de l'identité de l'objet.

Parfois, des syntagmes qualifiants sont présents mais alors marqués par l'IN-ADEQUATION.

Nous avons relevé trois formes d'inadéquation :

* syntagme qualifiant PARADOXAL : nous disons paradoxal parce qu'il y a un effet de dissonance qui marque une rupture entre le sujet donné et le prédicat, les deux étant choisis dans des termes aux classemes incompatibles.

Ex. : "un monstre très fort fuyant"

Autre ex. : "une armure vivante"

Autre ex. : "une explosion atomique tout à fait tranquille"

* syntagme qualifiant IMMOTIVE : il résulte d'une pensée magique appliquée à l'objet, le plus souvent dans un contexte défensif anti-persécutif.

Ex. : "je crois que c'est une bonne bête, enfin j'en suis sûr, elle ne peut pas faire de mal"

* syntagme qualifiant INSTABLE : dans une série de syntagmes qualifiants consécutifs, nous repérons des qualifications multiples mais incompatibles entre elles.

Ex. : " il est méchant, c'est une bonne bête, c'est agressif, c'est beau à voir".

Autre ex. : "majestueux ! il m'inspire la pitié".

Cette instabilité dans les syntagmes qualifiants amène à notre dernier point

5) L'absence d'ISOTOPIE du lexique dans la schizophrénie où l'hétérogénéité sémantique signe une absence de tonalité de base affective.

Champ de la perversion narcissique :

1) Il y a l'existence d'un LOCUTEUR voire même d'un NARRATEUR avec la construction d'un récit.

Ex. : "une bête... enfin c'était une bête ! un animal écrasé car on est passé dessus, il est maintenant à plat comme si un bulldozer était passé dessus".

2) Il y a toujours un DESTINATAIRE mais manipulé, pris à témoin comme spectateur complice. Dans les commentaires annexes, nous relevons beaucoup de références au cadre et à l'interlocuteur avec l'idée d'une emprise sur lui.

La fonction du langage la plus mobilisée est la fonction CONATIVE qui consiste à tout mettre en oeuvre pour agir sur l'interlocuteur. Nous avons relevé certaines figures de dialectique le temps de la passation ou de l'enquête qui montrent la prise de pouvoir sur un mode dominant/dominé et le dénigrement du destinataire, tels que :

* l'antanaclase qui consiste en la reprise d'un mot prononcé par l'interlocuteur avec l'introduction d'un sens différent ou

* l'épanorthose : figure qui consiste aussi à revenir sur un propos pour le modifier et déposséder ainsi l'interlocuteur.

Ex. : "vous proposez des personnages ici... si vous connaissiez l'étimologie du mot qui fait allusion davantage au simulacre cf. persona le masque, vous auriez renoncé à cette proposition et préféré l'expression être humain".

Parfois, nous avons noté un badinage ingénieux qui consiste à faire semblant de louer pour mieux blâmer le destinataire (asthésisme).

Ex. : "ah ben quel chef d'oeuvre ces taches... et vous pensez que je peux faire quelque chose avec ça !".

La phrase est énoncée sur le ton du dénigrement.

3) Au niveau SYNTAGMATIQUE

Toujours dans le cadre de cette fonction conative du langage, nous avons pu repérer trois formes de manipulation du rythme pour agir sur le destinataire. Plusieurs procédés sont en oeuvre pour "impressionner", marquer de sa présence, le destinataire.

* des interruptions brusques dans le discours marquant une pause avant la reprise du propos (aposiopèse) qui créent un effet d'énygme conforme au mécanisme de répression pervers.

Ex. : "attendez ! je vois quelque chose mais quoi... puis-je le dire ? c'est la consigne... regardez vous-même, vous trouverez (?) un sexe".

* l'absence de conjonction et de subordination pour rendre le rythme plus hâletant (asyndète).

Ex. : "symétrie, fascination du double, ah ! narcissisme ! toi, moi, nous, un".

* une manipulation de la mélodie : dans l'étude de la construction mélodique de la phrase, on note une inflexion descendante (apodose) qui confère une dramatisation au propos, et oblige le destinataire à se rapprocher et à marquer plus d'attention.

4) Au niveau PARADYGMATIQUE

Beaucoup de figures de rhétorique témoignent d'un jeu habile et maîtrisé avec les catégories et les contraires dans une inversion du sens. Nous parlons de MANIPULATION SÉMANTIQUE, MANIPULATION DE LA TEMPORALITÉ, MANIPULATION DES ÉMOTIONS.

* manipulation sémantique

-> des figures linguistiques qui accolent des termes contradictoires mais avec une totale maîtrise du sens (oxymore)

Ex. : "un génial petit insecte... une salade... mais une salade royale"

-> des figures qui consistent à rapporter à certains mots ce qui devrait être attribué à d'autres (hypallage).

Ex. : "un animal dépecé, très très intéressant ça".

-> une gradation ascendante des qualifiants brusquement rompue pour créer un effet de stupeur chez le destinataire (bathos).

Ex. : "un personnage immense, campé sur ses grands pieds, puissant,

arrogant je dirais, les poings bien sur les hanches... la couronne de travers, pauvre type, va !"

-> des réfutations qui consistent à montrer que le fait incriminé est au contraire louable (antiparastase).

Ex. : "un gibier ensanglanté, la dépouille d'un lièvre qui s'est fait tiré par un chasseur, mais vous savez c'est très utile la chasse !"

Outre des manipulations sémantiques, nous repérons une manipulation de la TEMPORALITE avec une figure de rhétorique du nom de mimèse, qui consiste en la reproduction de la temporalité de l'action pour mieux agir sur l'autre. Très souvent, il est question d'un sujet conjugué au présent qui rend l'objet proche, presque tangible ou dans certains cas l'usage du futur péjoratif chez les personnalités masochistes pour dramatiser le propos dans un sens inéluctable et funeste.

Ex. : "un animal mort... enfin, non on dirait qu'on assiste à son agonie, juste avant sa mort, le sang est encore rouge vif, pas tout à fait coagulé ni brunâtre"

Baudrillard nomme ce temps "avant dernier" le paroxyton, point de limite et de bascule, juste avant la mort dans un entre-deux qui suppose un état de tension particulier.

Enfin, toujours dans le champ des manipulations, nous citerons les manipulations d'EMOTIONS dans des descriptions telles qu'elles permettent une visualisation et une actualisation de la scène avec un éprouvé corporel du côté du destinataire, cf. l'exemple précité. Joyce MacDougall parle de "mot-acte" quand les linguistes à ce sujet parlent "d'hypotypose".

Dans tous les cas l'accent est mis sur les SYNTAGMES VERBAUX et les SYNTAGMES QUALIFIANTS. Le sujet est le plus souvent indéterminé, un animal, une personne, peu importe, négligé au profit de ce qu'il fait, ce qu'il subit, ce qu'il ressent, ce qu'il paraît.

Nous sommes là dans le registre du CONNOTATIF avec une caractérisation importante du sujet dans un style dit "épithétique".

Les syntagmes qualifiants sont très présents dans toutes les pathologies du narcissisme, exception faite des pathologies du caractère chez lesquelles l'axe émotionnel n'est pas mobilisé.

Les qualifications données sont inattendues. Nous avons repéré quatre formes de qualifications perturbées dans la perversion narcissique :

* syntagmes qualifiants inversés : la qualité attribuée à l'objet est tout à fait inattendue par rapport à la référence commune.

Ex. : "très agréable cette chauve-souris".

* syntagmes qualifiants non modulés : avec une crudité dans la qualification et un goût particulier pour la décomposition des couleurs.

Ex. : "un vagin ensanglanté... pire en décomposition, c'est verdâtre, pourri, sali".

* syntagmes qualifiants clivés - contrastés : les qualités extrinsèques attribuées à deux objets mis en comparaison dans une perspective dualiste sont contrastées.

Ex. : "un papillon coloré ici, il était très sombre et abimé à la première image".

Autre ex. : "des godasses de clown ratatinées, dans l'autre sens je vois les pointes d'une danseuse aérienne".

Ce type de syntagme qualifiant est fortement corrélé avec la présence de troubles bipolaires.

* syntagmes qualifiants polarisés

versus positif : avec des expressions récurrentes à valence positive marquant l'idéalisation de l'objet.

versus négatif : avec des expressions récurrentes à valence négative marquant la dégradation de l'objet, son usure, son atteinte.

5) L'ISOTOPIE du lexique est présente même si des contradictions sont repérées car toujours maîtrisées entre elles des relations logiques de réciprocité. On retrouve des sèmes communs dans les figures de contraste qui montrent une possible homogénéité sémantique.

axe syntagmatique-paradigmatique

1 LOCUTEUR ? ————— 2 DESTINATAIRE

cf. méta-représentation
ACTANT ?



système ALLOCENTRIQUE

Fonctions LANGAGE

- référentielle (DECRIRE)
- expressive (DIRE A L'AUTRE SA VERSION SUBJECTIVE)
- conative (AGIR SUR L'AUTRE)

Poids des : syntagmes nominaux

DENOTATIF

syntagmes verbaux - syntagmes qualificatifs

CONNOTATIF

3 accent sur l'IDENTIFICATION

accent sur la QUALIFICATION

syntagmes nominaux

analyse des substantifs
cf. **qualités INTRINSEQUES**
définition de l'objet
ou nature - essence

IDENTITE

syntagmes verbaux

cf. **ACTION AGIE**
SUBIE
REFLEXIVE
RECIPROQUE

syntagmes qualificatifs

cf. adjectifs - épithètes
attributs - propositions qui
encadrent l'objet pour le
qualifier

cf. **qualités EXTRINSEQUES**
contingentes
circonstancielles
réversibles
fluctuantes

IMAGE DE L'OBJET

5 ISOTOPIE de l'axe paradygmatic
quand récurrence - homogénéité sémantique
ou tonalité de base du protocole
hétérogénéité -> ruptures d'ambiance
ou dissonance voire discordance
(contradictions - incompatibilités)

4 orientation lexicale
-> versus positif : caractérisation positive
-> versus négatif : caractérisation négative
-> variété - souplesse dans la caractérisation

SCHIZOPHRENIE

- 1 LOCUTEUR / : TROUBLES DE LA METAREPRESENTATION
- 2 DESTINATAIRE / : ABSENCE D'UN SYSTEME ALLOCENTRIQUE

3 axe SYNTAGMATIQUE : Troubles au niveau de la chaîne parlée

- ➔ RUPTURE DANS L'ENCHAINEMENT (aposiopèse - anacoluthie)
- ➔ AMALGAME SYNTAGMATIQUE (homéotéleute - crase)
- ➔ PIETINEMENT SYNTAGMATIQUE (anaphore)

4 axe PARADYGMATIQUE : ➔ **ACCENT SUR IDENTIFICATION**
registre **DENOTATION ++**

➔ présence ++ de } SYNTAGMES NOMINAUX

troubles dans l'identification

- présence simultanée affirmation/négation (contradiction)
- annulation consécutive à affirmation péremptoire (définition stricte univoque)
- cohabitation approximation - surprécisions
- tautologies

➔ si QUALIFICATION ➔ INADEQUATE

- PARADOXALE
- IMMOTIVEE
- INSTABLE

5 ISOTOPIE absente : hétérogénéité sémantique - discordance

PERVERSION NARCISSIQUE

1 LOCUTEUR

voire NARRATEUR

2 DESTINATAIRE

mais

}
AGIR SUR LUI
EMPRISE
SPECTATEUR COMPLICE

➔ fonction CONATIVE

3 axe SYNTAGMATIQUE

Récit déployé dans le TEMPS

• MANIPULATION DU RYTHME

- interruption brusque dans discours, puis reprise (**enygme**)
cf "repression" (**aposiopèse**)
- absence de conjonctions, rythme haletant (**asyndète**)
- manipulation de la mélodie, dramatisation dans inflexions (**apodose**)

4 axe PARADYGMATIQUE:

4.1 MANIPULATION SEMANTIQUE jeu avec les catégories et les contraires

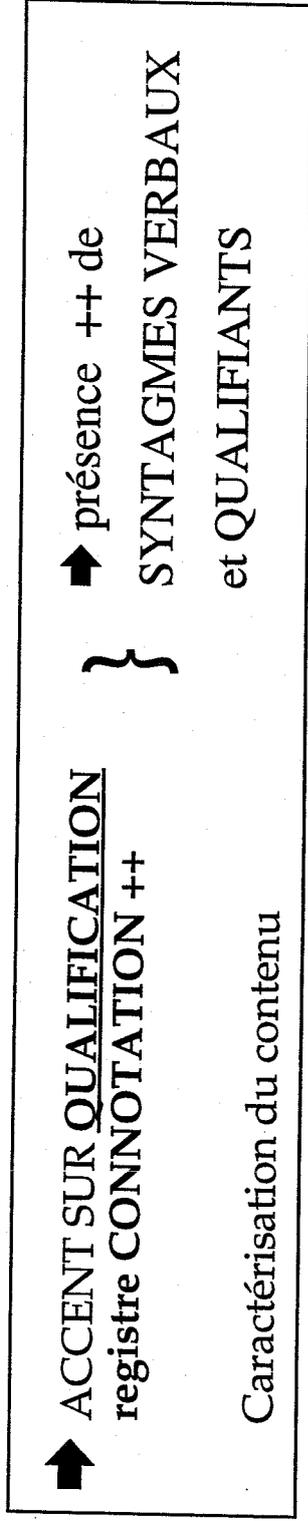
- figure qui accole des termes contradictoires mais avec maîtrise du sens (**oxymore**)
- figure qui consiste à rapporter à certains mots ce qui devrait être attribué à d'autres en toute connaissance (**hypallage**)
- gradation ascendante du lexique brusquement rompue pour créer un effet (**bathos**)
- réfutation avec inversion des valeurs (**antiparastase**)

4.2 MANIPULATION DE LA TEMPORALITE

- reproduction de la temporalité, de l'action pour agir sur l'autre (mimese) ex. présent - futur péjoratif

4.3 MANIPULATION DE L'EMOTION

- description telle qu'elle permet l'actualisation de la scène cf. "mot-acte" (hypotypose)



QUALIFICATIONS présentes mais PERTURBÉES



- INVERSÉES
- NON MODULÉES
- CLIVÉES / CONTRASTÉES
- POLARISÉES --> versus positif (catégories du BEAU - BIEN)
--> versus négatif (catégories du LAID - MAL)

5

ISOTOPIE E

- même si contradictions, maîtrisées
- relations logiques de réciprocité même dans les figures de contraste
- homogénéité sémantique avec tropisme du lexique

ETUDE LONGITUDINALE D'UN PROTOCOLE DE SUJET PSYCHOTIQUE EN AMONT ET EN AVAL DE LA DECOMPENSATION DELIRANTE

Christine REBOURG - Amsterdam - juillet 1999

Benoît a dix sept ans lors de sa première hospitalisation. Coopérant, mais peu bavard, il dit n'avoir plus envie de rien, d'où sa consultation. Il se sent vide, spectateur du monde, sans élan vital ni perspective du futur. Il reste au lit, prostré, jusqu'au milieu de l'après-midi et s'anime un peu la nuit avec ses copains, inversant ainsi totalement ses rythmes depuis plusieurs mois.

Son manque de motivation et de concentration l'ont conduit à interrompre son Brevet d'Etudes Professionnelles.

Il aide ses parents à l'exploitation agricole, à un rythme décousu.

Aucune idée délirante franche n'est présente ni indice dissociatif, ce qui fait dire aux psychiatres du service que ce jeune traverse une crise d'adolescence "classique", marquée par un état dépressif.

Des antécédents familiaux dépressifs les confortent dans ce diagnostic alors que le bilan neuro-biologique réalisé ne montre aucun indicateur dans le sens de la dépression, ce qui du coup, les trouble...

Pourtant, à l'entretien clinique préliminaire, l'absence totale d'expression mimique, la rigidité corporelle et le contact discontinu, en pointillés, ont retenu mon attention. Tout comme une phrase toute simple mais pour moi inquiétante sans rapport avec un seul désordre thymique "j'ai peur du futur, je me vois pas, le monde va si mal, ça fait peur, surtout depuis que je suis mal, le monde va mal... regardez la Russie, c'est bizarre, c'est depuis que je vais mal". Je lui demande s'il pense avoir un impact sur le monde. Il dit tout d'abord "je sais pas", puis il ajoute "en tout cas le monde change, je reconnais plus rien".

Quand je l'interroge sur ses moments de silences, il explique qu'il parle peu parce-qu'il ne sait plus articuler les mots, son cerveau fonctionne mal.

Ces propos inquiétants car porteurs d'une angoisse de contamination universelle associée à un égocentrisme de la pensée, inadéquat, ainsi que l'allusion à un vécu de dépersonnalisation m'ont fait remettre en question le diagnostic psychiatrique.

Le premier bilan psychologique confirmera mon impression clinique dans le sens d'un registre psychotique schizophrénique...

Ce diagnostic n'ayant pas reçu l'aval du corps médical, estimant qu'il est trop "sévère" dans le cas de figure, "il faut laisser sa chance à Benoît" (!) et qu'il n'y a pas assez de critères du DSM IV pour l'affirmer, Benoît fut traité aux antidépresseurs et déclaré sortant trois semaines plus tard dans le même état qu'à l'admission.

Neuf mois passent quand les parents de Benoît téléphonent, affolés. Leur fils est mutique depuis deux semaines et refuse de quitter la chambre. Hospitalisé d'urgence, il est en réalité catatonique, le regard fixe, halluciné et le visage amaigri, ravagé, presque méconnaissable.

Il sort de son mutisme au bout d'une semaine et explique qu'il ne savait plus ni marcher ni parler, qu'il n'avait plus les commandes de son cerveau.

Ses rires immotivés et sa façon très singulière de parler aux murs en les caressant convainqueront les psychiatres d'une entrée en schizophrénie, tous les signes du DSM IV étant enfin là pour le dire.

Un deuxième bilan est effectué. C'est la comparaison des deux protocoles de Rorschach que nous exposons maintenant selon une méthode d'analyse inspirée des travaux de l'Ecole de Lausanne (Rossel, Merceron, Husain 1986) et d'une approche linguistique structurale appliquée à l'outil Rorschach (ECO 92 - 97 ; GREISMAS 79 - 86).

Le point d'articulation de l'exposé concerne :

- La continuité flagrante qui existe entre les deux protocoles et non une quelconque cassure dans le fonctionnement psychique, d'où l'idée de la permanence du noyau des structures de personnalité.
- La parité des deux protocoles. Le terrain cognitif et affectif est commun avec des constantes qui signent le registre schizophrénique et des variables, elles, contingentes aux variations cliniques.

Schizoïdie au sens psychiatrique ou pré-psychose pour les psychologues cliniciens et schizophrénie relèvent donc pour nos de deux positions variables dans le temps à inscrire sur un seul vecteur continu (conception structurelle de la psychose), et non de deux réalités psychopathologiques différentes à inscrire sur des li-

gnes parallèles (conception atomiste du DSM IV).

Pour nous, la différence entre schizophrénie et schizoïdie est d'amplitude et non de nature, d'où des constantes dans leur expression cognitivo-affective.

A. Constantes structurales entre le test et le retest

Parmi les constantes structurales entre le test et le retest qui signent le registre psychotique, nous citerons :

1. Les troubles de l'axe syntagmatique

On a pu noter dans le protocole A (test) un piétinement syntagmatique. Nous entendons par là une circularité du propos, des stéréotypies de langage qui signent une répétition.

Exemple :

P I. "On va dire un renard, on va dire qu'il a deux paires d'yeux, on va dire une anomalie génétique".
La stéréotypie "on va dire" porte en linguistique le nom d'anaphore.

Dans le protocole B (retest), on a pu noter des ruptures dans l'enchaînement (anacoluthie). Les interruptions notoires traduisent des troubles du cours de la pensée d'ordre schizophrénique.

Exemple :

P V. "Papillon ... il est pas là comme on les voit... inquiétant".
La chaîne parlée est ici brisée, discontinuée.

2. La persistance des syntagmes nominaux d'un protocole à l'autre mais dans des énoncés linguistiques spécifiques

Nous entendons par syntagmes nominaux les substantifs qui évoquent les contenus Rorschach. Nous retrouverons les mêmes contenus aux deux temps de l'évaluation, mais traités de manière différente, à savoir : "papillon, OVNI, personnages, loups, bouledogue, lapin, bonhomme", présents dans les deux protocoles.

Nous verrons les différences dans les énoncés qui montrent la dégradation de la réponse, dans la deuxième partie de notre exposé.

3. Une inquiétude et une perplexité face à la perception qui renvoie à une réalité intrigante, voire démentelée

Le lexique utilisé dans les deux protocoles rend compte d'une impossibilité de retrouver au Rorschach l'objet du réel, connu, empirique, d'où une perplexité cognitive :

- " C'est bizarre, inattendu, particulier, pas d'ici, jamais vu, venu d'ailleurs, qui sort de l'ordinaire, inconnu, pas terrestre, pas de chez nous, pas comme d'habitude, là où on connaît pas".

Benoît est frappé par l'inadéquation des formes du Rorschach par rapport à ses références dans la réalité tangible. La conscience interprétative est totalement absente.

Exemple :

Protocole A :

- P II. "Un vaisseau spatial hypersonique extra-terrestre, le jour où vous en voyez un comme ça vous me le dites, je viens voir ça de plus près".
P III. "Il s'est amusé celui qui a fait ça ! On va dire deux personnes pas humaines qui se regardent, le décor a pas l'air d'être terrestre, on voit pas d'arbre, c'est vide. Je dois leur demander d'où ils viennent, de quelle planète, Mars, Jupiter !
P VII. "Deux "animals" inconnus qui se regardent, la position est bizarre, c'est assez géométrique comme figure, alors égyptien, j'ai jamais vu des lapins comme ça, des lapins en train de faire des signes égyptiens".
P VIII. "A nouveau une figure géométrique, ça fait penser à une bestiole venue d'ailleurs avec une tête de bouledogue, les couleurs ça sort de l'ordinaire, j'ai jamais vu un bouledogue rose orange".

Protocole B :

- P III. "Deux silhouettes symétriques, c'est un décor pas de tous les jours... C'est des personnes qu'on voit pas chez nous, ils sont pas formés comme nous".
P V. "Papillon... il est pas comme on les voit... La forme des ailes... Pas comme d'habitude... L'air très inquiétant".
P VIII. "Est-ce qu'il y a un sens ? Une tête de bouledogue, les couleurs habituelles de venues d'ailleurs, là où on connaît pas, on n'a pas l'habitude".

4. La prévalence de l'identification sur la qualification

L'intérêt de Benoît porte sur la définition des objets perçus avec la dénomination anxieuse des différentes parties qui composent le corps de l'objet.

Sa question est : à quoi ça ressemble de connu ? Comment l'objet est-il articulé dans l'espace ? Quel est son centre de gravité ?

Ce traitement de l'espace topographique des corps avec la récapitulation de ses parties est du registre psychotique.

On retrouve ce phénomène dans les deux protocoles.

Nous insistons sur le fait que l'énumération des différentes parties de l'objet doit se faire spontanément pendant le protocole, et non, bien sûr, sur sollicitation à l'enquête.

Exemples :

Protocole A :

- IV. "Une grosse bête inconnue, deux bras, deux pieds, une tête".
- VI. "Un cuir de loup, la tête, les pattes avant et les pattes arrière, je sais pas où elles sont passées".
- X. "Un bonhomme qui regarde vers le ciel avec deux bestioles bleues au niveau des épaules, chacune d'elle a un bras bleu et un bras vert, au niveau des hanches, deux bestioles jaunes et grises, un corps assez particulier... Une attitude supérieure, peut-être un chef d'une tribu".

L'unité, la synthèse des formes est à vérifier voire à mettre en place, pour Benoît, car elle n'est pas une évidence, un acquis.

Protocole B :

- I. "A un loup... Deux oreilles là, le nez, et puis, il a deux paires d'yeux".
- IV. "Un loup, les deux pieds, la tête, deux bras et une queue en tête de dragon. Un loup, là, à cause de la forme des pieds".

Dans ce dernier exemple, on citera l'extrapolation inadéquate d'un détail anecdotique : les pieds, pour définir l'objet loup.

Cela fait partie des critères inadéquats dans l'identification des formes chez les psychotiques. Ils sont décrits par certains auteurs neuro-psychologues comme témoins d'une absence de hiérarchisation des données dans l'évaluation d'un objet ou d'un contexte. Les critères sont alors non pertinents.

Nous savons aussi que les psychotiques sont sensibles à une définition stricte et univoque des objets. Ainsi, si un seul détail, même minime, contingent manque, l'objet est refusé comme proposition de réponse.

5. Les troubles de l'idéation

Parmi ceux-ci, nous citerons les troubles graves de la catégorisation comme des confusions continu-discontinu, abstrait-concret, intrinsèque-extrinsèque, particulier-général, similarité-différence. Les travaux de l'école de Lausanne (Rossel, Merceron, Husain 1987), sont très éclairants sur ce sujet.

Exemples :

Protocole A :

- VII. "Deux "animals" inconnus qui se regardent, la position est bizarre, c'est assez géométrique comme figure, alors égyptien, j'ai jamais vu des lapins comme ça, des lapins en train de faire des signes égyptiens".

Dans cet exemple, le mot "égyptien" est pris comme équivalent de géométrique, d'où l'induction : "géométrique comme figure, alors égyptien".

Nous pouvons dire qu'il y a là un syllogisme faux du fait d'une confusion entre particularité et général. Ainsi, si les hiéroglyphes ont toujours une forme géométrique, tout ce qui est géométrique n'est pas égyptien.

Il y a de façon fréquente dans la psychose des relations bijectives inappropriées entre objets.

Protocole B :

- III. "Ils travaillent ou bien ils s'occupent...".

Dans ce cas de figure, l'alternative est erronée puisque qu'elle est traitée à partir d'une équivalence des termes. Travailler et s'occuper sont des termes superposables, synonymes, alors qu'ici, ils sont présentés comme appartenant à des catégories incompatibles, dans un rapport d'exclusion réciproque. Nous

parlerons dans ce cas de confusion entre similarité et différence.

6. L'inadéquation des syntagmes qualifiants

Nous appelons syntagmes qualifiants les adjectifs qualificatifs, les attributs du sujet, les compléments du nom et les propositions qui encadrent le contenu et visent à lui donner une tonalité.

Nous avons relevé dans la schizophrénie l'usage de syntagmes qualifiants paradoxaux, immotivés ou instables.

Paradoxalement, lorsqu'il y a un effet de dissonance ou de contradiction qui marque une rupture au sein de la séquence linguistique, plus particulièrement entre le sujet donné (le contenu) et le prédicat, les deux étant choisis dans des termes aux classèmes incompatibles.

Exemples :

Protocole A :

- V. "Un papillon, les ailes et les antennes, un papillon vraiment quelconque, j'ai jamais vu des papillons gris, d'habitude ils sont plein de couleurs.

Nous apparaît dans cet exemple, paradoxale, l'association "papillon quelconque" et "papillon jamais vu". En effet "quelconque" suppose une fréquence de l'objet qui le rend ordinaire car très souvent vu, quand "jamais vu", suppose l'idée inverse, de rareté et d'absence de rencontre avec l'objet.

- III. "Des personnes pas humaines".

Il y a là une contradiction entre deux termes puisque le mot personne désigne un humain. La phrase de vient alors un humain non humain ou une affirmation et une négation simultanément.

Protocole B :

- V. "Un papillon inquiétant".

Ici le qualificatif attribué à l'objet est singulier, inadéquat, puisque la persécution cohabite avec un objet inoffensif. Cette association n'a été retrouvée que dans les cas de psychose et non dans les cas de phobie où la crainte et la répulsion par rapport à certains animaux cité est quasi culturelle (insectes, rats, serpents) et admissible.

B. Les variables entre test et retest

1. L'absence de locuteur dans le retest

Nous parlons d'absence de locuteur, d'absence de sujet de l'énoncé dans la mesure où Benoît ne se sait pas l'auteur de ses réponses, quelqu'un a vu quelque chose, mais est-ce lui ?

Exemples :

- II. "J'ai l'impression de voir un OVNI mais je sais pas si je le vois".
II. "On pourrait croire qu'il y a des lapins".
X. "On a l'impression de voir un bonhomme".
VII. "Des lapins égyptiens (?) J'ai dit égyptiens ? Je sais pas pourquoi".

Ce désordre cognitif sévère marque la dissociation du sujet selon laquelle une partie du champ de conscience identifie l'objet quand une autre ne le reconnaît pas, ne se le réapproprie pas.

La perception est remise en question, le sujet doutant de ce qu'il voit ; ici c'est le domaine du visible qui est questionné.

2. L'absence de destinataire dans le retest

Benoît s'adresse à l'interlocuteur au premier test, sous forme de boutades.

Exemples :

- II. "Si vous en voyez un comme ça, vous me le dites, je viens voir ça de plus près".
III. "Il s'est amusé celui qui a fait ça".

Le destinataire ne sera jamais sollicité pendant le temps du retest, la syntaxe parfois énigmatique laissant la psychologue à toutes ses questions.

Cette absence d'un locuteur et d'un destinataire clairement différencié rend compte d'un trouble grave de la communication: Le système linguistique s'en trouve alors modifié.

3. La perplexité perceptive

La perplexité perceptive citée dans les constantes sera résolue par une pirouette humoristique, maniforme le temps du premier test.

Exemple :

A la planche I, face à la tête d'animal "curieuse" pour Benoît, il argumente le décalage qui existe entre sa perception et l'objet de la réalité, de la manière suivante :

I. "On va dire une anomalie génétique, la consanguinité, je sais pas où il a traîné !"

A la planche II, il utilise le même mécanisme face à la perception d'un vaisseau spatial "jamais vu".

et commente : "Le jour où vous en voyez un, vous me le dites, je viens voir ça".

A la planche III, deux personnes, "pas humaines" selon ses critères viendraient de Mars ou de Jupiter.

Dans les trois exemples, la rationalisation, à teinte maniforme consiste à penser que quelque part dans un réel partageable, on trouvera l'objet en question (référence médicale pour la consanguinité, référence astronomique pour Mars et Jupiter), ces deux références, fussent-elles absurdes sont un minimum partageables.

Cette opération cognitive est absente du deuxième protocole : l'espace d'un réel partageable n'est plus cité. Il reste l'idée que l'objet étrange ou bizarre pour Benoît appartiendrait à un autre espace, l'espace "ailleurs" non partageable, pressenti que par lui-même et qui évoque l'espace délirant.

Exemples :

I. "Un loup, on n'en trouve pas chez nous, il sort d'ailleurs".

X. "Des bonhommes qui viennent pas de chez nous, qui viennent..."

Toujours dans le domaine de la perception, nous observons que dans le premier test, Benoît dit tout ce qu'il voit sans sélection pertinente des informations.

Il traite tout le champ du visible et quand des données objectives telles que les couleurs sont citées, incompatibles avec l'objet perçu, il en ressent une dissonance cognitive.

Exemple :

IX. "Une espèce de vaisseau spatial propulsé par un réacteur, mais des drôles de couleurs".

Formes et couleurs sont traitées ici, mais sans intégration.

Même idée planche X dans l'exemple ci-dessous :

Exemple :

X. "Un bonhomme avec deux bestioles bleues au niveau des épaules, chacune d'elle a un bras bleu et un bras vert, et au niveau des hanches, deux bestioles jaunes et grises".

Dans le deuxième protocole, la forme disparaît. Il ne reste qu'une vague trace de l'objet ou la nomination des couleurs.

Exemples :

III. "Deux silhouettes symétriques".

IX. "Trois couleurs, de l'orange, du vert et du rose".

La forme se dissout, il n'y a plus aucune trace d'une gestalt sur fond mais juste le traitement de l'évidence, à savoir de la couleur sur un fond.

4. Les adjonctions inappropriées et les inclusions perceptives

Parmi les troubles perceptifs, nous citerons les adjonctions inappropriées, cotées chez Exner (1985) "IN COM" ou "FABCOM", qui apparaissent au premier bilan.

Benoît articule un ensemble dans une synthèse improbable en accolant différents détails entre eux. Ce phénomène fait référence à la lutte contre l'éclatement des formes.

Exemples :

X. "Un bonhomme avec deux bestioles bleues au niveau des épaules..."

A la planche VII, Benoît va traiter deux données perceptives du matériel qui créent chez lui un effet de dissonance, en les regroupant dans une séquence confabulée pour tenter de retrouver une logique interne.

"Deux lapins, c'est géométrique alors égyptien, donc des lapins en train de faire des signes égyptiens". L'action ici est improbable mais a le mérite de nommer d'une part un sujet, "le lapin", d'autre part un prédicat, "faire des signes".

Cette fabulation va disparaître au deuxième protocole pour se résumer dans cette séquence contractée porteuse d'un effet de contamination : "des lapins égyptiens".

Sur question, il répond : "j'ai dit égyptiens, je sais pas pourquoi".

La séquence linguistique est contractée, résumée en un groupe nominal qui évoque l'inclusion des deux termes. Tout verbe a disparu et plus grave, Benoît n'a plus en tête la raison de son choix, le mot égyptien lui a "échappé", plus exactement a échappé à sa conscience.

Autre contamination au deuxième test :

II. "Deux lapins les bras tendus font un OVNI".

IV. "Une queue en tête de dragon".

Dans la contamination, deux images cohabitent sans sélection dans l'espace et dans le temps.

Dans le champ de la perception, les contaminations, véritables figures d'inclusion perceptive, nous semblent plus graves que les adjonctions inappropriées ou les mises en relation confabulées qui démontrent un effort de coordination perceptive, fût-il inadéquat ou inefficace.

Exner (1985) pondère d'ailleurs différemment ces phénomènes perceptifs.

5. Les syntagmes qualifiants inadéquats, paradoxaux ou immotivés

Les syntagmes qualifiants inadéquats, paradoxaux sont plus nombreux dans le deuxième protocole, paradoxaux dans le sens où cohabitent, sans critique, des contraires incompatibles.

Exemples :

VIII. "Une tête de bouledogue, les couleurs habituelles venues d'ailleurs, là où on n'a pas l'habitude".

On note sur le même plan, les contraires habituels et non habituels :

X. "Des bonhommes qui viennent pas de chez nous, qui viennent".

Le deuxième test contient également des syntagmes qualifiants immotivés, marqueurs de la dissociation.

Exemple :

VII. "Des lapins égyptiens, j'ai dit égyptien, je sais pas pourquoi".

Une partie du champ de conscience a vu le caractère géométrique et le pictogramme "lapin" quand une autre partie du champ de conscience ne le reconnaît pas.

Cette impossible réappropriation des données par le sujet est schizophrénique, puisque le sujet ne se reconnaît pas comme étant l'auteur de sa réponse. Cette "rupture" cognitive renvoie à la dissociation.

CONCLUSION

La notion de psychose en psychiatrie recouvre l'idée d'une décompensation délirante.

En psychologie clinique, cette notion s'applique à une des trois structures de personnalité définies (psychose - névrose - perversion) sans nécessité d'une symptomatologie délirante à l'appui.

Parler d'un sujet psychotique revient à évoquer un style cognitivo-affectif particulier avec un rapport singulier au réel, au temps, à l'espace, à la logistique (cf. travaux de l'École de Lausanne Rossel - Merceron - Husain).

Afin d'illustrer la notion de **permanence d'une structure de personnalité**, indépendamment des signes cliniques présentés, nous avons analysé, dans le cadre d'une étude longitudinale les deux protocoles de Rorschach d'un sujet psychotique, testé en amont de la crise et en aval après sa première décompensation schizophrénique.

Nous avons développé des indicateurs stables et des indicateurs contingents qui traversent les deux protocoles et qui préfiguraient du type de décompensation.

BIBLIOGRAPHIE

- BAUDRILLAR D J (1997) : Le paroxyste indifférent, GRASSET.
- BERGER D. GERAND V. ROBRIEUY JJ (1994) : Vocabulaire de l'analyse littéraire, Paris - DUNOD.
- BION W (1982) : Nouvelle Revue de psychanalyse 25 : "attaques contre les liens".
- DERRIDA, Jacques (1972) : Marges de la philosophie. "Signature, événement, contexte". Paris -MINUIT.
- DUCROT, O (1984) : Le dire et le dit, Paris : MINUIT.
- ECO, Umberto (1985) : Lector in fabula, Paris : GRASSET.
- ECO, Umberto (1992) : Les limites de l'interprétation, Paris, : GRASSET.
- ECO, Umberto (1997) : Kant et l'ornithorynque, Paris : GRASSET.
- ERTLE S., REBOURG C. (1997) : Impairment of perceptive organization in schizophrenia ; communication présentée au Congrès International de Neuropsychologues (Orlando - USA).
- ERTLE S., REBOURG C. (1999) : Perceptive organisations dysfunction in schizophrenia ; communication présentée à l'American Neuropsychiatric Association (New Orléans, USA).
- EXNER, J(1985) : A Rorschach Workbook for the Comprehensive System - N. York, Rorschach Workshops.
- GAGNEBIN M (1994) : Fascination de la laideur, en-deça psychanalytique du laid, CHAMP-VALLON.
- GREISMAS, Algirdas Julien (1966) : Sémantique structurale, Paris - LAROUSSE.
- GREISMAS, Algirdas Julien (1979-1986), Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage, Paris - Hachette.
- HUSAIN - ZUBAIR O (1992). Essai sur la convergence des techniques dans l'examen psychologique. Thèse de doctorat, Lausanne - PAYOT.
- HUSAIN O., MERCERON C., ROSSEL F. (1987) : A propos de certains phénomènes particuliers de Bohm, Psychologie Française 32 (3).
- JOYCE MAC POU GALL (1992) : Théâtres du JE, GALLIMARD.
- KRISTENA, Julia (1970). Le texte du roman. La Haye - MOUTON.
- MOLINIE G (1992) : Dictionnaire de rhétorique, livre de poche.
- MUSIOL M (1998) : Psychologie de l'interaction : "le traitement des pensées assertives en interaction schizophrénique". 5, 6, 149 - 178.
- MUSIOL, M (1992) : Psychologie française 37 (3 - 4) "de l'incohérence du discours au désordre de la pensée chez le schizophrène".
- MUSIOL M, TROGNON A (1999) : Verbum Tome XXI n°2 ; Une théorie de la conversation, eut-elle possible ?", Presses universitaires de Nancy.
- REBOURG C., ERTLE S. (1996), Approche cognitive - affective du Rorschach chez les patients schizophrènes. Communication présentée au Congrès International des Méthodes Projectives à (Boston USA).
- ROSSEL F., MERCERON C., PONCE, L (1986) : Réflexions critiques concernant l'utilisation des techniques projectives, Bulletin de psychologie TXXXIX n°376 ; 721 - 728.
- TODOROV T. (1978). Poétique de la prose, Paris : POINT - SEUIL.
- ZUBER R. (1972). Structure présuppositionnelle du langage, Paris - DUNOD.

H. H. H.
B. H. H.

TROUBLES COGNITIFS DANS LA SCHIZOPHRENIE : RUPTURE ENTRE LES
DEUX AXES COGNITIF ET AFFECTIF

REBOURG - ERTLE (Rouffach, FRANCE)

XV° Colloque International Rorschach, Juillet 1996 (Boston, USA)

Stéphane ERTLE, Neuropsychologue et moi-même, psychologue clinicienne travaillons dans un centre de recherche en Neurosciences appliquées à la Psychiatrie. Ce service, équipé d'un appareil à RMN 3T s'intéresse à l'imagerie cérébrale dans différentes pathologies organiques et mentales, démences, épilepsie et schizophrénies.

Il nous a été demandé d'élaborer des critères pertinents pour l'investigation de la cognition dans la schizophrénie, afin d'en faciliter l'exploration par imagerie cérébrale. Nous avons donc utilisé pour la première fois le Rorschach dans une perspective cognitiviste ou plus exactement cognitivo-affective.

Méthodologie

- **Temps 1 : Approche Rorschach**

Analyse de 40 protocoles de schizophrènes.

Dégager CONSTANTES au sein de ce groupement clinique.

cf. grille d'analyse qualitative : (PERCEPTION - IDEATION - LANGAGE-AFFECTIVITE).

Hypothèses : RUPTURE entre Axe Affectif / Axe Cognitif.

- **Temps 2 : Approche Neurocognitive**

Validation des hypothèses par épreuves "ciblées"

Population : 15 schizophrènes / 15 contrôles

Tests : WISCONSIN

Echelle analogique visuelle de l'affectivité

Test des associations couleurs - Emotions

Cette recherche sur les perturbations cognitivo-affectives dans la schizophrénie s'est réalisée en 2 temps :

Temps 1 : l'approche par le Rorschach de 40 protocoles de schizophrènes.

Dans une analyse qualitative de 92 séquences linguistiques, nous avons dégagé des CONSTANTES, au sein de ce groupement clinique. Ceci par une grille d'analyse mise en place par notre équipe dont 114 items explorent la perception, l'idéation, le langage et l'affectivité.

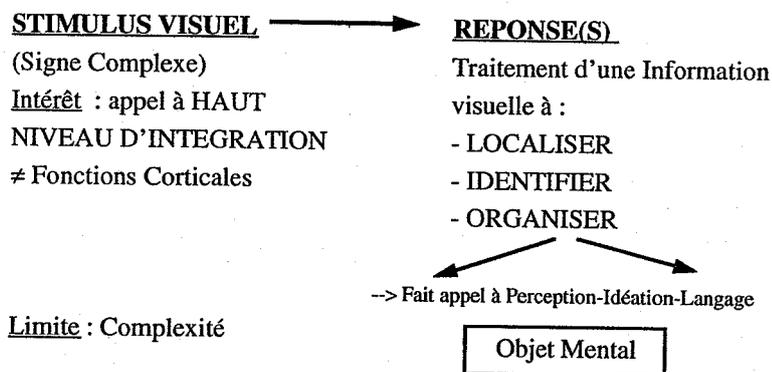
Dans ces CONSTANTES nous retenons LA RUPTURE NETTE ENTRE L'AXE AFFECTIF ET L'AXE COGNITIF. Comme si ces 2 secteurs travaillaient au niveau cortical, de façon AUTONOME, sans coordination, ni congruence, ni rien.

Temps 2 : par une approche neuro-cognitive, nous avons tenté une mise à l'épreuve de cette hypothèse, par des tests plus "ciblés" que le Rorschach : le Wisconsin, l'échelle analogique visuelle de l'affectivité et un test d'association couleurs-émotions.

Pour notre population nous avons retenu 15 schizophrènes parmi les 40 pré-sélectionnés, tous neuroleptisés, stabilisés au moment de l'exploration, de niveau culturel proche et de 18 à 40 ans. Nous avons comparé leurs résultats à une population contrôle de 15 sujets.

Nous exposons maintenant notre démarche et nos conclusions.

RORSCHACH : Perspective Cognitivo-Affective



Réponse = Acte Dynamique Cognitivo-Affectif

En quoi le Rorschach est-il pertinent dans une approche cognitivo-affective ?

Le matériel constitué de 10 stimuli visuels est plus qu'un simple signal. Ce matériel constitue une série de signes complexes faisant appel à un haut niveau d'intégration de différentes fonctions corticales.

La planche présentée ou stimulus, va amener une ou plusieurs réponses.

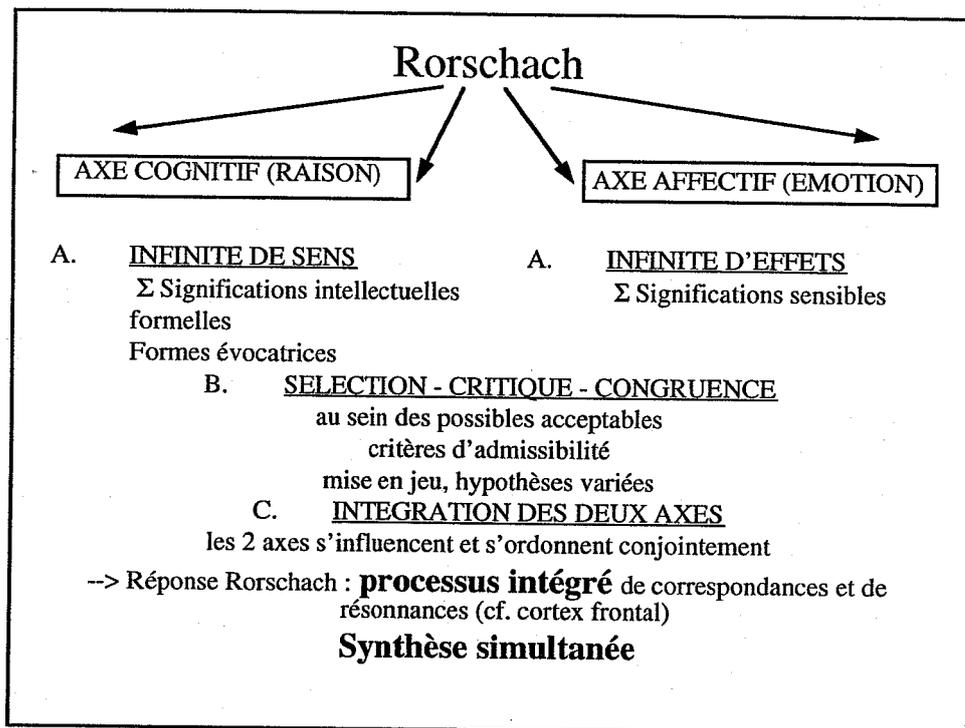
On peut parler pour la réponse Rorschach, d'un traitement spécifique et complexe d'une information visuelle, qu'il faut :

- localiser,
- identifier,
- organiser,
- et dire.

Ce matériel mobilise plus qu'une simple reconnaissance de forme. Il fait appel à la création d'un objet mental, construit par l'intelligence et l'affectivité du sujet.

Cet objet mental est une construction subjective : on parle de représentation.

~~D'où, la réponse Rorschach constitue un acte dynamique cognitivo-affectif.~~



Que se passe-t-il le temps de la réponse Rorschach ?

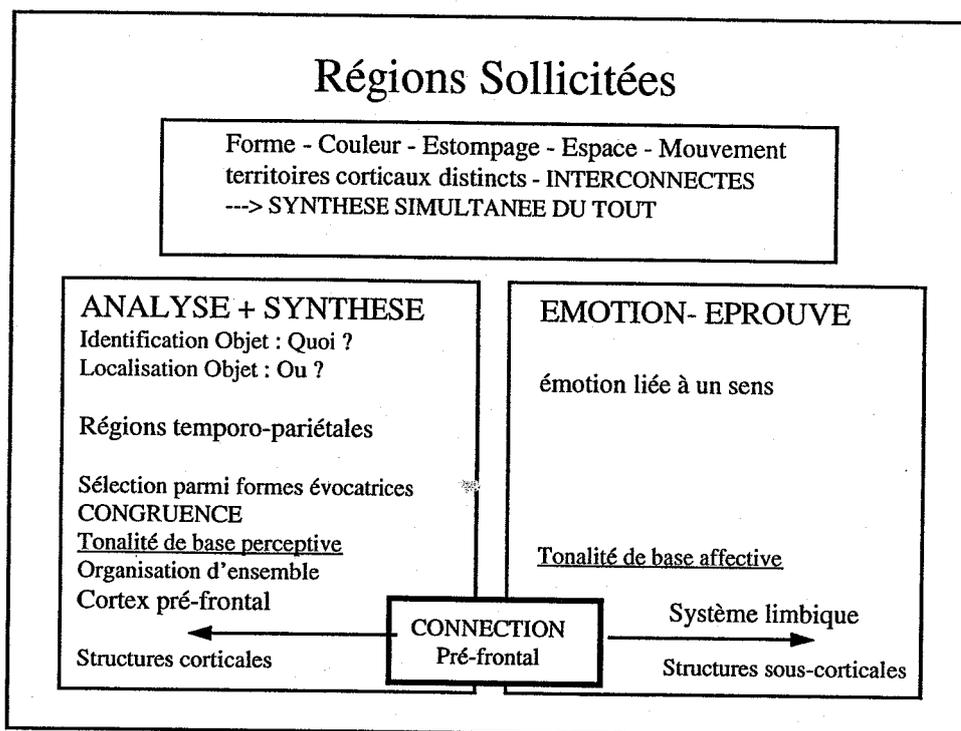
Certains neurologues (Changeux, Vigouroux, Israël) se sont intéressés à ce qui se passe au plan cortical chez un sujet devant un tableau.

Nous avons repris leurs hypothèses en les appliquant au Rorschach qui mobilise, pour reprendre une expression imagée, une "peinture intérieure".

Le temps de la présentation du stimulus, 2 axes vont s'influencer **CONJOINTEMENT**, l'axe cognitif et l'axe affectif.

Dans une infinité de sens, et dans une infinité d'effets provoqués par le stimulus, une sélection va s'opérer. Ainsi, parmi des formes évocatrices et selon les critères d'admissibilité et la mise en jeu d'hypothèses variées, le sujet testé va faire un choix de réponse.

Il est important de considérer la réponse Rorschach comme un **PROCESSUS INTEGRE**, de significations intellectuelles formelles et de significations sensibles, ~~ou de correspondances et de résonances~~. Il y a **SYNTHESE SIMULTANEE** du tout. Ces 2 termes synthèse et simultanée sont à retenir car d'une part ils ont à voir avec la fonction intégratrice du cortex pré-frontal, et car d'autre part, ils sont absents dans la schizophrénie ou nous parlerons non plus de synthèse simultanée mais d'une approche séquentielle discontinue.



Qu'entend-on par synthèse simultanée ?

Au Rorschach, plusieurs variables sont à traiter : forme, couleur, estompage, espace, mouvement.

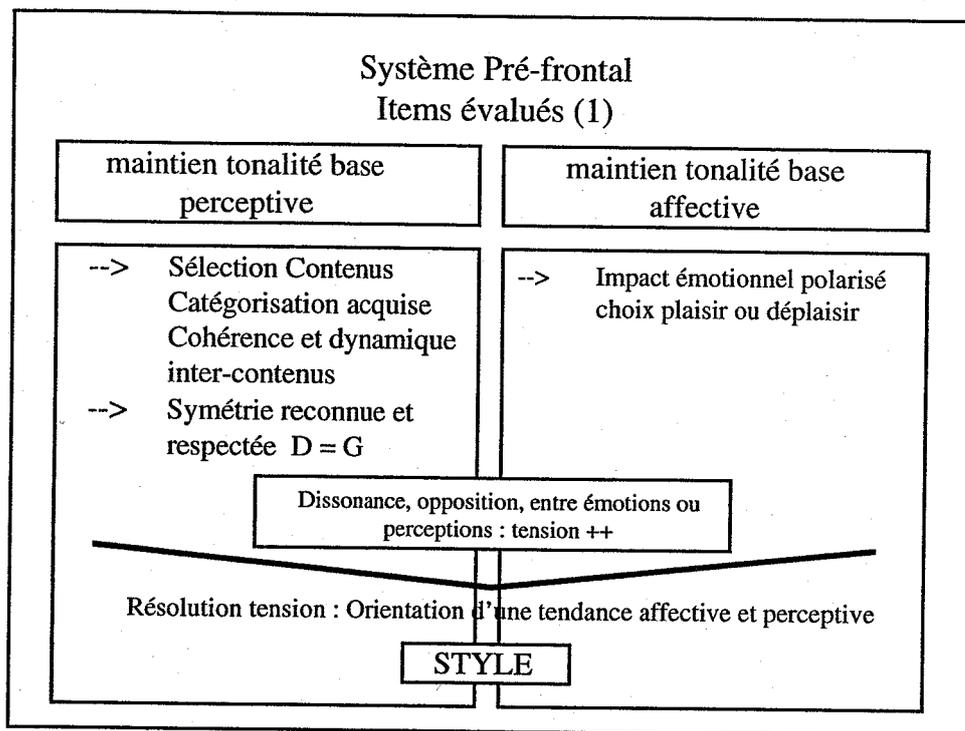
Ces variables seront traitées par des territoires corticaux distincts et spécifiques, inter-connectés, le temps de l'analyse.

Rapidement dit, les régions fronto-temporo-pariétales traitent l'identification de la forme, la localisation de la forme, la sélection, l'organisation d'ensemble et la congruence des données.

Le système limbique ou cerveau des émotions attribue une couleur affective, particulière au stimulus compte tenu de son état actuel et de son histoire. *du sujet*

Il y a pour chaque protocole, non psychotique, une tonalité de base affective et une tonalité de base perceptive qui donne un STYLE particulier aux réponses.

Cette notion d'une tonalité de base dans les deux registres affectif et cognitif ~~ou autrement dit, d'un tissu commun aux contenus et aux éprouvés,~~ concerne le système pré-frontal.



Qu'entend-on par maintien d'une tonalité de base perceptive et affective ?

1° Au niveau perceptif : parler de maintien d'une tonalité de base c'est dire que la sélection des contenus opérée par le sujet est pertinente, répondant aux lois de la catégorisation.

Une cohérence, une dynamique existent entre les contenus proposés.

Par ailleurs, la symétrie est reconnue, intégrée une fois pour toutes et respectée.

2° Au niveau affectif, parler de maintien d'une tonalité de base, c'est dire que l'impact affectif du stimulus sur le sujet va être polarisé. Le sujet sera soit dans un registre du plaisir et de l'agréable, soit dans un registre de déplaisir et de désagréable. Parfois, il arrivera qu'une dissonance ou une opposition ou un balancement entre des émotions ou des sensations contraires, existent. Une tension sera présente. Le sujet pour résoudre cet état de tension va sélectionner puis orienter une tendance. Ce travail est réalisé par le système frontal.

Systeme Pré-frontal Items évalués (2)

HIERARCHISATION DES DONNEES

Dégager propriétés
constantes / variables
dominantes / secondaires

Propriétés constantes : tâches
symétrie

Propriétés variables : configuration
chromatisme

Répétition et variabilité des stimuli dans
ordre chronologique

---> apprentissage d'une situation

REPRESENTATION MENTALE

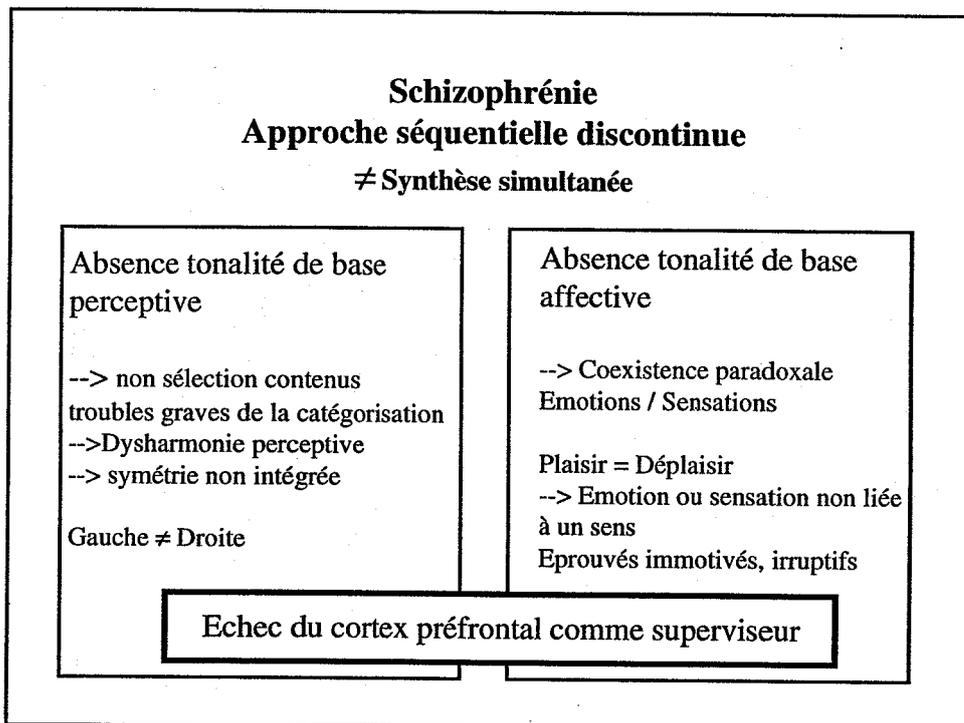
Monde d'images mentales
Le sujet se sait l'auteur de sa réponse
(notion de conscience interprétative)

Un autre travail réalisé par le système frontal est la hiérarchisation des données et la représentation mentale puisqu'on parle pour le système frontal de façon caricaturale de lieu de la conscience.

La répétition des 10 stimuli dans un ordre chronologique favorise un apprentissage qui permet au sujet de dégager des constantes et des variables, de hiérarchiser dans un classement l'annexe et le principal, le permanent et l'accidentel.

Au Rorschach, les constantes sont les tâches et la symétrie. Les variables sont la configuration des tâches et le chromatisme.

Quand on parle de représentation mentale, on dit de façon simple que le sujet testé sait qu'il est l'auteur de ses réponses, il se sait dans un monde d'images mentales et non dans le réel de formes tangibles. Il le sait, sauf le psychotique.



Que se passe-t-il chez le schizophrène ?

Nous ne parlons plus de synthèse simultanée des différentes variables, mais d'une approche séquentielle, discontinue. Nous entendons par séquentielle que chaque variable va être traitée isolément, sans lien avec les autres, ni congruence : exemple : le mouvement seul ou ~~impression cinétique~~

la forme seule ou ~~intuition de forme~~, la couleur seule ou ~~éprouvé immotivé~~.

~~Nous définirons ces 2 notions d'intuition de forme et d'éprouvés immotivés.~~

Quand nous parlons de discontinu, nous entendons par là que le traitement des données ne se fait pas de façon simultanée mais en différents temps successifs.

Dans la schizophrénie nous ne retrouvons plus cette notion de maintien d'une tonalité de base perceptive et affective. En effet, de nombreux auteurs et nous-mêmes relevons des troubles graves de la catégorisation, la symétrie n'est pas intégrée et il y a coexistence d'émotions ou de sensations paradoxales.

Dans l'absence de maintien d'une tonalité de base perceptive, nous avons relevé ce que nous appelons une dysharmonie perceptive : le sujet devant un stimulus pourra dire que certains zones de la planche sont très pregnantes et d'autres indéterminées, floues. On a l'impression que pour le sujet schizophrène, la topographie du stimulus est très inégale.]

Exemple : là c'est tout à fait le masque de carnaval de Venise et autour je vois rien c'est des tâches.

Schizophrénie

Approche séquentielle discontinue

≠ Synthèse simultanée

Absence de hiérarchisation
des données

Non-isolation des propriétés
constantes et variables
dominantes et secondaires
(Redécouvre le matériel à chaque
planche)

Non-apprentissage dans la
répétition

--> Perte d'énergie dans

l'apprentissage

Pense l'évidence

Dysfonctionnement du système pré-frontal

Absence de représentation
mentale

Le sujet ne se sait pas l'auteur
de sa réponse (absence de
conscience interprétative)

RORSCHACH = REEL

et non images mentales

Intuition de formes immotivées

Dans la schizophrénie, on relève une absence de hiérarchisation des données où le sujet ne dégage pas des propriétés dominantes, des propriétés secondaires, des propriétés constantes, des propriétés variables. Ainsi, il pourra par exemple, redécouvrir ^{à chaque planche} la notion de symétrie. On peut parler d'échec d'apprentissage de la situation où le sujet est amené à penser l'évidence d'où une perte d'énergie ~~et un gaspillage~~ dans l'apprentissage.

Quand nous disons qu'il y a absence de représentation mentale, nous disons que le sujet schizophrène ignore qu'il est l'auteur de ses réponses. Cette notion recouvre celle d'absence de conscience interprétative. Le sujet aliéné à ses perceptions, ne se réapproprie pas ses perceptions. Pour l'ensemble de ces perturbations cognitivo-affectif nous parlons d'un dysfonctionnement du système frontal comme lieu de supervision, de sélection et d'intégration des données. Les 2 axes cognitif et affectif non connectés sont traités à des temps différents et non simultanément. Nous allons maintenant illustrer ce propos en exposant quelques réponses schizophréniques qui marquent la rupture entre des 2 axes.

Echec Superviseur Frontal
RUPTURE entre les 2 axes
Cognitif / Affectif

1. CHAMP DE L'IMPLICITE

Au niveau affectif

- Epruvé, sensation non associés à un contenu (quelque chose est ressenti mais non perçu)

cf. CERVEAU DES EMOTIONS / SYTEME LIMBIQUE

Au niveau cognitif

- Intuition de formes immotivées (quelque chose est perçu mais non reconnu comme appartenant au sujet)

Les notions d'implicite et de dissonance nous ont paru opérationnels pour illustrer la rupture ou l'autonomie entre ces 2 axes autrement appelés par le psychiatre dissociation.

Nous entendons par implicite que quelque chose est perçu ou quelque chose est ressenti mais non reconnu par le sujet comme lui appartenant. Il a l'intuition d'une forme, l'intuition d'un ressenti et ceci de façon immotivée, implicite.

Exemple :

intuition de forme : PL1, à vrai dire un grand papillon mais là je vois rien, y'a rien, ça peut pas être un papillon.

PL3, j'ai une impression d'animal, mais je sais pas si je le vois

PL8, une fleur, je sais pas pourquoi c'est dans ma tête, mais je sais pas si je le vois.

PL9, un accouchement, j'ai pensé à ça, et je vois rien.

PL9, ça vient de me faire penser à une fleur, mais pourquoi je la vois pas.

PL3, des têtes de footballeurs, je m'explique pas ça, ça n'a rien à voir avec le football.

Dans ces exemples, le sujet ne parvient pas à expliciter ni reconnaître dans l'après coup le contenu présent. Quand il s'agit d'argumenter ~~de rendre explicite~~ de s'approprier le contenu, il disparaît. D'où notre hypothèse de la schizophrénie comme pathologie de l'explicite étant supposé que le cortex frontal joue comme le lieu de l'explicite et de la réappropriation des données.

Echec Superviseur Frontal
RUPTURE entre les 2 axes
Cognitif / Affectif

1. CHAMP DE L'IMPLICITE

Au niveau affectif

- Epruvé, sensation non associés à un contenu (quelquechose est ressenti mais non perçu)

cf. CERVEAU DES EMOTIONS / SYTEME LIMBIQUE

Au niveau cognitif

- Intuition de formes immotivées (quelquechose est perçu mais non reconnu comme appartenant au sujet)

9 (bis)

Dans le champ de l'implicite nous avons relevé également des intuitions de ressenti.

Exemples :

→ PL2, un craquement, je vois rien mais ça se casse là.

→ PL8, une ascension, je sens ça, c'est tout.

→ PL4, quand je vois ça, j'ai envie de vomir mais je sais pas pourquoi c'est olfactif en fait.

PL9, qu'est ce que ça peut être ça, ça a l'air dur, c'est tout, frappé dans la masse, mais c'est tout.

PL6, affreux, je sais pas quoi dire là dessus, je sais pas expliquer, c'est un sentiment que j'ai.

PL2, de la douleur là et je sais pas ce que c'est.

PL7, ça me fait penser à rien, mais ça m'énerve là.

Ces éprouvés isolés dans le registre des sensations ont à voir avec un vécu hallucinatoire. La sensation est seule présente, sans contenus associés.

Echec Superviseur Frontal
RUPTURE entre les 2 axes
Cognitif / Affectif

2. CHAMP DE LA DISSONANCE

a) **Contradiction ou paradoxalité entre un ressenti et un contenu**

(quelque chose est vu et quelque chose est ressenti sans lien)

--> Absence de réseau de correspondance entre
SYSTEME LIMBIQUE / FRONTAL (Systèmes autonomes)

b) **Contradiction au sein des éprouvés concomitants**

Absence de tonalité base affective (plusieurs éprouvés concomitants incompatibles car antagonistes)

Dans le champ de la dissonance, nous relevons :

1° une contradiction entre un ressenti et un contenu

2° une contradiction au sein des éprouvés concomitants.

Exemples de contradiction entre un éprouvé et un contenu :

→ PL10, des belles couleurs très douces, un dessin explosif.

PL1, ça fait peur cette image, un papillon.

→ PL5, carrément inquiétant la couleur, une forme positive.

PL1, un papillon très joli, la couleur est terne, c'est triste.

→ PL1, une tête d'animal très plaisant, la couleur est agressive, sombre.

PL5, un joli papillon, la couleur c'est pas supportable.

Dans tous ces exemples, la couleur est traitée totalement indépendamment de la forme, ~~il y a là une rupture nette entre les deux axes cognitif et affectif.~~

La couleur va suggérer une émotion ou plus souvent une sensation particulière quand la forme suggérera un contenu sans résonance et sans lien avec l'ambiance générale du stimulus. Ici n'est plus question de processus intégré dans la réponse, de synthèse simultanée mais il est question d'une approche séquentielle discontinue et dissonante sans respect de la règle de congruence des données.

Echec Superviseur Frontal
RUPTURE entre les 2 axes
Cognitif / Affectif

2. CHAMP DE LA DISSONANCE

- a) **Contradiction ou paradoxalité entre un ressenti et un contenu**

(quelque chose est vu et quelque chose est ressenti sans lien)

---> Absence de réseau de correspondance entre
SYSTEME LIMBIQUE / FRONTAL (Systèmes autonomes)

- b) **Contradiction au sein des éprouvés concomitants**

Absence de tonalité base affective (plusieurs éprouvés concomitants incompatibles car antagonistes)

10 (bis)

Nous parlons de contradiction au sein d'éprouvés concomitants. Dans les exemples qui suivent, on retiendra l'absence d'une tonalité de base affective, l'absence d'une polarisation et du maintien de l'axe affectif. Cohabitent de façon paradoxale des éprouvés incompatibles entre eux.

Exemples :

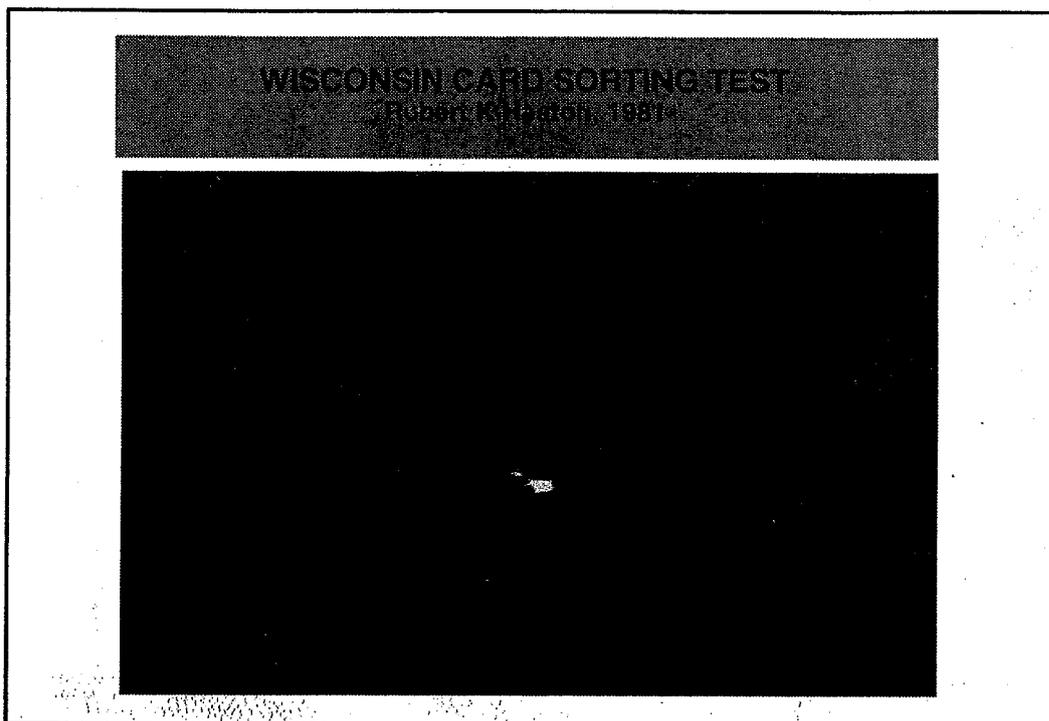
→ PL9, c'est vraiment un cauchemar très agréable, des choses inquiétantes

PL3, positif et négatif, mutation donc impression de stabilité.

PL5, des formes solides, ça pèse, c'est aérien, la liberté.

→ PL10, des belles couleurs très fades très plates.

Cet échec ou ce dysfonctionnement du système pré-frontal méritait d'être testés par des épreuves plus ciblées qui mobilisent chez le sujet un traitement intégratif de deux variables (une émotion, une couleur) ou qui mobilisent l'axe affectif et la cohérence des éprouvés.



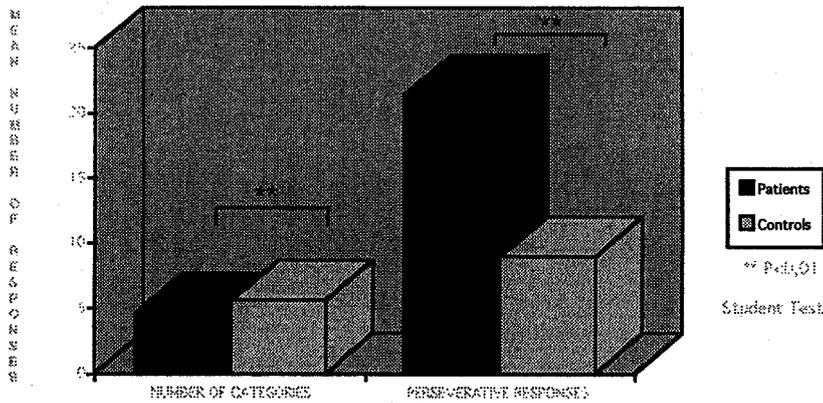
Je vais vous exposer brièvement les résultats que nous avons obtenus aux 3 épreuves mentionnées en début d'exposé par Christine Rebourg, à savoir l'épreuve du Wisconsin, l'épreuve des associations couleurs/émotions et l'échelle analogique visuelle de l'affectivité.

Le WCST est une épreuve dite sensible au dysfonctionnement frontal. Elle a été largement utilisée dans le cadre des atteintes cérébrales et plus récemment dans la schizophrénie.

Les paramètres évalués sont:

- nombre de critères (F - C - Nb)
- nombre de réponses persévératives.

RESULTS: WISCONSIN CARD SORTING TEST



Selon les données de la littérature, les schizophrènes font plus de réponses persévératives que les témoins, et ont des difficultés à générer de nouveaux critères dans cette épreuve. Nos résultats corroborent ces données.

Nous notons effectivement une différence hautement significative pour ces deux paramètres entre nos deux populations.

Ces résultats nous renvoient à l'hypothèse d'une hypoactivité frontale dans la schizophrénie. [Plusieurs auteurs rapprochent une partie de la clinique schizophrénique du syndrome frontal.]

COLOR / EMOTION ASSOCIATION TASK

Il n'y a pas à notre connaissance, à l'heure actuelle, de test permettant d'évaluer l'axe affectif dans le large éventail des tests neuropsychologiques.

Aussi, nous avons élaboré deux types d'épreuves susceptibles de rendre compte d'une perturbation de l'axe affectif.

- Principe:

Dans l'épreuve d'associations émotions/couleurs, on demande au sujet d'associer 6 couleurs à 6 éprouvés. Chez le sujet "sain" on peut s'attendre à un respect de la symbolique des couleurs: à un éprouvé est associée, pour l'ensemble de la population, une couleur.

- Aspects évalués:

- comment le sujet va-t-il traiter ces deux variables (une couleur, un mot) qui sont reliés à un niveau supérieur par un réseau de correspondance?

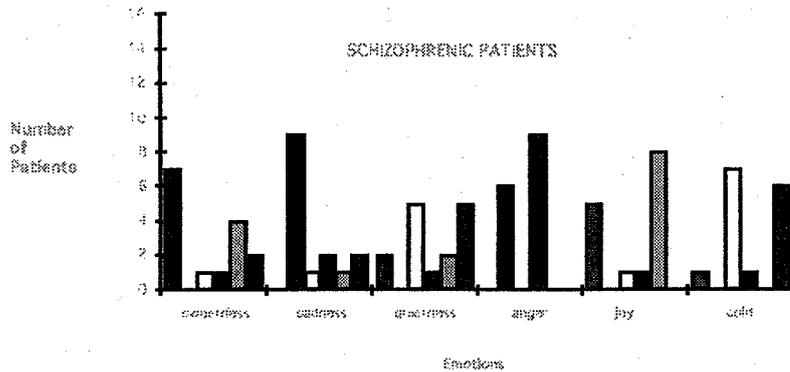
- quel est le niveau de congruence?

- - chez le sujet non schizophrène: symbolique acquise des couleurs (ex: noir et tristesse ou rouge et colère...) par un réseau de correspondance.

- - chez le sujet schizophrène: symbolique idiosyncrasique c'est-à-dire une symbolique propre au sujet sans groupe de référence qui naît d'une interprétation a posteriori (ex: noir/douceur).

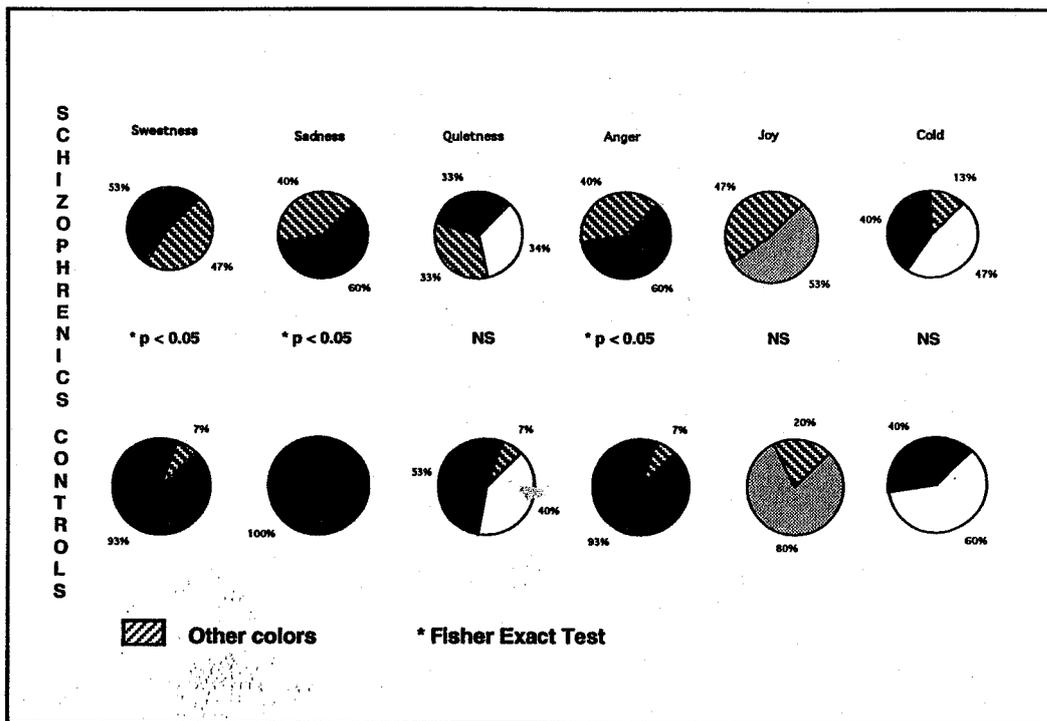
rose / tristesse

RESULTS



Résultats:

Si on se réfère au graphique représentant la distribution des associations couleurs/émotions chez nos patients schizophrènes, on remarque que ces patients peuvent faire des associations non-conventionnelles telles que ~~jaune et tristesse ou rouge et douceur~~. La répartition est de ce fait très hétérogène.



Ceci est une autre illustration des résultats :

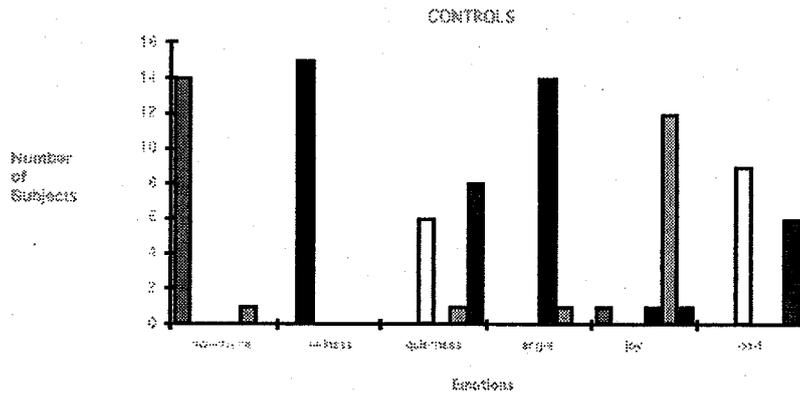
On a également illustré la singularité des associations chez les patients entre une couleur et une émotion en faisant apparaître par un pourcentage le nombre d'association non-appropriées et non-conventionnelles. Ces graphiques par secteurs illustrent bien le % important et significatif des associations singulières voire inadéquates établies par les patients schizophrènes.

ex: tristesse est associée chez les témoins non-schizo. au noir à 100%. Le noir n'est retenu qu'à 60% par les patients schizophrènes en tant que représentation symbolique de la tristesse. Ils ont pu, pour certains, associer par exemple la tristesse au jaune ou au rose.

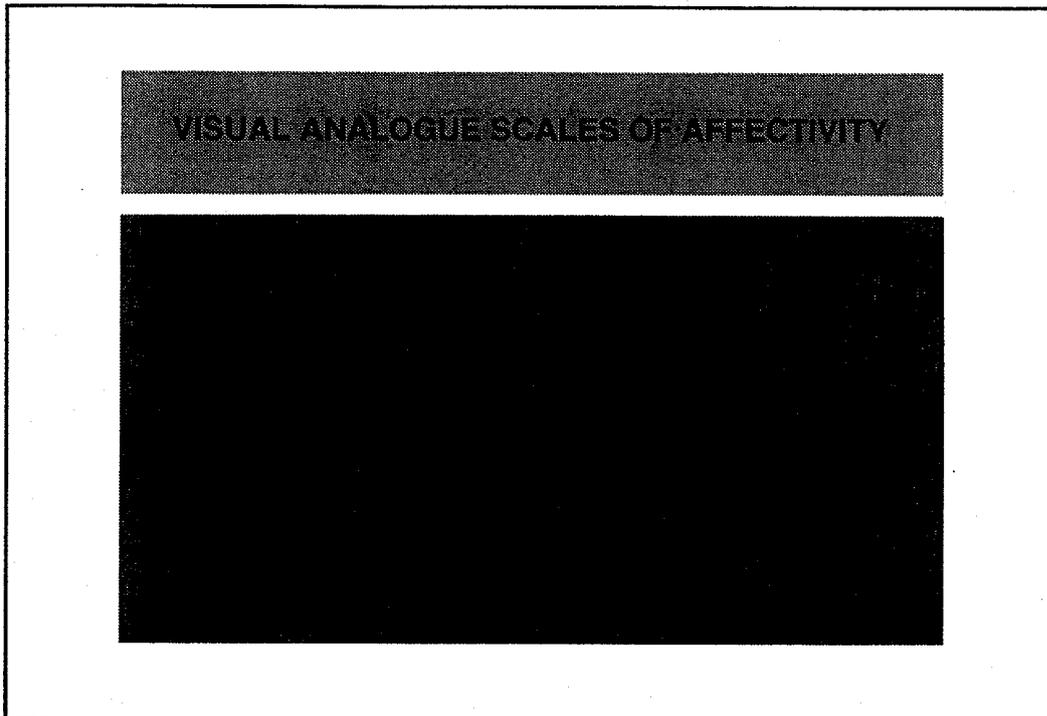
Autre ex., la colère, associée au rouge à 93% chez les témoins et à 60% chez les schizos.

Le froid représenté par le blanc ou le bleu par les témoins à 100%, peut être associé au rose ou au rouge de façon incongrue chez les schizos.

RESULTS



En revanche, sur ce graphique représentant les associations effectuées par les témoins non-schizo., les résultats sont bien plus homogènes. On note une polarisation des associations par ex: le noir et la tristesse ou le rose et la douceur.



- **Principe:**

Une série de 11 échelles analogiques visuelles horizontales est utilisée pour apprécier subjectivement les ressentis du sujet lorsqu'il regarde une photographie (planche du TAT qui représente un paysage).

Il est demandé au sujet d'évaluer ses éprouvés tels qu'il les ressent au moment de l'évaluation, en se positionnant par un trait vertical sur chacune des échelles dont les extrémités représentent un ressenti et son contraire.

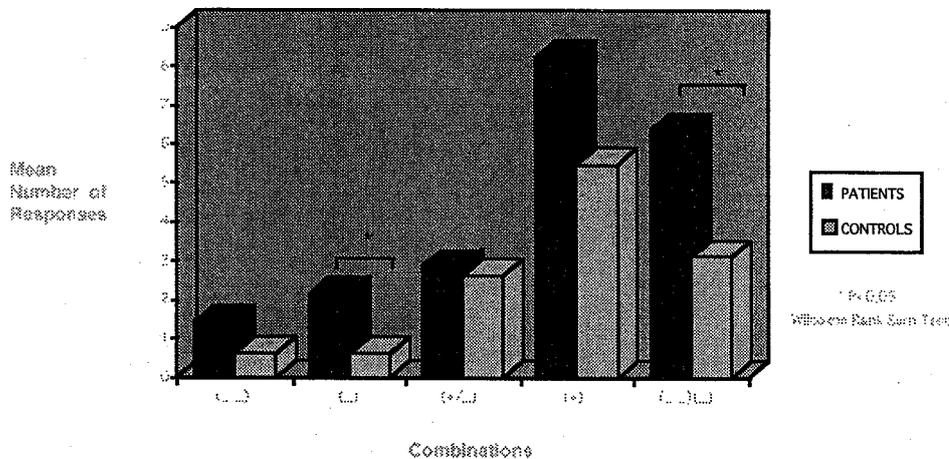
Aspects évalués:

Tous les éprouvés sont admissibles en fonction du sujet. On évalue le niveau de congruence des qualificatifs. L'ensemble des qualificatifs choisis devant être relié par un dénominateur commun.

Hypothèses:

- chez le sujet non schizophrène: polarisation des qualificatifs
- chez le sujet schizophrène: non polarisation des qualificatifs avec une dissonance dans le choix des éprouvés (ex: douceur-inquiétant, pour cette même planche).

RESULTS: VISUAL ANALOGUE SCALES



Graphique:

Afin d'évaluer la congruence au sein des éprouvés, nous les avons réparti en 4 groupes ou 4 types de combinaison possible:

- les couples dissonants (-_-): par exemple: bruyant-apaisant ou déplaisant-beau etc...
- les couples improbables (-): par exemple: laideur-plaisant ou gaie-inquiétant.
- les couples acceptables (+/-): par exemple: froid-douceur
- les couples cohérents (+).

Résultats:

On note une différence significative entre nos deux groupes pour les couples improbables et la combinaison des couples improbables avec les couples dissonants.

Les patients schizophrènes donnent des antagonismes flagrants dans le choix de leur émotions (ex: hostile et douceur).

Il est également intéressant de noter que ces patients avaient tendance à se placer sur les extrémités des lignes. Aussi, ils ne semblent pas avoir saisi que l'axe émotionnel correspond à une quantité continue avec des nuances, des demi-teintes. Pour eux, une émotion est totalement ou n'est pas. Ce qui rend d'autant plus flagrant leurs antagonismes.

Traduit: ils peuvent imaginer que c'est tout à fait bruyant et tout à fait apaisant. Ce qui rend compte en d'autre terme de la discordance schizophrénique.

Pour conclure, les résultats aux épreuves cognitives vont dans le même sens que ceux à l'épreuve du Rorschach et évoquent un dysfonctionnement frontal dans la schizophrénie.

**IMPAIRMENT OF PERCEPTIVE
ORGANIZATION IN
SCHIZOPHRENIA**

STÉPHANE ERTLE & CHRISTINE REBOURG**
FORENAP** FOR APPLIED NEUROSCIENCE RESEARCH IN
PSYCHIATRY
CENTRE HOSPITALIER SERVICE DU DR MACHER
ROUFFACH FRANCE**

ACKNOWLEDGEMENTS:

FRANÇOISE CALDI-GRIES: BIOSTATISTICIAN

DR PAUL BAILEY: PSYCHIATRIST

INTRODUCTION

CHAMP DE L'ÉTUDE: TRAITEMENT DU CONTEXTE VISUEL DANS LA SCHIZOPHRÉNIE.

Les travaux portant sur la perception et les étapes précoces du traitement de l'information perceptive, montrent **chez les schizophrènes des anomalies** qui ont été **référéés à un trouble précoce du traitement de l'information**, de sa vitesse et de sa capacité (BRAFF, 1992). La formation de l'"icône" (c'est-à-dire l'enregistrement de l'information perceptive dans le registre sensoriel) ne semble pas concernée, mais plutôt le traitement et son organisation (BRAFF, 1992; DANION, 1993). **Chez les schizophrènes on note un trouble de l'exploitation du contexte et/ou un trouble de l'évaluation de la pertinence des stimuli** (GEORGIEFF, 1995). C'est en effet par rapport à une représentation du contexte, que s'opère la sélection des informations et l'organisation de la réponse. Le trouble de traitement du contexte pourrait expliquer le défaut de traitement de la pertinence des stimuli (HOFFMANN, 1986; GRAY & al., 1991; WIDLÖCHER & HARDY-BAYLE, 1989a & 1989b).

Dans cette étude nous nous proposons d'évaluer la qualité de l'organisation perceptive chez le schizophrène, ou son aptitude à traiter le contexte d'une information visuelle. La perception du schizophrène semble prendre anormalement appuie sur les détails au dépend de l'ensemble (FRITH, 1992), ainsi il a pu être dit qu'un schizophrène ne pouvait voir que les arbres et non la forêt (SHAKOW, 1950).

Pour ce faire, nous utilisons une épreuve d'enrichissement perceptif et une description d'image, afin d'évaluer.

- la **capacité d'anticipation de forme** (confère épreuve d'enrichissement perceptif).
- la **présence ou l'absence d'un schéma perceptif** c'est-à-dire d'une organisation d'ensemble avec coordination et finalité des actions (métastructure d'ensemble)
- la **capacité à reconnaître des effets interactifs entre des groupements perceptifs** (ensemble d'informations visuelles).

METHOD

SUJETS:

INCLUSION CRITERIA: 25 patients schizophrènes (18 - 40 ans) neuroleptisés, stabilisés, répondant aux critères du DSM IV.

EXCLUSION CRITERIA: sujets non stabilisés, présentant une pathologie surajoutée (troubles neurologiques, problèmes médicaux susceptibles d'avoir une répercussion sur la passation des tests et/ou le fonctionnement cérébral de manière générale, toxicomanie,...). Les épreuves ont également été proposées à 25 sujets contrôlés appariés en âge, sexe et niveau d'éducation.

Tous nos sujets étaient droitiers et leur langue maternelle était le français.

MESURES: 2 épreuves ont été utilisées:

1) **Epreuve d'Enrichissement Progressif de l'Information Visuelle** (B. Pillon & F. Lhermitte, 1978) (Cf. fig.1) : on présente successivement au sujet des dessins d'abord très pauvres en éléments d'identification qui s'enrichissent progressivement au cours de 9 étapes (présentation de 15 secondes). Aspects évalués: capacité d'anticipation de la forme (élaboration d'une forme globale à partir d'indices visuels partiels).

2) **Description d'Image issue de la batterie Boston Diagnostic Aphasia Examination** (H. Goodglass & E. Kaplan, 1972): (Cf. fig.2) on demande au sujet de décrire oralement une image. Aspects évalués à partir d'une grille de cotation (Cf. fig.3):

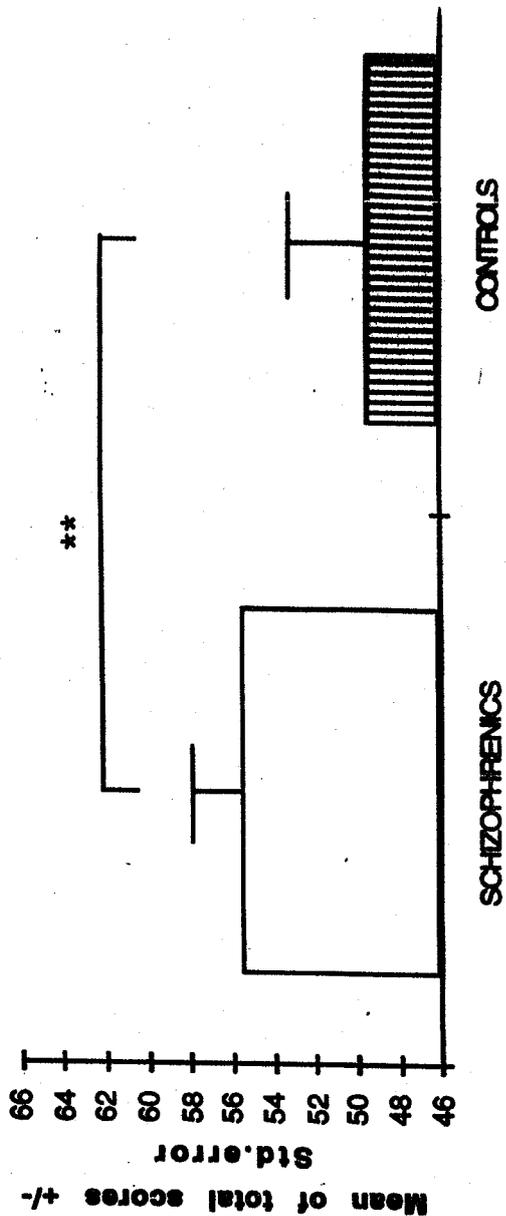
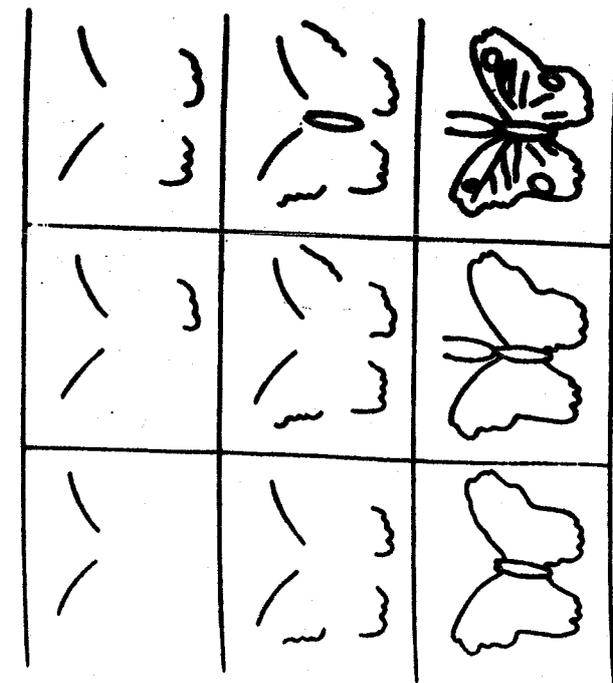
1- présence de groupements perceptifs (mise en lien de différents éléments ou unités).

2- présence d'une causalité au sein des groupements (effets interactifs entre deux événements).

3- balayage du champ avec la présence d'une boucle perceptive interactive entre les groupements répondant à des critères de logique temporelle et causale.

FIG. 1

PROGRESSIVE ENRICHMENT OF VISUAL INFORMATION



** p<0.01

Student T-test

AVERAGE NUMBER OF CUES

(Mean of total scores)

EXAMPLE OF 9 SUCCESSIVE DRAWINGS

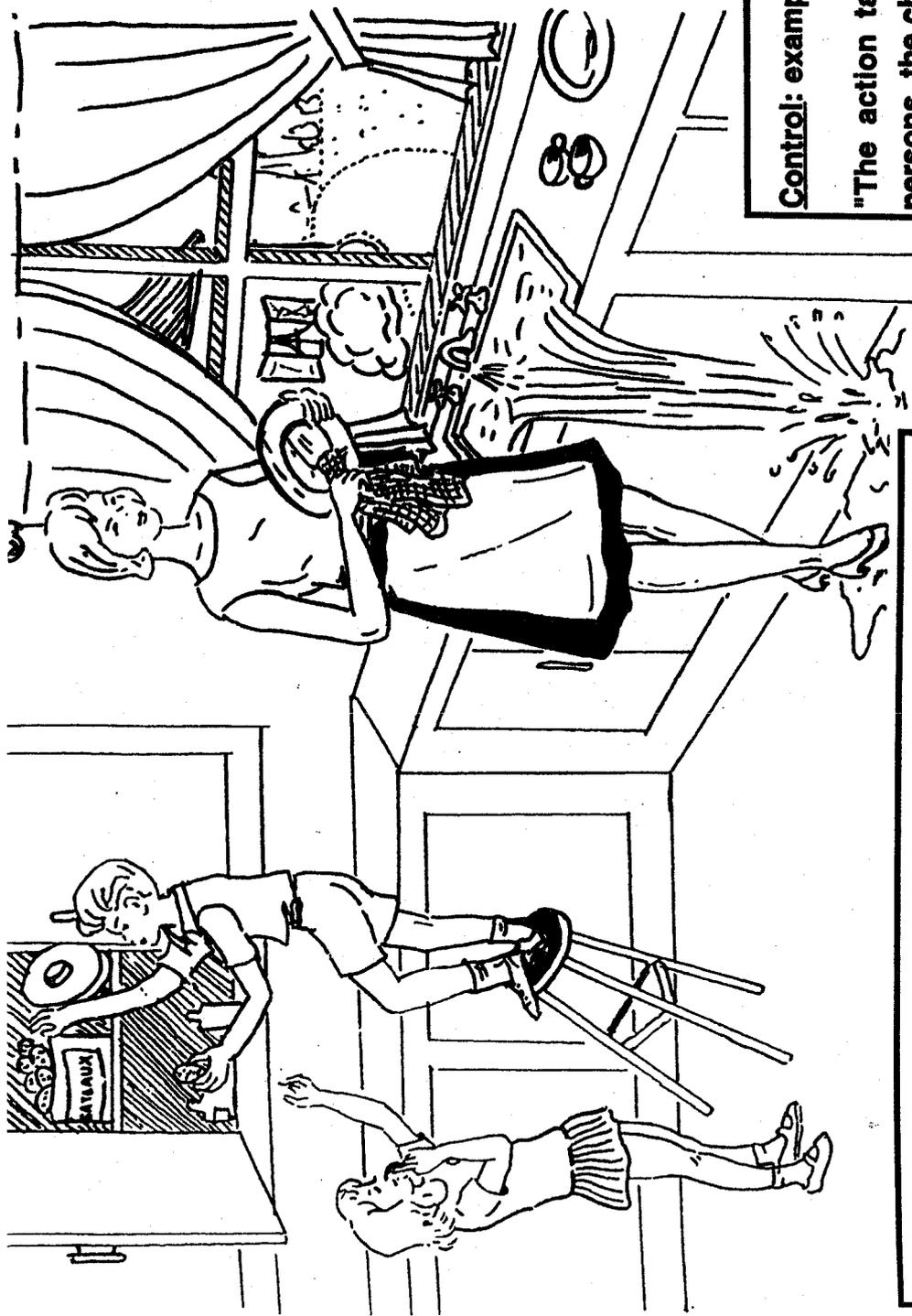


FIG. 2

EXAMPLES OF IMAGE DESCRIPTIONS

Schizophrenic patient: example of image description.

"A woman with a boy, a girl. Some water is overflowing from the sink, on the floor....Two cups, a plate, a packet of cookies, a cupboard which is open. Have I already said a stool?. A dish towel for doing the washing-up, there are also cupboards at the bottom. There is a house opposite...with a pathway. There are also curtains in the kitchen, a sink. That's all."

Control: example of image description.

"The action takes place in a kitchen. We can see three persons, the children, a boy and a girl, and their mother. The mother is doing the washing-up and has forgotten to close the faucet and so water is overflowing and she has her feet in it. She is certainly dreaming. At the same moment, the children are trying to steal some cookies while their mother doesn't look at them. The little girl is standing next to her brother and makes a sign to her brother not to make any noise. The boy is standing on the stool and is trying to pinch some cookies but the stool is collapsing."

FIG. 3

Grille d'analyse et de cotation de l'épreuve de description d'image

Groupings	Units	Propositions	Presence
G0		Mise en place du cadre général : la cuisine	
G1		Mise en relation de deux actions : la femme essuie la vaisselle <u>et</u> l'eau déborde	
	U1.1	La femme essuie la vaisselle	
	U1.2	La femme rêve	
	U1.3	L'eau déborde	
G2		Mise en relation du garçon en déséquilibre sur le tabouret qui prend ses gâteaux et qui en donne à sa soeur	
	U2.1	La garçon en cherchant des gâteaux tombe du tabouret	
	U2.2	Le garçon prend des gâteaux	
	U2.3	Le garçon donne des gâteaux à sa soeur	
	U2.4	Le garçon en déséquilibre sur le tabouret	
	U2.5	La soeur en action	
G3		Groupement des différents détails annexes du décor dans une catégorie (mobilier et objets de cuisine)	
	U3.1	Listing des détails du décor sans hiérarchisation entre annexe et principal	
G4		Groupement des différents détails concernant l'extérieur (jardin, etc...)	
	U4.1	Détails intérieurs et extérieurs sont mixés sans hiérarchisation	
G5		Mise en relation entre les actions de la mère et des enfants dans une interaction signifiante	
	U5.1	Juxtaposition des personnages identifiés mais sans interaction	
	U5.2	Anonymat des personnages et juxtaposition	
Interactive loop (IL)		Boucle interactive avec coordination les groupements 1 et 2 dans une logique temporelle et causale	
no Interactive loop (NIL)	}	Métastructure d'ensemble pressentie mais non argumentée	
		Dissociation des actions	
		Juxtaposition et désorganisation des actions	
		Répétition des actions. Circularité	

Exemple:

Illustration des groupements, units et boucle interactive :

- U1.2 : la femme rêve
- U1.3 : l'eau déborde
- G1 : la femme rêve et ne voit pas l'eau qui déborde
- IL : parce que la femme rêve, elle ne voit pas l'eau qui déborde et l'enfant qui prend des gâteaux

RÉSULTS

1) **L'épreuve d'Enrichissement Visuel** : Le nombre d'indices nécessaires pour une anticipation de forme est significativement supérieure chez les schizophrènes (M= 55.5; SD= 9.2) comparé aux résultats obtenus chez les sujets contrôles (M= 49.5; SD= 14,1). La comparaison entre les deux groupes de schizophrènes et de contrôles est hautement significative ($p < 0.01$: Student T-Test) rendant compte d'un défaut d'anticipation de la forme chez les sujets schizophrènes (Cf. Fig. 1).

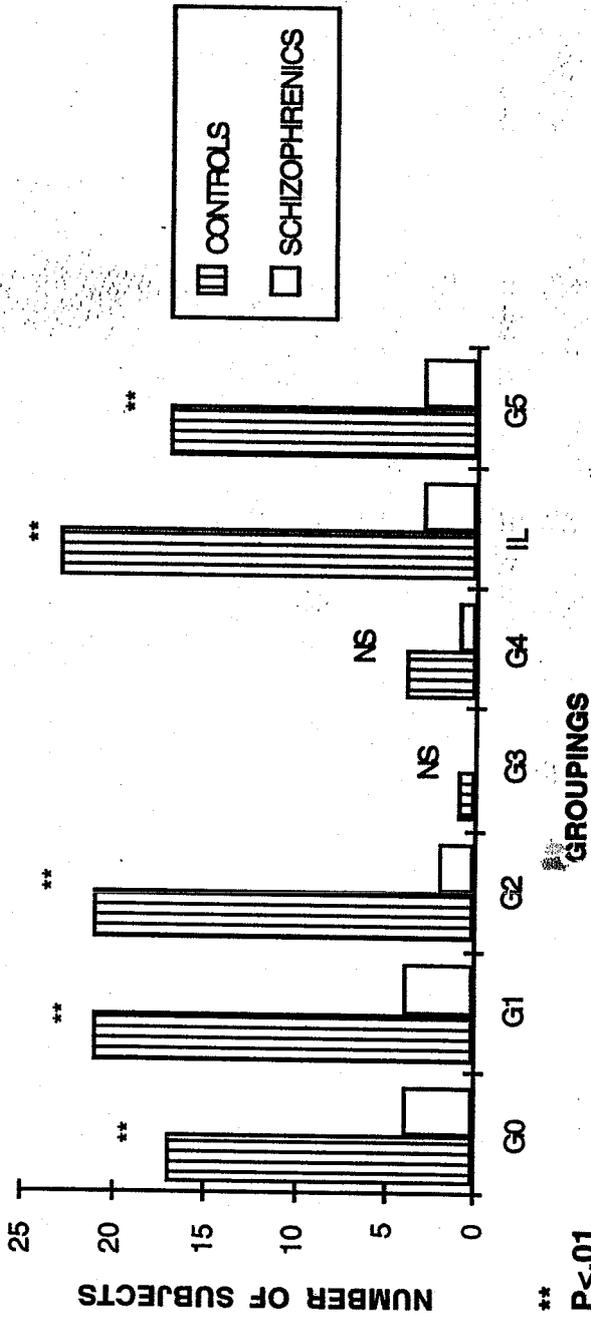
2) **Description d'image**: Lorsqu'on compare la distribution des réponses "groupements perceptifs" réalisées entre nos deux populations, on relève une différence très significative ($p < 0.01$: Fisher's Exact Test) pour les groupements 0, 1, 2 et pour la présence d'une boucle interactive (Cf. Graphique fig.4). On note néanmoins une absence de différence significative pour les groupements 3 et 4.

Lorsqu'on compare la distribution des réponses "unités perceptives" entre nos deux populations, on relève une différence très significative ($p < 0.01$: Fisher's Exact Test) pour les unités concernant les groupements 1, 2 et 4 et l'absence de boucle interactive; une différence significative pour l'unité du groupement 3 ($p < 0.05$: Fisher's Exact Test); et une différence non significative pour l'unité relative au groupement 5 (Cf. Graphique fig.5).

INTERPRETATION:

- d'ou prévalence de mise en relation de détails perceptifs en un ensemble coordonné chez les sujets contrôles
- et, prévalence de détails perceptifs isolés, juxtaposés, sans mise en lien chez les sujets schizophrènes.

FIG. 4



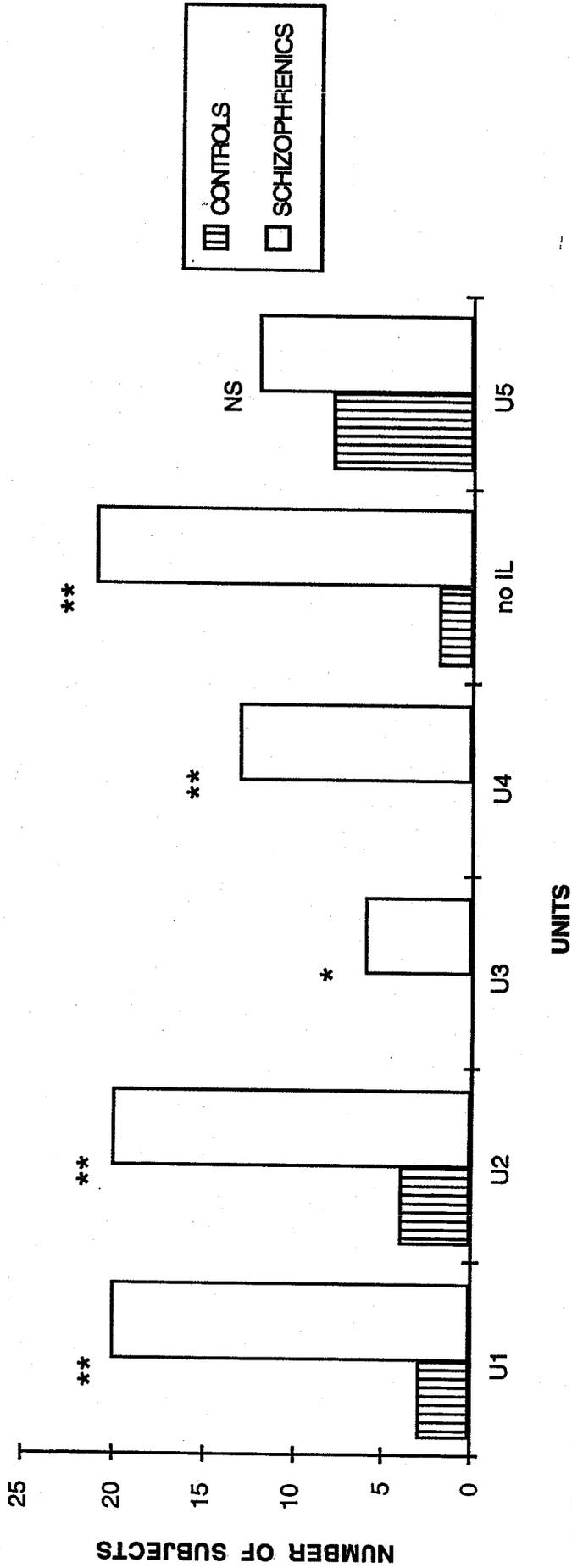
FISHER'S EXACT TEST: Comparison of the distributions of the responses between schizophrenics and controls (presence or absence of the grouping: two-way tables)

REMARQUES:

G = somme d'unités formant un ensemble avec: - mise en relation entre deux actions réalisés. - création d'une catégorie d'objets liés par un dénominateur commun.
IL = interactive loop: coordination des groupements selon des lois logiques, temporelles et causales.

PRÉVALENCE D'UNE MISE EN RELATION DE DÉTAILS PERCEPTIFS EN UN ENSEMBLE COORDONNÉ CHEZ LES SUJETS CONTRÔLES

FIG. 5



** P<.01

* P<.05

FISHER'S EXACT TEST: Comparison of the distributions of the responses between schizophrenics and controls (presence or absence of the unit: two-way tables)

REMARQUES:

U= fait ou action isolé

no IL= absence of an interactive loop between groupings 1 and 2.

**PRÉVALENCE DE DÉTAILS PERCEPTIFS ISOLÉS ET JUXTAPOSÉS
CHEZ LES SUJETS SCHIZOPHÈNES**

DISCUSSION & CONCLUSION

Dans cette étude nous nous sommes intéressés à deux niveaux de la perception:

- la capacité d'élaborer une forme
- la capacité d'organiser un ensemble perceptif

Les résultats nous rendent sensibles à une difficulté présente à ces deux temps de la perception:

- trouble de l'anticipation d'une forme
- perturbation du schéma perceptif

En ce qui concerne la perturbation du schéma perceptif ou métastructure d'ensemble dans la schizophrénie nous relevons:

une absence de stratégie perceptive, une perturbation du schéma perceptif ou métastructure d'ensemble avec:

- un balayage visuel désorganisé qui se caractérise par un **agrippement perceptif** (arrêts sur des détails ou unités isolés) sans stratégie, d'ou l'idée d'un nivellement des données perceptives sans hiérarchisation. En revanche, chez les contrôles, les lignes de force sont dégagées dans un balayage organisé, cohérent, avec arrêt sur certains groupements à traiter. Les données perceptives sont hiérarchisées en principales et annexes. Contrairement aux schizophrènes, les indicateurs temporels sont présents, témoignant de la coordination entre les groupements et des liens de causalité (ex: "pendant que...", "alors que...", "parce que" ..).
- une absence de réalisation de groupements pertinents (juxtapositions d'éléments ou d'unités sans coordination logique)
- une absence d'un lien de causalité entre les différents groupements.

Face à un stimulus visuel complexe à organiser ou existent des lignes de force et une logique interne, les schizophrènes font la sommation de différents "détails" tandis que le groupe contrôle saisi le "tout" de l'image sachant que le tout est supérieur à la somme des détails qui le composent puisqu'il nécessite des capacités de hiérarchisation, d'abstraction et de contextualisation.

Des hypothèses récentes conduisent à décrire les troubles schizophréniques dans le cadre général des modèles de l'action. Les troubles cognitifs des schizophrènes relèveraient alors d'une perturbation générale de l'action, dont l'action perceptive, qui s'exprimerait notamment par les troubles attentionnels et de traitement du contexte. Le **cortex préfrontal** est impliqué dans la planification et l'organisation d'une action, l'anticipation des réponses, le comportement intentionnel et volontaire (FRITH et al., 1991; POSNER & ROTHBART, 1991; REZAI et al., 1993), l'attention sélective et pour SHALLICE, la supervision de l'action (SHALLICE, 1988). HOFFMAN (1986), WIDLÖCHER (1989) et HARDY-BAYLE (1992) proposent de relier la clinique schizophrénique à un trouble de la planification, perturbant toute forme d'action nécessitant un ajustement à la situation ou au contexte. Nous formulons l'hypothèse que cette absence de stratégie perceptive rend compte d'un dysfonctionnement préfrontal chez les patients schizophrènes.

REFERENCES

- BRAFF, D.L. (1992). Information processing and attention dysfunctions in schizophrenia. *Schizophr. Bull.*, 19, 233-259.
- DANION, J.M. (1993). Les troubles de la mémoire dans la schizophrénie. In: *Congrès de Psychiatrie et de Neurologie de langue française, Rapport de Psychiatrie*, III, 173-207.
- FRITH, C.D., FRISTON, K., LIDDLE, P.F., FRACKOWIAK, R.S.J. (1991). Willed action and the prefrontal cortex in man: a study with P.E.T.. *Proc. R. Soc. B. (Lond.)*, 244, 241-246.
- FRITH, C.D. (1992). The Cognitive Neuropsychology of Schizophrenia. Erlbaum, L. Associates Ltd., Hove, England.
- GEORGIEFF, N. (1995). Recherches cognitives et schizophrénie. In: Dalery, J., d'Amato, T.. La schizophrénie: recherches actuelles et perspectives. Ed. Masson: Médecine et Psychothérapie.
- GOODGLASS, H., KAPLAN, E. (1972). Boston Diagnostic Aphasia Examination. French version by Mazaux J.M. & Orgogozo J.M., Ed. E.A.P., Paris.
- GRAY, J.A., FELDON, J., RAWLINS, N.P. et al. (1991). The neuropsychology of schizophrenia. *Behavior. Br. Sci.*, 14, 1-84.
- HARDY-BAYLE, M.C. (1992). Planification de l'action et communication schizophrénique. *Psychologie Française*, 37-3-4, 235-244.
- HOFFMAN, R.E. (1986). Verbal hallucinations and language production processes in schizophrenia. *Behav. Br. Sci.*, 9, 503-548.
- PILLON, B., LHERMITTE, F. (1978). Une épreuve d'enrichissement progressif de l'information visuelle: résultats de 102 patients atteints de lésions cérébrales. *Rev. Neurol.*, 134, 6-7, 403-410.

- POSNER, M.J., ROTHBART, M.K. (1991). Attentional mechanisms and conscious experience. In: Milner A.D., Rugg M.D. (eds.) *The Neuropsychology of consciousness*, 91-111, Academic Press, London.
- REZAI, K., ANDREASEN, N.C., ALLIGER, R. et al. (1993). The neuropsychology of prefrontal cortex. *Arch. Neurol.*, 50, 636-642.
- SHAKOW, D. (1950). Some psychological features in schizophrenia. In: M.L. Reymert (Ed.), *Feelings and emotions*, 383-390, New-York: McGraw Hill.
- SHALLICE, T. (1988). From neuropsychology to mental structure. Cambridge University Press.
- WIDLÖCHER, D., HARDY-BAYLE, M.C. (1989a). Cognition and control of action in psychopathology. *European Journal of Cognitive Psychology*, 9, 583-615.
- WIDLÖCHER, D., HARDY-BAYLE, M.C. (1989b). Explorations des activités cognitives dans la schizophrénie. *Encéphale*, 15, 193-196.

PERCEPTIVE ORGANIZATION DYSFUNCTION IN SCHIZOPHRENIA

**STÉPHANE ERTLE & CHRISTINE REBOURG
FORENAP FOR APPLIED NEUROSCIENCE
RESEARCH IN PSYCHIATRY
CENTRE HOSPITALIER SERVICE
DU Dr MACHER
ROUFFACH FRANCE**

**American Neuropsychiatric Association Annual Meeting, January
31- February 2, 1999, New-orleans, USA.**

ACKNOWLEDGEMENTS:

FRANÇOISE CALVI-GRIES: BIostatisticIAN

Dr PAUL BAILEY: PSYCHIATRIST

INTRODUCTION

Scope of the study: processing of visual context in schizophrenic patients

In this study we were not interested in the processing of a pure visual signal but rather in a complex perceptive task which presupposed an organization and which required language: therefore it concerned a « verbalized perception ».

Previous studies of perception and early stages of perceptual information processing in schizophrenic patients have shown abnormalities in speed and capacity of early information processing (Braff, 1992). "Icon formation" (ie recording of perceptual information in the sensory register) does not seem to be involved, whilst processing and its organization are (Braff 1992; Danion 1993). However, we observed some schizophrenics with perceptive troubles such as difficulty in perceptive discrimination (confusion between background and figure) or impaired to anticipate a fragmented image (more perceptive cues are requested).

Schizophrenics display deficits in application of the context and/or in evaluating stimulus relevance (Georgieff, 1995). Indeed, selection of information and organization of the response depend on mental representation of the context. Deficits in context processing could explain impaired analysis of stimulus relevance (Hoffmann 1986; Gray et al 1991; Widlöcher & Hardy-Bayle 1989a & 1989b).

In this study we planned to quantify the efficiency of perceptual organization in schizophrenic patients, that is to say, their ability to analyse the context of visual information. The perception of a schizophrenic patient seems to rely too much on details, to the detriment of the whole (Frith 1992); thus it may be said that a schizophrenic cannot see the wood for the trees (Shakow 1950). We used an image description in order to evaluate:

- the **presence or absence of a perceptual scheme** (metastructure of the whole), ie an organization of the whole which takes into account co-ordination and purpose of actions;
- the **ability to recognize interrelationships between groups of percepts** (seeing visual information in its entirety, "syntactic analysis").

METHOD

Subjects

25 patients meeting DSM-IV criteria for schizophrenia and 25 controls matched for age, sex and educational level. All subjects were right-handed and native French speakers. Patients were 18-40 years old, clinically stable, and taking neuroleptic medication.

Exclusion criteria included: unstable clinical condition; presence of another disorder (neurological disorder, medical disorder capable of influencing test performance or general mental functioning, drug addiction, etc).

Measures

Description of a picture taken from the Boston Diagnostic Aphasia Examination (Goodglass & Kaplan 1972; see Fig 2.) The subject is asked to describe a picture. A scoring sheet (Fig 3) is used to evaluate:

- perceptual groupings (connections between different elements or "units");
- causality within the groupings (interactions between two events);
- field scanning by means of an interactive perceptual loop forming a link between groupings according to temporal and causal logic.

Figure 3: Scoring sheet for picture description test

Groupings	Units	Responses	Present? (Yes/No)
G0		Overall setting: kitchen	
G1		Relationship between two events: 1) the woman is doing the washing up; and 2) the water is overflowing	
	U1.1	The woman is doing the washing up	
	U1.2	The women is daydreaming	
	U1.3	The water is overflowing	
G2		Relationship between: 1) the boy overbalancing on the stool; who is 2) taking the cookies; and 3) giving them to his sister	
	U2.1	The boy, in trying to get to the cookies, falls off the stool	
	U2.2	The boy takes the cookies	
	U2.3	The boy gives the cookies to his sister	
	U2.4	The boy overbalances on the stool	
	U2.5	The action of the sister	
G3		Grouping incidental details of the scene by category (furniture, kitchen utensils)	
	U3.1	Listing the details of the scene without distinguishing between critical and incidental	
G4		Grouping details outside the house (garden etc)	
	U4.1	Details inside and outside the house mixed up	
G5		Relationship between the actions of the mother and those of the children: recognition of a significant interaction	
	U5.1	Juxtaposition of identified figures but without interaction	
	U5.2	Juxtaposition of unidentified figures	
Interactive loop		Co-ordination of Groupings 1 and 2 according to temporal and causal logic	
No interactive loop		(Impression of metastructure but without argumentation (Dissociation of the actions (Juxtaposition and disorganization of the actions (Repetition of the actions. Circularity	

Example: illustration of groupings, units and interactive loop

U1: the woman is daydreaming

U3: the water is overflowing

G1: the woman is daydreaming AND doesn't see that the water is overflowing

IL: BECAUSE the woman is daydreaming, she doesn't see that the water is overflowing and the child is taking the cookies.

RESULTS

1. **Visual enrichment test.** Schizophrenics required a significantly higher number of cues to anticipate an image (mean 55.5, sd 9.2) compared with controls (mean 49.5, sd 14.1). This result is highly significant ($p < 0.01$, Student's t-test) and demonstrates deficient anticipation of images in schizophrenic patients (see Fig 1).
2. **Picture description.** There are highly-significant differences between schizophrenics and controls in responses concerning Groupings (G) 0, 1 and 2 and in responses indicating the presence of an interactive loop ($p < 0.01$, Fisher's Exact Test; see Fig 4). However there are no significant differences between the groups in their responses concerning Groupings 3 and 4.

The distribution of responses concerning perceptual units (U) shows highly significant differences between patients and controls for the units of Groupings 1, 2 and 4 and for absence of an interactive loop ($p < 0.01$, Fisher's Exact Test); and a moderately significant difference for the unit of Grouping 3 ($p < 0.05$, Fisher's Exact Test). The difference for the unit of Grouping 5 does not reach statistical significance (see graph, Fig 5).

Interpretation:

Controls generally make relationships between perceptual details and construct a coordinated whole.

Schizophrenic patients generally describe isolated percepts which are juxtaposed without forming links.

RESULTS

Picture description. There are highly-significant differences between schizophrenics and controls in responses concerning Groupings (G) 0, 1 and 2 and in responses indicating the presence of an interactive loop ($p < 0.01$, Fisher's Exact Test; see Fig 4). However there are no significant differences between the groups in their responses concerning Groupings 3 and 4.

The distribution of responses concerning perceptual units (U) shows highly significant differences between patients and controls for the units of Groupings 1, 2 and 4 and for absence of an interactive loop ($p < 0.01$, Fisher's Exact Test); and a moderately significant difference for the unit of Grouping 3 ($p < 0.05$, Fisher's Exact Test). The difference for the unit of Grouping 5 does not reach statistical significance (see graph, Fig 5).

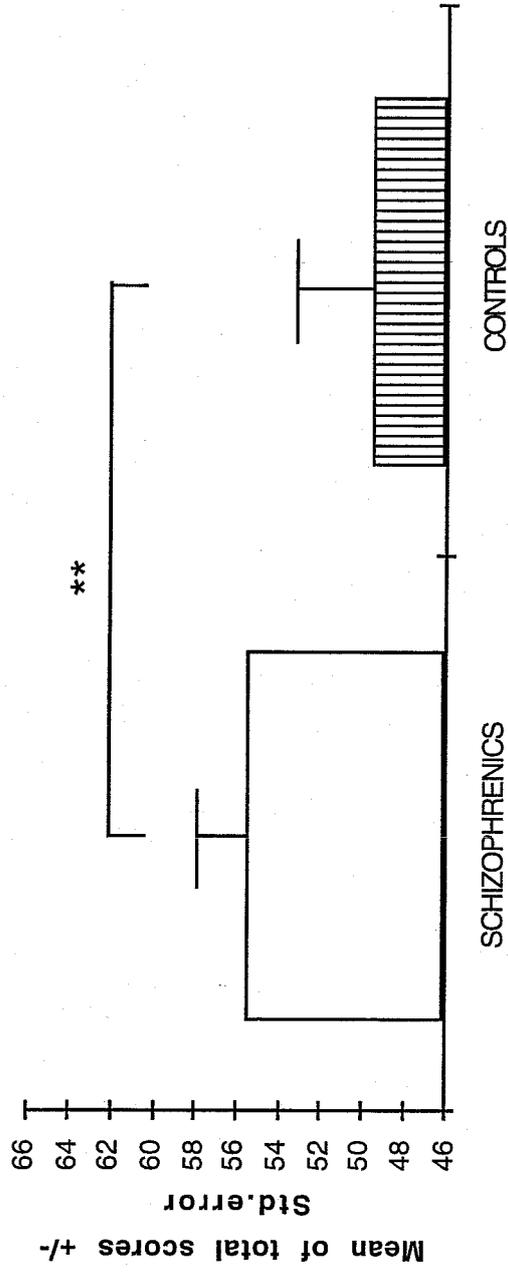
Interpretation:

Controls generally make relationships between perceptual details and construct a coordinated whole.

Schizophrenic patients generally describe isolated percepts which are juxtaposed without forming links.

FIG. 1

PROGRESSIVE ENRICHMENT OF VISUAL INFORMATION



** p<0.01

Student T-test

AVERAGE NUMBER OF CUES

EXAMPLE OF 9 SUCCESSIVE DRAWINGS

DISCUSSION AND CONCLUSION

ABSENCE OF METASTRUCTURE OF THE WHOLE

1. Juxtaposition of isolated details
2. when details are added up, they are not integrated into the whole
3. elements are not organized into a hierarchy: no difference between main elements and secondary elements
4. selective attention is disturbed with interferences
5. disorganized visual scanning: the information processing is not completed
6. arbitrary or irrelevant information are introduced into the description
7. perplexity regarding the information which has to be treated
8. absence of a simultaneous synthesis of the whole whereas a sequential and discontinuous approach of the whole is noticed
9. absence of an immediate seizure of the whole organization. The linking between the different elements is possible at the end of the description

We also notice:

- presence of a « circular thought »: propositions are repeated, no beginning and no end in the story.
- Absence of temporality, absence of time indicators. The story is neither organized in the time, nor in the space
- arbitrary perceptive cut-out (for instance: the powder puff of the boy becomes the leg of the stool)
 - the cognitive disorganization is not constant (longitudinal studies): the cognitive functioning for a patient can be better in the time, nevertheless some stable indicators, revealing the pathology, will remain: which indicators will remain and which will change?
 - the cognitive efficiency is discontinuous: sequential analysis can be performant but there are many interferences
 - the elements can be either gathered according to an arbitrary way or a monolithic element is extracted but analysed in a scattered way
 - the patient group is homogeneous in term of psychiatric diagnosis but heterogeneous in term of cognitive efficiency: two different cognitive groups were observed:
 - absence of perceptive organization
 - the perceptive organization is done by trial and error and at the end of the assessment. Therefore the organization can be possible but not immediatly and often of poor quality.

- Some schizophrenics were tested at different times (longitudinal study) and both cognitive profiles were noticed for a same subject, more or less pronounced according to the clinical state (sometimes perplex, sometimes creative).
- These findings suppose periods with major cognitive troubles and periods without rather than multiples types of schizophrenics.
- However different stable indicators are always present such as: temporal, causality and spacial troubles.
- the question « what is it? » is often persecutive mainly at the early stage of the disease
- delusions: it can be defined as an arbitrary cognitive response which is marked by causality and which follows a questioning around the perception.
- delusions: allocation of an arbitrary meaning to an insane perception
- two levels:
 - perplexity : what is it? = doubt
 - cognitive response: it is because... = arbitrary causality

DISCUSSION AND CONCLUSION

In this study we were interested in the ability to organize a perceptual whole.

Absence of metastructure of the whole in schizophrenia

The latter is characterized by:

IN SCHIZOPHRENICS:

- **Disorganized visual scanning:** instead of a perceptual strategy, we find "perceptual snatching" (dwelling on details or isolated units) or focus on certain details with perplexity. Two hypothesis:

- ocular movements dysfunctioning.
- selective attention deficit (with interferences).

→ Absence of a simultaneous synthesis of the whole whereas a **sequential and discontinuous approach to the whole** is found.

- **Absence of hierarchical organization of perceptual data:**

At a perceptive level:

- ◆ The elements are not organized into a hierarchy: no difference between main elements and secondary elements.
- ◆ Arbitrary or irrelevant information is introduced into the description.

In the construction of speech:

- ◆ Absence of time indicators : absence of temporality: the story is organized neither in time, nor in space: presence of « circular thought »: propositions are repeated, no beginning and no end in the story.
- ◆ Absence of causal indicators: absence of construction of relevant groupings (elements or units are juxtaposed without logical co-ordination).

Comments: Two kinds of cognitive responses:

Absence of globalisation:

→ **Juxtaposition of isolated details:** even if the sum of the details is given, it does not constitute a global response but only a detailed description. The whole is superior to the sum of its parts because it requires the notions of hierarchy, abstraction and context (detailed description ≠ global response).

Secondary globalisation:

→ **absence of an immediate grasp** of the whole organization **but** the linking between the different elements is possible at the end of the description.

IN CONTROLS:

Conversely, in the controls, we observed:

- ◆ **the main themes become clear through organization,**
- ◆ **coherent scanning,**
- ◆ **pausing on certain groupings for further analysis;**

- ◆ **perceptual data are organized in a hierarchy of important and incidental elements.**
- ◆ Unlike schizophrenics, **controls use temporal qualifiers** to show the articulation between groupings and causal links (eg "while", "whereas", "because").
- ◆ controls **grasp the "whole"**.

Summary

SCHIZOPHRENICS	CONTROLS
Absence of metastructure of the whole	Presence of metastructure of the whole
◆ disorganized scanning	◆ coherent scanning
◆ absence of hierarchical organization of perceptual data	◆ perceptual data are organized in a hierarchy of important and incidental elements
◆ absence of construction of relevant groupings	◆ pausing on certain groupings for further analysis
◆ arbitrary or irrelevant information is introduced into the description	
◆ absence of time qualifiers and causal links	◆ use of temporal qualifiers to show the articulation between groupings and causal links
⇓	⇓
sequential and discontinuous approach to the whole	grasp of the whole: capacity of analysis and synthesis

CONCLUSION AND HYPOTHESIS

The results show a **distortion of the perceptual schema**

The patient group is homogeneous in term of psychiatric diagnosis but **heterogeneous in terms of cognitive efficiency**: two different cognitive groups were observed:

1 → absence of perceptive organization

2 → the organization is possible but not immediately and often of poor quality: the perceptive organization is done by trial and error at the end of the assessment.

Comments:

Clinically, we observed that some schizophrenics tested at different times (longitudinal study) showed different cognitive profiles at different times, more or less pronounced according to the clinical state (sometimes perplexed, sometimes creative).

These findings suggest periods with major cognitive deficits and periods without, for the same patient, rather than different families of schizophrenics.

The cognitive disorganization is not constant (longitudinal studies): the cognitive functioning of a patient can improve over time even schizophrenic symptoms persist. But it does not attain the level of control responses.

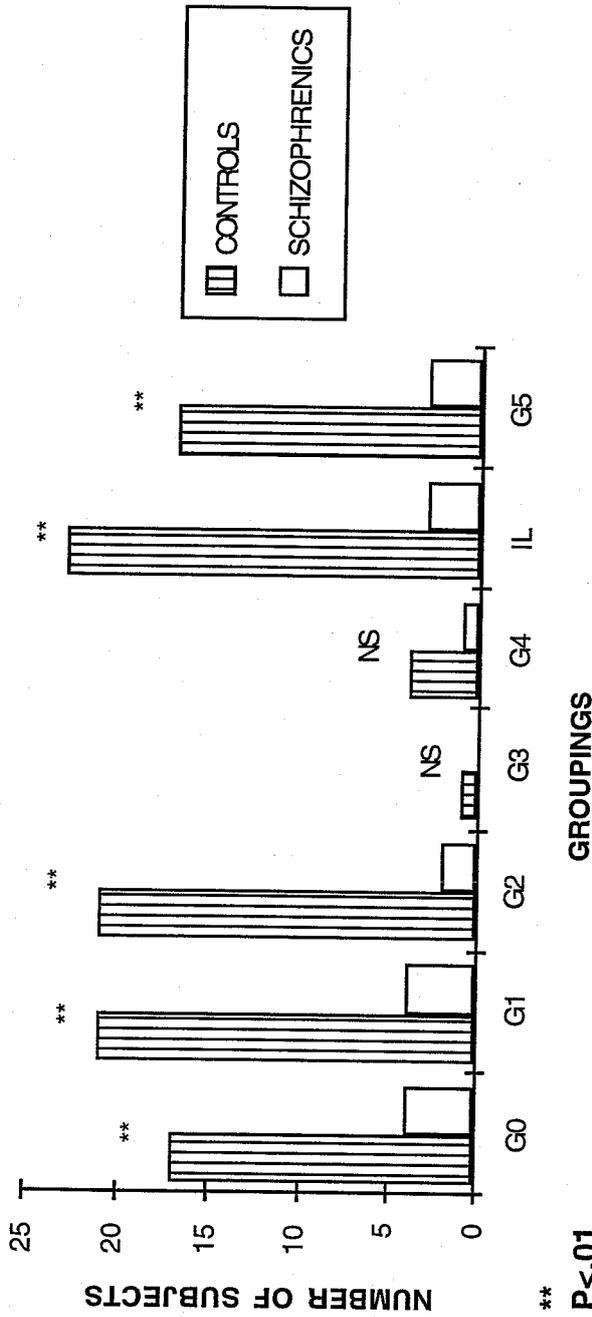
Presence of an established link between two groupings or two units: we notice the arbitrary nature of the response. Hence a hypothesis concerning delusions from a neurocognitive perspective:

→ **Delusion: it can be defined as an arbitrary cognitive response involving the notion of causality and subsequent to questioning (doubting) of a perception.**

Recent hypotheses have led to a description of schizophrenic disorders within the general framework of activity models. Cognitive impairment in schizophrenia is thus regarded as part of a general disturbance of activity, including perceptual activity; perceptual deficits are expressed as deficits of attention and of contextual processing.

The **prefrontal cortex** is involved in the planning and organization of action; in anticipation of responses; in intentional and voluntary behaviour (Frith et al 1991; Posner & Rothbart 1991; Rezaei et al 1993); in selective attention; and, according to Shallice (1988), in monitoring action. Hoffman (1986), Widlöcher (1989) and Hardy-Bayle (1992) suggest affinities between the clinical presentation of schizophrenia and a disorder of planning, which impairs all activity requiring adaptation to a situation or to a context. We suggest that the absence of perceptual strategy we have found in schizophrenic patients is associated with prefrontal dysfunction.

FIG. 4



FISHER'S EXACT TEST: Comparison of the distributions of the responses between schizophrenics and controls (presence or absence of the grouping: two-way tables)

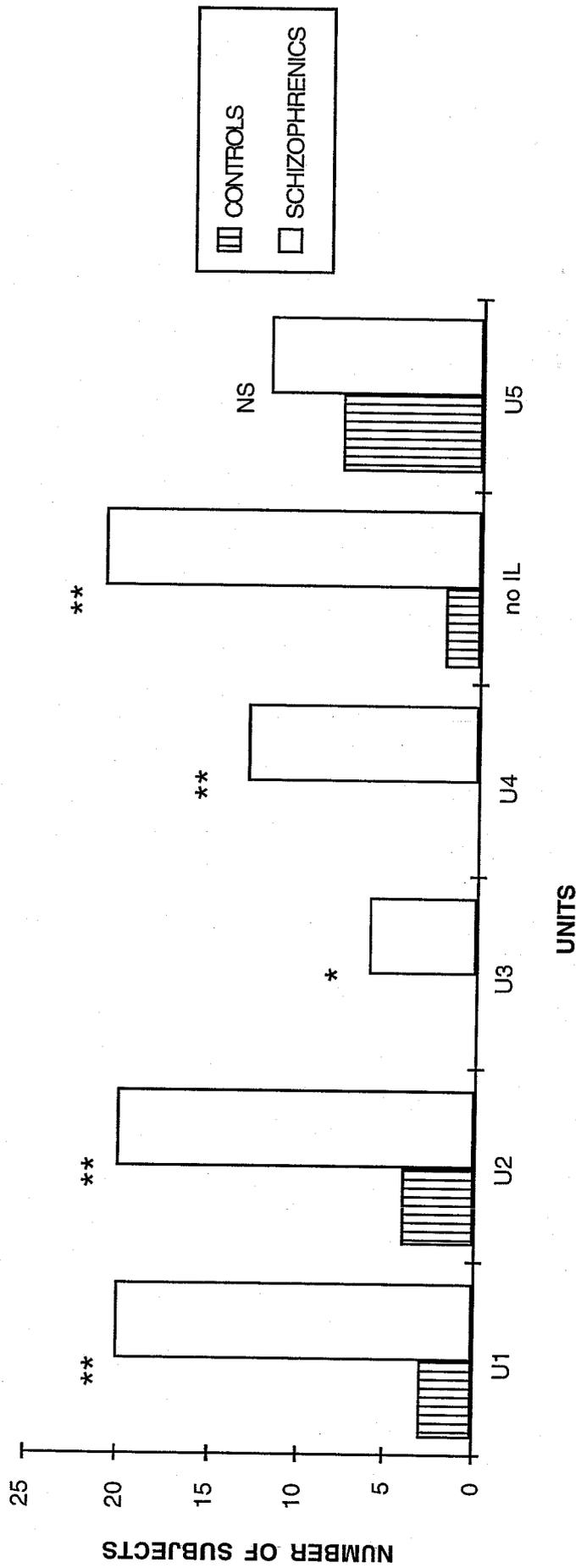
REMARQUES:

G = somme d'unités formant un ensemble avec: - mise en relation entre deux actions réalisés. - création d'une catégorie d'objets liés par un dénominateur commun.

IL = interactive loop: coordination des groupements selon des lois logiques, temporelles et causales.

PRÉVALENCE D'UNE MISE EN RELATION DE DÉTAILS PERCEPTIFS EN UN ENSEMBLE COORDONNÉ CHEZ LES SUJETS CONTRÔLES

FIG. 5



** P<.01

* P<.05

FISHER'S EXACT TEST: Comparison of the distributions of the responses of the presence or absence of the unit: two-way tables)

REMARQUES:

U = fait ou action isolé

no IL = absence of an interactive loop between groupings 1 and 2.

**PRÉVALENCE DE DÉTAILS PERCEPTIFS ISOLÉS ET JUXTAPOSÉS
CHEZ LES SUJETS SCHIZOPHRÈNES**

REFERENCES

- BRAFF, D.L. (1992). Information processing and attention dysfunctions in schizophrenia. *Schizophr. Bull.*, **19**, 233-259.
- DANION, J.M. (1993). Les troubles de la mémoire dans la schizophrénie. In: *Congrès de Psychiatrie et de Neurologie de langue française, Rapport de Psychiatrie, III*.
- FRITH, C.D., FRISTON, K., LIDDLE, P.F., FRACKOWIAK, R.S.J. (1991). Willed action and the prefrontal cortex in man: a study with P.E.T.. *Proc. R. Soc. B. (Lond.)*, **244**, 241-246.
- FRITH, C.D. (1992). The Cognitive Neuropsychology of Schizophrenia. Erlbaum, L. Associates Ltd., Hove, England.
- GEORGIEFF, N. (1995). Recherches cognitives et schizophrénie. In: Daley, J., d'Amato, T.. La schizophrénie: recherches actuelles et perspectives. Ed. Masson.
- GOODGLASS, H., KAPLAN, E. (1972). Boston Diagnostic Aphasia Examination. French version by Mazaux J.M. & Orgogozo J.M., Ed. E.A.P., Paris.
- GRAY, J.A., FELDON, J., RAWLINS, N.P. et al. (1991). The neuropsychology of schizophrenia. *Behavior. Br. Sci.*, **14**, 1-84.
- HARDY-BAYLE, M.C. (1992). Planification de l'action et communication schizophrénique. *Psychologie Française*, **37-3-4**, 235-244.
- HOFFMAN, R.E. (1986). Verbal hallucinations and language production processes in schizophrenia. *Behav. Br. Sci.*, **9**, 503-548.
- POSNER, M.J., ROTHBART, M.K. (1991). Attentional mechanisms and conscious experience. In: Milner A.D., Rugg M.D. (eds.) *The Neuropsychology of consciousness*, 91-111, Academic Press, London.
- REZAI, K., ANDREASEN, N.C., ALLIGER, R. et al. (1993). The neuropsychology of prefrontal cortex. *Arch. Neurol.*, **50**, 636-642.
- SHAKOW, D. (1950). Some psychological features in schizophrenia. In: M.L. Reymert (Ed.), *Feelings and emotions*, 383-390, New-York: McGraw Hill.
- SHALLICE, T. (1988). From neuropsychology to mental structure. Cambridge University Press.
- WIDLÖCHER, D., HARDY-BAYLE, M.C. (1989a). Cognition and control of action in psychopathology. *European Journal of Cognitive Psychology*, **9**, 583-615.
- WIDLÖCHER, D., HARDY-BAYLE, M.C. (1989b). Explorations des activités cognitives dans la schizophrénie. *Encéphale*, **15**, 193-196.

INTRODUCTION

Scope of the study: Visual processing disturbances in schizophrenia: nature and specificity.

Most neuropsychological research in schizophrenia has focused on attention, executive function and memory. In this study, we attempt to evaluate the nature of the visual processing impairment in schizophrenics.

Schizophrenics display deficits in application of the context and/or in evaluating stimulus relevance (Georgieff, 1995). Selection of information and organization of the response depend on mental representation of the context. Deficits in context processing could explain impaired analysis of stimulus relevance (Hoffmann 1986; Gray et al 1991; Widlöcher & Hardy-Bayle 1989a & 1989b). Patients with schizophrenia have been described as being poor at processing Gestalt aspects of stimuli, but efficient in processing their details. Goodarzi et al. (2000) showed a deficit in global processing and an underlying right hemisphere dysfunction, indicating that in such patients local stimuli intrude excessively into the processing of global information. The perception of a schizophrenic patient seems to rely too much on details, to the detriment of the whole (Frith 1992); thus it may be said that a schizophrenic cannot see the wood for the trees (Shakow 1950).

In this study we planned to assess visual organization in schizophrenic patients, that is to say, their ability to recognize a visual stimulus displayed in different manners.

We used four different tasks in order to evaluate the following aspects:

- recognition of unambiguous objects (naming of objects both common and uncommon);
- recognition of fragmented objects like a jigsaw;
- recognition of fragmented objects with progressive cueing;
- recognition of faces (front views, front with side views and views with different lighting).

METHOD

Subjects

25 patients meeting DSM-IV criteria for schizophrenia and 25 controls matched for age, sex and educational level were tested. All subjects were right-handed and were native French speakers. Patients were 18-40 years old, clinically stable, and taking neuroleptic medication.

Exclusion criteria included: unstable clinical condition; presence of another disorder (neurological disorder, medical disorder capable of influencing test performance or general mental functioning, drug addiction, etc).

Measures

- **Test of Facial Recognition (Benton and Van Allen, 1968; Benton, Hamsher, et al., 1983):**
This test was developed to examine the ability to recognize faces without involving a memory component. The patient matches identical front views, front with side views, and front views taken under different lighting conditions (see Fig.1-A). The original test has 22 stimulus cards and calls for 54 separate matches. Six items involve only single responses, and 16 items call for three matches to the sample photograph.
- **The Hooper Visual organization Test (HVOT, Hooper, 1958):**
Thirty pictures of more or less readily recognizable cut-up objects make up the test. The subject's task is to name each object verbally or to write the object's name in spaces provided (see Fig.1-B).
- **The Boston Naming Test (BNT, Huff, Collins et al., 1986):**
This test consists of 42 drawings of items ranging in familiarity from such common ones as "tree" and "pencil" at the beginning of the test to "sphinx" and "trellis" near the end. When patients are unable to name a drawing, the examiner gives a semantic cue; if still unable to give a correct name, a phonetic cue is provided (e.g., for pelican, "it's a bird," "pe").
- **Progressive Visual Information Enrichment Test (Pillon & Lhermitte 1978) :**

The subject is presented with a sequence of nine successive drawings of the same object, for 1.5 seconds each. The first drawings have few features which permit identification of the object; the later drawings in the sequence become more detailed. This test measures the ability to anticipate an image (construction of an entire object from partial visual cues). See Fig.1-C.

RESULTS

- **Test of Facial Recognition** (see Fig. 2-A):
- **Visual Information Enrichment Test** (see Fig. 2-B): Schizophrenics required a significantly higher number of cues to anticipate an image (mean 55.5, sd 9.2) compared with controls (mean 49.5, sd 14.1). This result is highly significant ($p < 0.01$, Student's t-test) and demonstrates deficient anticipation of images in schizophrenic patients.
- **Hooper Visual Organization Test** (see Fig. 3-A):
- **Boston Naming Test** (see Fig. 3-B):

RESULTS

Picture description. There are highly-significant differences between schizophrenics and controls in responses concerning Groupings (G) 0, 1 and 2 and in responses indicating the presence of an interactive loop ($p < 0.01$, Fisher's Exact Test; see Fig 4). However there are no significant differences between the groups in their responses concerning Groupings 3 and 4.

The distribution of responses concerning perceptual units (U) shows highly significant differences between patients and controls for the units of Groupings 1, 2 and 4 and for absence of an interactive loop ($p < 0.01$, Fisher's Exact Test); and a moderately significant difference for the unit of Grouping 3 ($p < 0.05$, Fisher's Exact Test). The difference for the unit of Grouping 5 does not reach statistical significance (see graph, Fig 5).

Interpretation:

Controls generally make relationships between perceptual details and construct a co-ordinated whole.

Schizophrenic patients generally describe isolated percepts which are juxtaposed without forming links.

DISCUSSION AND CONCLUSION

In this study we were interested in visual processing of three different types of stimulus in schizophrenics:

- global and explicit shapes (drawings);
- fragmented shapes;
- partial shapes.

1. Visual processing is satisfactory when the stimuli are globally and explicitly displayed (schizophrenic patients = controls).
2. When shapes are fragmented, patient responses are characterized by: absence of perceptive synthesis and generalization from a detail.

The qualitative analysis of responses may evoke the disturbances observed in "integrative agnosia" (Riddoch & Humphreys, 1987) as defined by these authors: impairment of integration resulting from a fragmented perception with successive scanning of the details and partial processing of a minor detail.

3. Presented with partial shapes, schizophrenics show perplexity and poor recognition performance.

These results are independent of educational levels.

HYPOTHESIS 1: right hemisphere dysfunction in schizophrenia

It is well established that visuo-constructive activities are allotted to the right hemisphere in face recognition (Hecaen & Angelergues, 1962), in visual perception of scenes (Ettlinger, 1960), in fragmented objects (Warrington & James, 1967), in overlapping figures (De Renzi et al., 1969) and in objects displayed at an unusual angle (Warrington & Taylor, 1973). Pillon & Lhermitte (1978) also showed, in patients with right hemisphere lesions, a significant abnormal increase of the number of elements that had to be revealed in order to identify the picture of an object. The right hemisphere plays an important part in visual stimulus identification, even if the stimulus can be expressed in words.

Studies have pointed to the right hemisphere as the focus of the primary, pathogenetic disturbance in schizophrenia (Cutting, 1990). The evidence can be considered to fall into 4 categories:

- neuropsychological analogies (focal right hemisphere lesions producing cognitive impairments identical to those of schizophrenia);
- neuropsychological test results (valid "right hemisphere" tests being impaired in schizophrenia);
- neurobiological findings (abnormalities in right hemisphere in schizophrenia);
- neuropsychiatric analogies (right hemisphere disorders mimicking part or all of schizophrenic symptomatology).

HYPOTHESIS 2: prefrontal dysfunction in schizophrenia

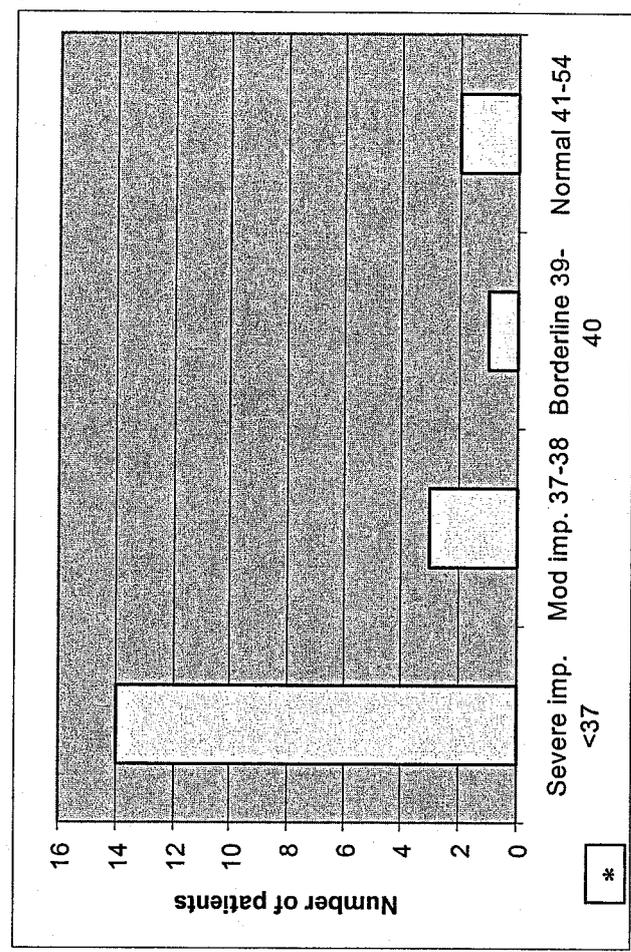
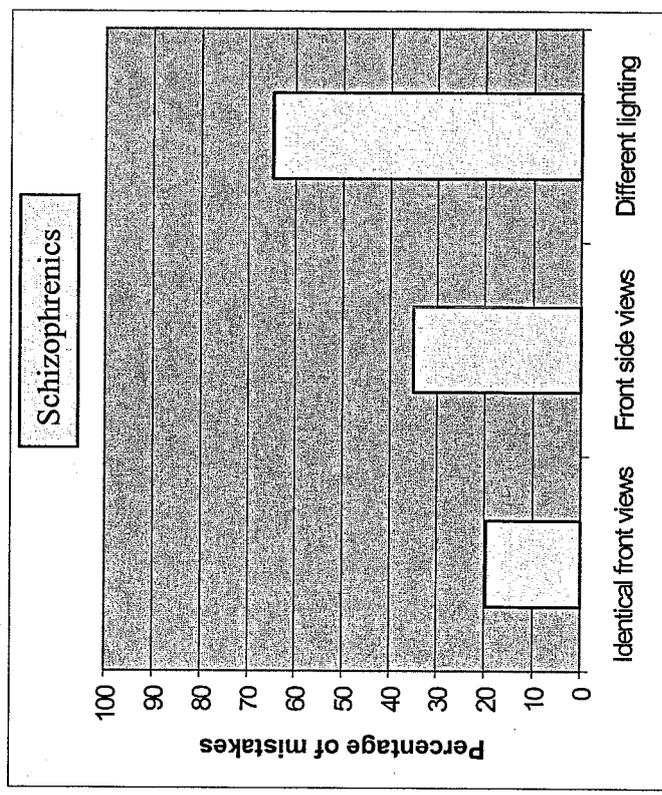
Recent hypotheses have led to a description of schizophrenic disorders within the general framework of activity models. Cognitive impairment in schizophrenia is thus regarded as part of a general disturbance of activity, including perceptual activity; perceptual deficits are expressed as deficits of attention and of contextual processing. The prefrontal cortex is involved in the planning and organization of action; in anticipation of responses; in intentional and voluntary behaviour (Frith et al 1991; Posner & Rothbart 1991; Rezaei et al 1993); in selective attention; and, according to Shallice (1988), in monitoring action. Hoffman (1986), Widlöcher (1989) and Hardy-Bayle (1992) suggest affinities between the clinical presentation of schizophrenia and a disorder of planning, which impairs all activity requiring adaptation to a situation or to a context.

We suggest that the visual processing impairment we have found in schizophrenic patients may be associated with right hemisphere and prefrontal dysfunctions.

We plan to repeat this study in adolescent schizophrenic patients in order to investigate if this visual processing impairment is related to the development of the illness.

TEST OF FACIAL RECOGNITION: RESULTS FIG. 1

*Norms according to Benton et al., 1983



1. Performances between schizophrenics and controls are similar when matching identical front views.
2. When schizophrenics match front with side views or front views taken under different lighting conditions (faces partially hidden), we notice:
 - a significant increase of the reaction times;

- a significant increase of the percentage of mistakes.

THE HOOPER VISUAL ORGANIZATION TEST

RESULTS FIG. 4-A

Norms according to Lesak (1995)	Schizophrenics (N = 25)
Normal < 6 errors	0 %
Borderline 7 < errors < 11	27.7 %
Impaired > 11 errors	72.2 %

1. Most of the schizophrenic patients are significantly impaired in this task (see Fig. 4-A) compared to the controls who are all in the normal range (< 6 errors);
2. Performances varies according to the item; for instance 89 % of schizophrenics give the correct response for the scissors whereas only 16 % for the cube or 28 % for the key;
3. Which mistakes are made by schizophrenic patients (see Fig. 4-B)?
 - patients generally describe isolated shapes which are juxtaposed without forming a link;
 - absence of perceptive synthesis: the parts are not integrated into a whole;
 - wrong perceptive strategy: generalization from a detail or an arbitrary exclusions;

- impaired ability to synthesize the whole.

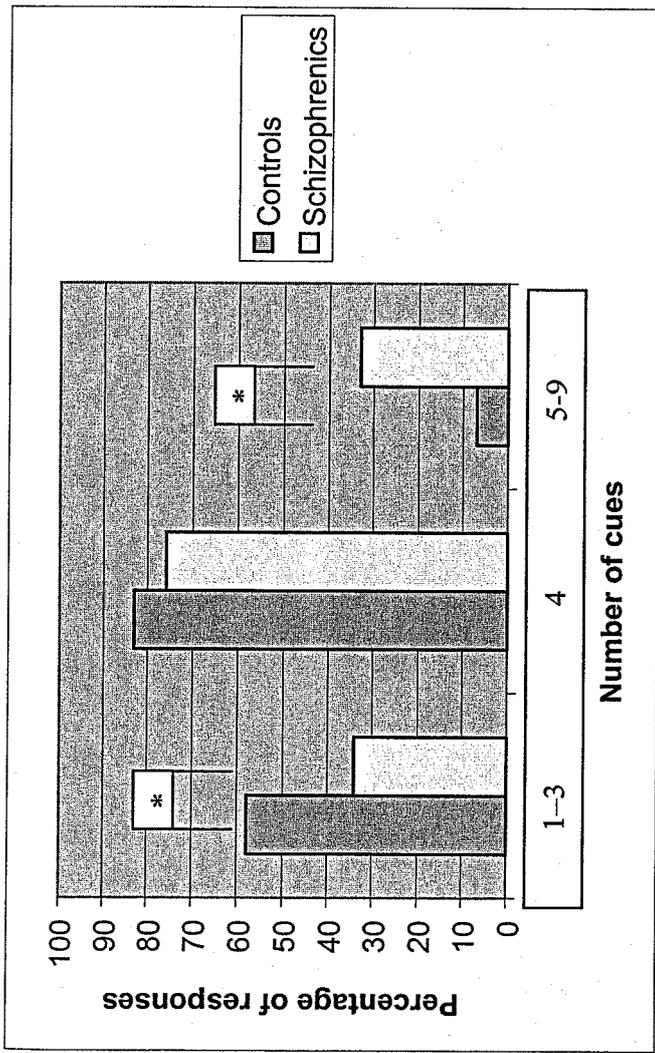
FIG. 4-B

	Tennis ball	Cube	Flower
% of schizophrenics who process a detail of the picture	61 %	55 %	50 %
Examples of answers	Barbed wire Pasture Zip fastener Butterfly Railroad	House Tree Church Window Triangle	Island Tree Cloud Sun Palm tree

		Broken glasses Stained-glass window		Bird Oasis
--	--	--	--	-----------------------------

HOOPER VISUAL ORGANIZATION TEST FIG. 4-B

	Tennis ball	Cube	Flower
% of schizophrenics who process a detail of the picture	61 %	55 %	50 %
Examples of answers	Barbed wire Pasture Zip fastener Butterfly Railroad Broken glasses Stained-glass window	House Tree Church Window Triangle	Island Tree Cloud Sun Palm tree Bird Oasis



PROGRESSIVE ENRICHMENT OF VISUAL INFORMATION RESULTS FIG. 2

Schizophrenics required a significantly higher number of cues to anticipate an image compared with controls. This result is highly significant and

demonstrates deficient anticipation of images in schizophrenic patients (see Fig 2).

BOSTON NAMING TEST: RESULTS

FIG. 3

	schizophrenics (N = 25)
Number of spontaneously given correct responses (between 38 and 42 correct responses)	28 %
Number of correct responses following semantic cue	39 %
Number of correct responses following phonemic cue	72 %

1. An improvement in performance is observed in schizophrenic patients following semantic and/or phonemic cueing;
2. Nevertheless, 55 % of these patients could not recognize all of the drawings even with cueing;
3. Which drawings were not properly recognized?
 - “ambiguous” shapes such as the flippers, the door knocker or the yoke;
 - drawings containing solid lines and dotted lines such as the stag antler.

A significant increase of the percentage of mistakes or false recognitions is noticed in schizophrenic patients when drawings are “ambiguous” or not clearly delimited.

Flippers → an apron / a bib Antler → a tree / seaweed / a hand

DISCUSSION AND CONCLUSION

In this study we were interested in the visual processing

Absence of metastructure of the whole in schizophrenia

The latter is characterized by:

IN SCHIZOPHRENICS:

- **Disorganized visual scanning:** instead of a perceptual strategy, we find "perceptual snatching" (dwelling on details or isolated units) or focus on certain details with perplexity. Two hypothesis:
 - ocular movements dysfunctioning.
 - selective attention deficit (with interferences).

→ Absence of a simultaneous synthesis of the whole whereas a **sequential and discontinuous approach to the whole** is found.

-Absence of hierarchical organization of perceptual data:

At a perceptive level:

- ◆ The elements are not organized into a hierarchy: no difference between main elements and secondary elements.
- ◆ Arbitrary or irrelevant information is introduced into the description.

In the construction of speech:

- ◆ Absence of time indicators : absence of temporality: the story is organized neither in time, nor in space: presence of « circular thought »: propositions are repeated, no beginning and no end in the story.
- ◆ Absence of causal indicators: absence of construction of relevant groupings (elements or units are juxtaposed without logical co-ordination).

Comments: Two kinds of cognitive responses:

Absence of globalisation:

→ **Juxtaposition of isolated details:** even if the sum of the details is given, it does not constitute a global response but only a detailed description. The whole is superior to the sum of its parts because it requires the notions of hierarchy, abstraction and context (detailed description ≠ global response).

Secondary globalisation:

→ **absence of an immediate grasp** of the whole organization **but** the linking between the different elements is possible at the end of the description.

IN CONTROLS:

Conversely, in the controls, we observed:

- ◆ **the main themes become clear through organization,**
- ◆ **coherent scanning,**

- ◆ pausing on certain groupings for further analysis;
- ◆ perceptual data are organized in a hierarchy of important and incidental elements.
- ◆ Unlike schizophrenics, controls use temporal qualifiers to show the articulation between groupings and causal links (eg "while", "whereas", "because").
- ◆ controls grasp the "whole".

Summary

SCHIZOPHRENICS	CONTROLS
Absence of metastructure of the whole	Presence of metastructure of the whole
◆ disorganized scanning	◆ coherent scanning
◆ absence of hierarchical organization of perceptual data	◆ perceptual data are organized in a hierarchy of important and incidental elements
◆ absence of construction of relevant groupings	◆ pausing on certain groupings for further analysis
◆ arbitrary or irrelevant information is introduced into the description	
◆ absence of time qualifiers and causal links	◆ use of temporal qualifiers to show the articulation between groupings and causal links
↓	↓
sequential and discontinuous approach to the whole	grasp of the whole: capacity of analysis and synthesis

CONCLUSION AND HYPOTHESIS

The results show a **distortion of the perceptual schema**

The patient group is homogeneous in term of psychiatric diagnosis **but heterogeneous in terms of cognitive efficiency**: two different cognitive groups were observed:

1→ absence of perceptive organization

2→ the organization is possible but not immediately and often of poor quality: the perceptive organization is done by trial and error at the end of the assessment.

Comments:

Clinically, we observed that some schizophrenics tested at different times (longitudinal study) showed different cognitive profiles at different times, more or less pronounced according to the clinical state (sometimes perplexed, sometimes creative).

These findings suggest periods with major cognitive deficits and periods without, for the same patient, rather than different families of schizophrenics.

The cognitive disorganization is not constant (longitudinal studies): the cognitive functioning of a patient can improve over time even schizophrenic symptoms persist. But it does not attain the level of control responses.

Presence of an established link between two groupings or two units: we notice the arbitrary nature of the response. Hence a hypothesis concerning delusions from a neurocognitive perspective:

→ **Delusion: it can be defined as an arbitrary cognitive response involving the notion of causality and subsequent to questioning (doubting) of a perception.**

Recent hypotheses have led to a description of schizophrenic disorders within the general framework of activity models. Cognitive impairment in schizophrenia is thus regarded as part of a general disturbance of activity, including perceptual activity; perceptual deficits are expressed as deficits of attention and of contextual processing.

The **prefrontal cortex** is involved in the planning and organization of action; in anticipation of responses; in intentional and voluntary behaviour (Frith et al 1991; Posner & Rothbart 1991; Rezaei et al 1993); in selective attention; and, according to Shallice (1988), in monitoring action. Hoffman (1986), Widlöcher (1989) and Hardy-Bayle (1992) suggest affinities between the clinical presentation of schizophrenia and a disorder of planning, which impairs all activity requiring adaptation to a situation or to a context. We suggest that the absence of perceptual strategy we have found in schizophrenic patients is associated with prefrontal dysfunction.

